

Contes et Légendes du Pays d'Alsace

Hinzelin, Émile

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ÉMILE HINZELIN

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE



FERNAND NATHAN

ÉMILE HINZELIN

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes d'Alsace

PAR

Émile HINZELIN

ILLUSTRATIONS DE BEUVILLE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

Dans la même collection

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand Siècle, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par Marcelle et Georges HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.

Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.

Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.

Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.

Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE

Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch. M. GARNIER.

Contes et Légendes d'Israël, par A. VVEILL.

Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.

Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.

Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.

Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.

Contes Populaires russes, par E. JAUBERT

Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.

Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIERE.

Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.

Récits tirés du Théâtre deShakespeare, par S. CLOT.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.

Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.

Avant-propos

Enclose entre la ligne du Rhin et la chaîne des Vosges, l'Alsace a été longtemps une contrée relativement fermée, dont la pénétration était filtrée par les cols de Bussang, du Bonhomme, du Ballon d'Alsace et de la Schlucht.

Certes, les invasions ne l'épargnèrent pas. Mais sans doute à cause de ses limites précises, l'esprit de la province garda son particularisme, que les temps modernes même n'ont guère entamé.

C'est cet esprit qui est à la base des innombrables contes et légendes que la tradition orale, au moins autant que l'écriture, a perpétués dans le pays.

Les décors enchanteurs de l'Alsace, la magnifique vallée du Rhin, les vieux châteaux ou leurs ruines, les murailles écroulées y jouent leurs rôles avec les montagnes, les lacs et les rochers des Vosges, mêlés aux saints personnages protecteurs, aux sanctuaires romans ou gothiques et même à la faune sauvage des forêts de sapins et de chênes.

Ces récits constituent un trésor presque inépuisable où nous avons choisi les histoires qui nous ont paru les plus propres à susciter l'intérêt de nos lecteurs et à leur faire connaître un peu de cet esprit poétique d'une de nos plus belles et de nos plus illustres provinces.

Nous ne saurions trop recommander ici la lecture des innombrables légendes alsaciennes racontées par des Alsaciens : les poètes Schuré, Spetz ; les prosateurs Mademoiselle Diémer, Messieurs Engelhard, Frælich, H. Granier, Ch. Gérard, Laugel, Meininger, Mario Ghérardt, Seyboth, Spindler, Stoeber, Tuefferd, Welschinger...

La Légende de sainte Odile



ette légende de sainte Odile demeure sacrée pour tous les Alsaciens sans exception. Elle est article de foi patriotique.

On ne peut la comprendre à fond que sur place. Encore convient-il de la méditer en montagne, pas à pas, la montagne à laquelle la sainte a donné son nom.

Le mont Sainte-Odile, avec la demi-lune que forme son sommet, c'est l'endroit où se noue la chaîne des Vosges, par conséquent le centre et le cœur même de la région. Sur le rocher à pic, rectangulaire et superbe qui, à sa pointe orientale, s'avance comme un rostre vers la plaine alsacienne, s'élevait un sanctuaire au dieu El, l'Apollon gaulois. De là, un des plus anciens noms de la montagne : Elsberg.

Le sommet du mont Sainte-Odile fut hanté par des hommes, presque depuis le jour où il y a eu des hommes.

Bien antérieurs à l'époque celtique sont les abris sous roche, les pierres à cuvette, les dolmens aperçus autour du couvent. De tout temps, ce lieu a été considéré comme sacré. Les Gaulois établirent au sommet du mont une forteresse et un collège de druides ; les Romains, une citadelle et un temple. Les pèlerins d'alors venaient prier Rosmertha, fille du Mercure des Gaules.

Contre les pierres de la citadelle romaine et du mur païen se brisèrent les efforts barbares des Cimbres et des Teutons. Le temple élevé sur le mont était un refuge pour la population des campagnes, à

l'approche des invasions.

Afin de barrer la route aux envahisseurs, nos lointains aïeux avaient construit le grand mur qui subsiste encore et s'appelle le Mur païen. Tous les sentiers y aboutissent et quelques-uns le coupent. Ce rempart mégalithique a onze kilomètres de tour et enferme plus de cent hectares. Avec une souplesse dont on n'aurait pas cru capables ses gigantesques matériaux, il suit les mouvements du terrain, cédant la place aux rochers quand il les juge d'aussi bonne garde que lui-même. Il a encore, çà et là, deux ou trois mètres d'épaisseur et autant de hauteur. Pour maintenir les blocs de pierre, juxtaposés ou superposés sans chaux ni mortier, furent employées des tiges de bois longues de deux ou trois mains, étroites au milieu, élargies aux deux bouts en queues d'aronde, lesquelles s'emboîtaient à des fentes pratiquées dans les pierres. Nos archéologues croient y reconnaître une construction gauloise. Les Romains, pour le dallage des routes qu'ils firent passer sur ce mont, empruntèrent des pierres à ce mur. Deux rochers forment une entrée qu'on appelle la Porte Romaine. Sans doute, ont-ils été réellement une porte, comme semblent l'attester des encoches destinées à recevoir les gonds ou la bâcle.

Autour du mont Sainte-Odile, comme aux fibres circulaires d'un de ces beaux chênes abattus, nous lisons une histoire vivante, inscrite en cercles concentriques. Voici donc les dolmens de la préhistoire. Voici le mur païen où l'histoire commence à se révéler nettement. Voici la ruine d'une forteresse et peut-être d'un temple romain. Voici, dans le cloître, quelques hauts-reliefs qui sont des chefs-d'œuvre de la période romane. Voilà, de la période gothique, les belles fenêtres et les puissants contreforts de la chapelle. Voilà le travail classique du XVII^e et du XVIII^e siècles français. Voilà maintes constructions modernes pleines de bonhomie et de douceur.

Autour du mont, dans un demi-cercle qui va du nord au sud, apparaissent toutes sortes de ruines féodales. Ce sont les châteaux d'Ottrott : le Lutzelsbourg, bâtiment carré et tour ronde ; le Rathsamhausen, façade sculptée flanquée de deux tours inégales. C'est le Koepfel, qui domine les ruines du Gröfenstein, du Haut-Barr et du Geroldseck. C'est le Hagelschloss, avec son arc cintré réunissant deux rochers. C'est le Ragenfels qui porte tant de noms Homburgschloss, Falkenschloss,

Haufmatterschloss, avec ses trois corps d'habitation et sa tour ronde. C'est le Birkenfels, avec son grand mur et sa tour carrée. C'est le Spesbourg, tour carrée et pittoresque, construction en granit. C'est le Landsberg, qui dresse sur son roc découvert deux tours rondes, une

tour carrée et un donjon où se cachent les vestiges de la chapelle. C'est Andlau, par où nous reviendrons. Ajoutez les ruines monastiques de Truttenhausen et de Niedermunster. Ajoutez les ruines romaines et celtiques. Ajoutez les superbes débris des périodes mégalithiques, toutes pénétrées par la nuit des temps.

Rarement, en Alsace, on entend conter deux fois de suite de la même manière une légende bien-aimée. Jamais deux fois de suite on ne se baigne au même fleuve. Mais fleuve et légende n'en ont que plus d'irrésistible attrait et de grâce purificatrice. Résumons, en ses principaux traits où les narrateurs s'entendent le mieux, l'histoire de sainte Odile.

Odile est née à Obernai, vers 626. Son père était Adalric, duc d'Alsace, sous le roi de France Childéric II. L'eau du baptême n'avait guère adouci sa rudesse hautaine de chef franc. Apparenté à la famille de Pépin, il administrait, pour les rois mérovingiens, un large espace de sol. Ame superbe, impatiente, autoritaire, indomptable !

Brouillé pour des raisons administratives avec saint Léger et saint Germain, il en fit des martyrs.

Sa femme, Bereswinde, nièce de saint Léger, évêque d'Autun, et belle-sœur du roi de France, si résignée et si généreuse, fut la Clotilde de ce Clovis alsacien.

Tous deux, depuis de longues années, espéraient un enfant. Or, un jour, en revenant de la chasse, le duc apprit qu'un enfant lui était né.

— C'est un fils ! cria-t-il, transporté de joie.

C'était une fille, et une fille aveugle.

Indigné contre le sort, il ordonna que l'infortunée créature fût détruite. Mais la mère veillait. Elle remit son enfant à l'une de ses anciennes servantes habitant alors Scherwiller.

Les soins dont cette pauvre femme entourait le dépôt vivant qui lui était confié provoquèrent des soupçons, lesquels pouvaient venir aux oreilles d'Adalric. Or, Bereswinde avait une tante qui était abbesse du couvent de Balma, autour duquel devait s'élever l'exquise ville de Beaume-les-Dames, dans le comté de Bourgogne. Ce couvent lointain parut un refuge plus sûr. L'enfant y grandit parmi les prières et les

chants des religieuses.

Un jour, saint Ehrard, qui évangélisait la Bavière, entendit une voix qui lui disait : « Va au monastère de Balma. Tu y trouveras une petite fille aveugle ; tu la baptiseras en lui donnant le nom d'Odile, et elle verra clair. » Saint Ehrard emmena avec lui son frère saint Hidulphe qui venait de fonder, sur le versant des Vosges opposé à Obernai, l'abbaye de Moyermoutier.

Dès que l'eau sainte toucha le front d'Odile, ses yeux s'ouvrirent à la lumière : ils furent les plus bleus et les plus beaux du monde. Le saint bénit également le voile qu'Odile portait et qu'elle se jura de ne plus quitter.

Adalric avait eu d'autres enfants : quatre fils et une fille. Odile, qui rêvait de revenir à la terre maternelle, entra secrètement en relations avec le plus jeune de ses frères, nommé Hugues, qui avait déjà grand renom de bonté. D'accord avec sa mère, Hugues fit revenir Odile en Alsace, à l'insu de tous.

Adalric n'habitait plus Obernai. Sa résidence de prédilection était le château qu'il avait fait bâtir sur l'éperon rocheux des Vosges projeté vers l'est, à l'endroit où s'était élevée une forteresse romaine.

Un matin, il aperçut, gravissant la montagne, une jeune fille aux cheveux blonds et aux clairs yeux bleus.

— Voilà, dit-il, une créature aimable et toute de pudeur. Heureux son père !

Hugues pensa : « Le moment est venu de révéler la vérité. »

— Ah ! mon père, c'est le premier-né de vos enfants, une fille pieuse et vraiment parfaite ! Votre cœur vous a bien averti.

Hugues ne prononça pas un mot de plus. Le duc n'admettait pas qu'on lui désobéît en rien. Dans sa colère, il leva son bâton à pomme d'ivoire et l'abassa sur Hugues qui tomba mort.

Mais, tout de suite, l'horreur de son acte l'accabla. Il courut vers sa fille qui déjà disparaissait dans la forêt, et, la suppliant de prier pour lui, s'agenouilla devant elle.

Dans la tendresse dont Odile l'entoura dès lors, il oublia peu à peu ses propres fautes. Il voyait, avec tant de joie et de fierté, sa fille retrouvée devenir la fleur exquise de sa maison ducale !

De jeunes seigneurs se présentèrent en foule qui prétendaient à la main d'Odile. Inquiète, elle exprima le souhait de retourner au couvent de Balma.

— Reste, je t'en prie, murmura la mère.

Un prince de Germanie, plus riche et plus obstiné que tous ses rivaux, la demanda en mariage. Il s'insinua dans la faveur d'Adalric.

— Tu épouseras cet homme, dit à Odile ce père tyrannique. Je t'ordonne de l'épouser !

Odile répondit qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus.

Irrité d'une telle résistance, le duc pensa en avoir raison par la rigueur et l'opiniâtreté. Odile, forcée de paraître à toutes les fêtes et de recevoir tous les hommages de la flatterie, n'était plus qu'une prisonnière dans le château paternel.

Un soir, ayant compris qu'il ne lui restait plus qu'un moyen de salut : la fuite, elle réussit à ouvrir une porte dérobée et, revêtue de haillons, gagna la campagne. Elle marcha vers le Rhin, dans la nuit déserte.

Mais au château, on s'était aperçu de sa disparition. Le duc, accompagné du prétendant et suivi de quelques serviteurs, s'élançait à cheval sur sa trace.

— Avez-vous vu, demanda-t-il, une jeune princesse qui traversait le fleuve ?

— Nous n'avons vu qu'une mendiante, et qui semblait brisée de fatigue.

— De quel côté allait-elle ?

— Vers Fribourg-en-Brisgau.

Le duc piqua des deux et la cavalcade reprit le galop.

Non loin de Fribourg, Odile entendit le pas des chevaux et les cris des hommes. Elle se retourna et, derrière elle, reconnut son père. Devant elle, se dressait une ligne de rochers infranchissables. Elle était prise.

— Mon Dieu ! implora-t-elle, je m'en remets à vous.

Alors, un des rochers s'ouvrit, la laissa passer et se referma.

C'en était trop. L'âme inflexible d'Adalric plia sous ce miracle expressif.

Tout bouleversé, il rentra à Hohenbourg, et fit annoncer au loin par des hérauts d'armes qu'il respecterait désormais la vocation religieuse de sa fille.

Odile, prévenue, répondit qu'elle était prête à entendre son père.

— Pardonne-moi, ma fille. Désormais, tu seras maîtresse de ton destin, à condition...

— Achevez, mon père.

— A condition que tu demeures à Hohenbourg.

— Mon père, j'y demeurerai.

Plus que jamais, Odile était résolue à se consacrer à la vie monastique. Le père eut encore un mouvement de courroux ; mais, ayant engagé sa parole, il mit son orgueil à édifier, pour Odile, un monastère incomparable. Son château de Hohenbourg fut transformé par ses soins en une abbaye véritablement princière, à laquelle il rattacha l'ample domaine qu'il possédait aux environs.

Bientôt, à ce couvent de Hohenbourg, accoururent des jeunes filles également nobles que l'exemple d'Odile attirait.

Odile leur apprit à passer des jours et des nuits dans la méditation des Saintes Écritures. Elle se réservait les plus cruelles mortifications, ne mangeant qu'un peu de pain d'orge, pas même à sa faim, n'ayant pour couche et couverture qu'une peau d'ours vosgien, pour coussin qu'une pierre fruste de la montagne. Sa maxime était de répandre sur les pauvres et sur les malades l'indulgence et la faiblesse qu'on a trop souvent pour soi-même.

On devine que pauvres et malades ne manquaient pas au dévouement de la jeune sainte.

Un matin, à la porte du monastère, un lépreux vint s'asseoir, mourant de faim. Personne n'osait l'approcher, à cause de ses épouvantables plaies contagieuses. Odile réunit sur un plat d'or des mets de choix, se glissa par la porte dérobée qu'elle avait jadis ouverte

pour s'enfuir, alla vers le lépreux et, le voyant si faible, lui donna à boire et à manger comme à un enfant. Revenu à lut il pleura :

— Hélas ! répétait-il, je suis trop malheureux !

— On n'est jamais trop malheureux, puisque Dieu est trop bon.

Ainsi lui répondit Odile, et elle l'embrassa. Ce fut, si l'on excepte son père et ses frères, le seul homme dont ses lèvres touchèrent le visage. Soudain, le lépreux apparut guéri.

Vers cette époque de sa vie, Odile conçut une nouvelle inquiétude. Elle songeait aux malades et aux pauvres, trop épuisés et trop infirmes pour gravir l'âpre chemin du couvent.

« Il faudrait, se disait-elle, que le couvent descendît vers eux. »

Le couvent descendit.

Odile fit construire dans la vallée, au sud de la montagne, une hôtellerie, entendez un hôpital, avec une petite église sous le vocable de saint Nicolas. Tous les matins, elle allait y visiter ses malades et reconforter ses pauvres ; puis remontait l'âpre chemin du couvent, prenant sa fatigue cruelle pour la meilleure des récompenses. Elle fut la première sœur de charité en cette terre d'Alsace d'où sont parties, dans la suite, comme de la terre de Lorraine, autant de sœurs de charité que de soldats.

Par un brûlant après-midi de juillet, au moment où elle allait arriver au sommet de la montagne, elle rencontra un pauvre vieillard, étendu sans connaissance dans la poussière de la route. Quoi ! pas une goutte d'eau pour le ranimer. De sa main tremblante, Odile toucha le rocher voisin. Un flot pur en sortit. Le mourant était sauvé.

Suivant une autre version de la même légende, ce vieillard avait avec lui un fils aveugle. La source de sainte Odile rendit la vie au premier, la vue au second, le bonheur à tous les deux.

Un jour d'hiver, le jeune homme à qui Odile avait rendu la vue demanda à être reçu par elle. Odile l'aperçut qui s'avancait, timide mais souriant, et la regardant de tous ses yeux. Sous son manteau, il cachait un objet dont elle reconnut tout de suite la forme.

— Permettez-moi, lui dit-il, de vous offrir une croix de bois que j'ai faite moi-même.

Elle prit la croix qu'il lui tendait et le remercia de ce don, le plus cher qu'elle pût recevoir. Mais, tout à coup, elle poussa un cri. Sur le bois, avec une habileté et une patience merveilleuses, étaient gravées quelques-unes des plantes les plus belles de la forêt. Au sommet, les fougères dressaient leurs fines palmes dentelées ; de chaque côté, les bruyères étageaient leurs grappes délicates ; au bas, les myrtilles, touffes menues et gracieuses, se pressaient pour offrir leurs fruits pareils à de modestes grains de raisin noir. Sainte Odile ne pouvait se lasser d'examiner ces ciselures à la fois si naïves et si vraies.

— Cela vous fait plaisir ? demanda-t-il avec une telle effusion de joie que sa voix tremblait.

— Il me semble, répondit l'abbesse, que l'âme de la forêt respire et prie sur cette croix.

— Oh ! dit-il, j'ai voulu seulement vous prouver que les yeux ne sont pas des ingrats.

Près de l'hôpital se fonda un second monastère qu'Odile appela le Monastère d'en bas, *Niedermunster*.

Lorsque Adalric et Bereswinde, très avancés en âge, sentirent leur fin prochaine, ils se retirèrent au monastère d'en haut, près de l'abbesse leur fille, pour achever de vivre sous sa direction. Bereswinde mourut et, neuf jours après, Adalric. Odile ferma les yeux à tous les deux.

Cependant, Odile demeurait dans l'inquiétude.

— Hélas ! murmurait-elle sans cesse, mon père a-t-il trouvé grâce devant Dieu ?

La pieuse fille songeait à tout le passé du vieux duc, priait et pleurait.

Dans la chapelle où elle s'agenouillait, ses larmes, tombant une à une, creusèrent le rocher.

Il n'y avait au couvent que trois chapelles : celle où était enterré Adalric, celle des Larmes, et tout à côté, celle des Anges. Une nuit, sainte Odile vit saint Jean-Baptiste qu'elle reconnut au sayon de poil de chèvre et au blanc bâton de pèlerin.

— Je voudrais, lui dit-il, avoir au Hohenbourg une chapelle où je puisse faire halte.

Le lendemain, l'abbesse entreprit la construction du sanctuaire souhaité, lequel devait devenir l'église du couvent. Elle manda les plus adroits ouvriers, se plaisant à observer leur travail, les encourageant de ses éloges, les soutenant de ses oraisons.

Un soir qu'elle regardait une énorme voiture de pierres, traînée par quatre grands bœufs, monter lentement vers le sommet, Odile soudain devint pâle comme une morte et tomba à genoux. Le sol de la route avait manqué sous une des roues et la voiture avec son attelage roulait dans l'abîme. Après avoir invoqué ardemment la bonté du Seigneur, elle rouvrit les yeux. Au fond de l'abîme, les bœufs agenouillés, mais sans blessures, broutaient l'herbe. Sur un signe de la sainte, ils se relevèrent, reprirent leur marche en serrant de plus près la rampe et, avant la nuit complète, les pierres qu'ils transportaient étaient à pied d'œuvre.

Les prières, les travaux, les jeûnes, toutes les fatigues épuisèrent la sainte abbesse. Dieu lui accorda la faveur de prévoir le moment exact de sa mort. Ainsi avertie, elle se fit porter, le 13 décembre 690, dans la chapelle de Saint-Jean.

— Vous prierez pour les miens, dit la mourante.

Ensuite, elle réclama le calice, prit elle-même le Saint Viatique et rendit l'âme.

D'aucuns affirment que le calice lui fut présenté par un ange. Ce calice, fait d'un métal inconnu, a été conservé à Hohenbourg jusqu'au XVI^e siècle, puis placé dans le trésor épiscopal de Saverne, d'où, pendant la guerre de Trente ans, il disparut, volé par quelque reître suédois.

La visite à Sainte-Odile n'est pas complète, si l'on ne s'arrête pas au couvent d'en bas.

Du couvent et de l'hôpital de Niedermunster, il ne reste plus même que des ruines. Seule, l'église est encore représentée par une partie de sa façade, quelques élégants panneaux de fenêtres et le porche que couronne un arceau.

Marquons, près de cette église, la place où s'arrêta « le chameau

porteur de croix ».

L'empereur Charlemagne avait reçu, de Constantinople, un coffre plein de reliques, qu'il distribua tout de suite à ses amis et à ses parents, suivant son cœur. En faisant cette distribution équitable, il songea soudain à Hugues, comte de Bourgogne...

« Hugues n'est ni de mes parents ni même de mes amis. Mais je lui ai fait tort en argent, en territoire et en réputation. Je lui dois une réparation, si je veux prendre place en paix à la Sainte Table. Envoyons-lui une de ces reliques. Laquelle ? »

Grand jusque dans la réparation, l'Empereur n'hésita pas. Il choisit la plus précieuse : un fragment de la vraie Croix. Hugues, une fois ce don entre ses mains, frémit de fierté et d'incertitude :

« Suis-je digne d'un tel honneur ? Ne compromettrais-je pas une faute contre Dieu lui-même, si je gardais en avare un tel trésor dans ma maison ? Mais à qui le remettre ? Quelle église, quel couvent, quel sanctuaire choisir, pour un dépôt si vénérable ? Seigneur, vous qui avez dit : *Ne jugez point*, ayez pitié de ma faiblesse, guérissez mon aveuglement et dissipez mon embarras. »

Ainsi ou à peu près, méditait Hugues, comte de Bourgogne. Tout à coup il vit se balancer près de sa fenêtre une tête bizarre, à la fois allongée et camuse, ironique et rêveuse, importante et timide. Il la regarda longtemps avec surprise ; puis, s'étant approché, connut que, devant sa porte, se tenait un chameau. L'empereur avait fait porter la plus précieuse des reliques par le plus étrange des animaux, lequel était venu de Constantinople chargé de tout le pieux hommage. Ce chameau, selon les instructions de l'empereur, devait rester la propriété du comte de Bourgogne. Hugues se frappa le front. La lumière éclairait son esprit, il fit fabriquer une grande croix de chêne où il enchâssa le fragment sacré et la fit placer sur le dos du chameau. Il manda ensuite cinq chevaliers renommés pour une longue vie sans tache et leur confia la mission de suivre l'animal, en l'abandonnant à son instinct, jusqu'au lieu où de lui-même il s'arrêterait. Ce lieu serait désigné par la volonté du Ciel. À ce lieu appartiendrait véritablement le fragment de la vraie Croix. Le chameau se mit en marche. Les vignes de Bourgogne, puis les forêts des Vosges, le virent cheminer de son pas élastique, onduleux et indolent, avec le rengorgement d'un haut fonctionnaire soucieux de sa charge. Les cinq dévots seigneurs le suivaient et l'observaient sans défaillance ; c'était leur guide et leur chef. Ayant pénétré en Alsace, il sembla prêt à se coucher devant l'église de Rosheim. Était-ce là ? Non. Il se tourna de nouveau vers la

montagne, alla droit au couvent de Niedermunster et s'y arrêta. On devine la joie de la supérieure et des religieuses, à la vue de la relique enchâssée dans la très grande croix de chêne.

Les reliques, comme les vivants, sont les jouets du sort ! Après l'incendie qui détruisit Niedermunster en 1542, cette relique fut transportée à Hohenbourg. Un incendie ayant dévasté Hohenbourg en 1546, elle fut placée au trésor épiscopal de Saverne, puis, en 1589, confiée à la garde des jésuites nouvellement établis à Molsheim, puis exposée dans leur église jusqu'à la suppression de leur ordre, à la fin du XVIII^e siècle. La trace en est perdue, à partir de la Révolution.

Que sont devenus les cinq seigneurs qui accompagnaient la Croix ? Tout de suite, ils annoncèrent au comte de Bourgogne le résultat de leur mission. Cela fait, d'un commun accord, ils résolurent d'achever leur existence le plus près possible de l'endroit où reposait la relique dont ils avaient eu la surveillance. À quelques centaines de pas du couvent, ils firent construire une humble demeure pour eux et une chapelle consacrée à saint Jacques, patron des pèlerins. Aujourd'hui encore, dans cette chapelle de Saint-Jacques, un singulier bloc de porphyre émerge du sol, arrondi comme une bosse. Les bons chevaliers ont-ils ainsi honoré leur chameau ?

Et qu'est devenu le chameau, porteur de croix ? À en croire la légende, dès qu'il fut dépouillé de son fardeau, il prit sa course et disparut dans la montagne. Des bûcherons le rencontrèrent, tantôt paissant dans les clairières, tantôt étendu en un abri sous roche, le plus souvent debout, immobile, et les yeux dirigés vers Niedermunster. Vraisemblablement, il n'a plus quitté le mont Sainte-Odile, et cependant personne encore, à notre connaissance, n'a retrouvé ses ossements.

L'église d'Andlau est un pathétique résumé de l'art en Alsace. Le côté ouest de la crypte date probablement du IX^e siècle ; le côté opposé, du XI^e ; la grande nef, le transept, la coupole, du XII^e. Sur la coupole du premier étage se déroule une frise pleine de figures fantastiques, de chasses, de combats. Au second étage s'ouvre une fenêtre déjà gothique. La tour a été achevée au XIII^e siècle.

Ici, tout nous rappelle sainte Richarde. Elle avait épousé Charles III, petit-fils de Louis le Débonnaire, régent de France, puis empereur d'Allemagne, en 881, prince faible qui donna de l'argent aux Normands dans l'humble espoir de les éloigner. Sa femme, accusée

d'infidélité, répondit ; « Je m'en remets au jugement de Dieu ». Elle se revêtit d'une longue robe enduite de poix, traversa lentement un large bûcher enflammé et en sortit intacte. L'épreuve jugée décisive, elle se sépara de son aveugle mari.

Le chœur de l'église d'Andlau abrite une châsse en forme de chaire, qui contient les reliques de sainte Richarde. Dans la crypte repose un ours de pierre, hommage rendu à la même sainte. Elle avait coutume d'aller prier sur la montagne voisine, devant le tombeau de sainte Odile. Son dessein était de fonder, elle aussi, un monastère de femmes. Mais elle se demandait quel lieu choisir pour qu'il y prospérât.

— Choisis, lui dit une voix, le lieu où tu verras une ourse, entourée de ses petits, gratter la terre.

Le même jour, elle vit une ourse qui grattait la terre, en allaitant ses petits. À cette place, elle éleva un cloître et une chapelle. Quelque temps après, étant répudiée, elle revint vers ce cloître et y resta jusqu'à la paix suprême. Dans la crypte, le guide montre une cavité creusée, dit-il, par les griffes de l'ourse. Un pèlerinage en cette crypte, à en croire de naïfs mais éloquents ex-voto, guérit les maladies des os.

En d'autres récits, la légende de l'ourse est présentée d'une façon plus raffinée. Le jour où la mensongère accusation avait été portée contre Richarde, un chevalier inconnu s'était avancé pour déclarer : « Je me fais le champion de l'impératrice calomniée, accusée. » Richarde, s'étant retirée au couvent de Hohenbourg, fit dire à son champion : « Trouvez la retraite la plus sauvage ». Tout de suite, l'inconnu se mit à parcourir les Vosges, des sommets aux vallons. Hélas ! les Vosges ont presque partout une grâce souriante. Il désespérait de découvrir ce que Richarde souhaitait, quand, un soir, au coucher du soleil, au fond d'un ravin, lui apparut une ourse qui grattait la terre pour jouer avec ses oursons. « Ce sera là », s'écria-t-il. Ce fut là, en effet, que sainte Richarde acheva sa vie, en chantant, dans des vers latins de sa composition, « la paix, l'auguste paix, la douce paix du cloître, que ne trouble aucun mal et que tout deuil fait croître ». Ce fut là qu'elle s'éteignit, paisiblement, en l'an de grâce 893.

Pendant de longues années, le couvent d'Andlau entretenait des ours vivants. Pour en capturer, les chasseurs n'avaient pas à chercher bien loin. Les rudes plantigrades ne manquaient pas dans nos montagnes. À la fin du XVII^e siècle, le garde forestier d'Andlau en tuait encore un de belle taille. Mais les ours vivants sont des bêtes

enclines aux brusques caprices : pas de lien si flatteur qui puisse les en guérir tout à fait. Au cloître d'Andlau, un ours en qui on avait toute confiance, ayant pu saisir un enfant qui passait trop près de lui, l'étouffa de ses bras et le déchira de ses dents. Dès lors lui fut substitué l'ours de pierre que voici : le symbole demeurerait intact, les visiteurs aussi.

De cet hommage rendu aux ours, leurs « montreurs » bénéficiaient. À Andlau, tout montreur d'ours était hébergé gratuitement, et, quand il partait, recevait trois florins avec un pain de six livres. Cet usage se perpétua jusqu'à la Révolution. Présentement, à la fête de Sainte-Richarde, laquelle se célèbre comme on sait le 18 septembre, se fait une distribution de pains bénits à tous les hommes, qu'ils montrent ou non des ours.



Wolf Dietrich ^[1]



ans le beau château fortifié de Salneck vivait une princesse d'une grande beauté, nommée Hildegonde. Elle était si belle que son père, jaloux d'un tel trésor, la tenait enfermée dans une haute tour pratiquement inaccessible. L'on ne sait comment, mais toujours est-il que le récit de sa triste destinée parvint aux oreilles du chevalier Hugdietrich qui, en entendant parler de sa grande beauté, tomba aussitôt amoureux de la jeune prisonnière. Il décida sur-le-champ de la délivrer : « J'ai déjà combattu contre beaucoup d'ennemis, je suis fort, je suis vaillant ; je parviendrai à pénétrer dans la tour. »

Grâce à un ingénieux déguisement et à la complaisance des valets, il réussit à pénétrer d'abord dans le château, puis du château dans la fameuse tour.

Hildegonde est cloîtrée depuis de longues années ; sa seule distraction est de broder ou de faire de longs travaux de tapisserie. Et tout en tirant l'aiguille d'or, elle rêve, et dans ses rêves il y a toujours un prince, plus beau que le soleil, qui viendra un jour dans la tour.

Et le jour vient où le rêve prend corps. Hildegonde ne peut rester insensible au courage de Hugdietrich et à de telles preuves d'amour. Elle donne son cœur et sa main au jeune et séduisant chevalier.

Un vieux prêtre favorable à leurs projets les marie, une nuit, en cachette.

Quelques mois plus tard, Hildegonde s'aperçoit qu'elle va être mère. Comment se soustraire au courroux du père qui va tout apprendre et qui certainement se vengera cruellement d'avoir été

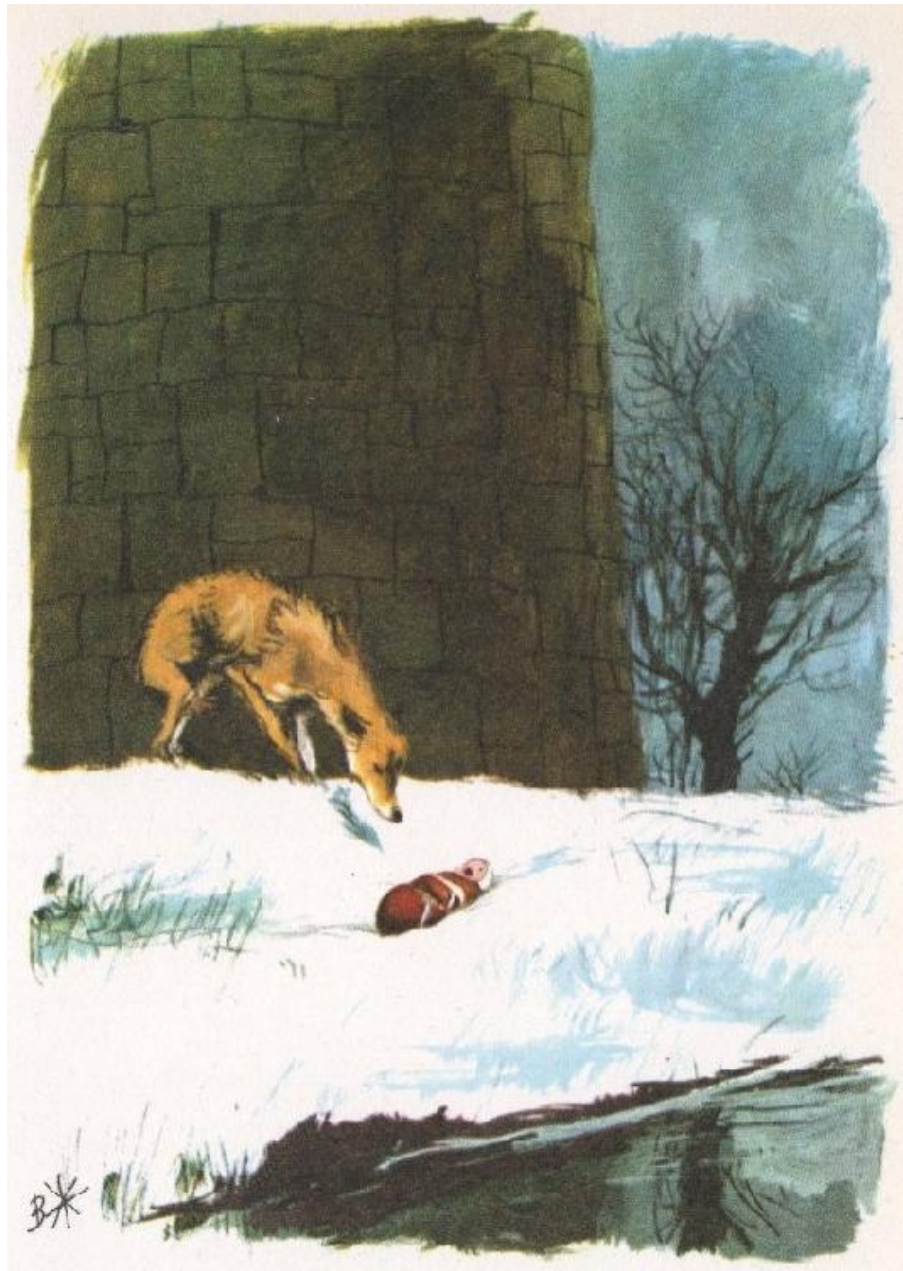
trompé par sa propre fille ? Hugdietrich prend une décision cruelle, mais il est brave et son cœur est dur.

— Aussitôt que l'enfant sera né, dit-il à sa femme, nous le déposerons dans les douves du château et alors, à la grâce de Dieu.

Hildegonde, malgré son chagrin, se range à l'avis de son époux.

C'était en plein hiver, il faisait très froid ; une louve, qui rôdait dans les parages, entendit des cris, et découvrit l'enfant nouveau-né couché dans le fossé d'enceinte. La louve avait bon cœur.

- Si je laisse ce pauvre petit ici, il va mourir de froid et bien que j'aie déjà dix louveteaux, une bouche de plus ou de moins à nourrir, ce n'est pas grand'chose, et, d'ailleurs, il va amuser mes enfants.



L'enfant grandit donc au milieu des jeunes loups, jouant avec eux dans les clairières ; il était heureux et les considérait comme ses frères.

Au château, maintenant, l'union d'Hugdietrich et d'Hildegonde est reconnue par le père.

Un jour que le chevalier poursuit un sanglier dans la forêt, il aperçoit un enfant jouant avec les louveteaux et reconnaît son fils grâce à la chaîne d'or que sa mère lui avait mise au cou avant de l'abandonner.

Fou de joie, il prend l'enfant en croupe et le ramène au grand galop à sa mère.

Hildegonde, qui avait souvent pleuré son fils perdu si lâchement, voit en son retour le pardon de sa faute et embrasse son enfant. Elle décide aussitôt de l'appeler Wolfdietrich, après avoir entendu le récit de son époux.

Mais Wolfdietrich a toujours habité la forêt ; il n'aime pas les hommes qui se moquent de lui et le surnomment « le Loup ». Ses propres frères eux-mêmes refusent de partager leurs jeux avec lui :

— Tu ne peux être notre frère, puisque tu es un loup, un vilain loup.

Le père lui-même finit par détester ce fils et, cédant aux désirs de ses autres enfants, il appelle son fidèle écuyer :

— Il faut aujourd'hui même me débarrasser du Loup, prends-le avec toi, conduis-le dans un endroit écarté de la forêt et tue-le.

Le vieux serviteur sent ses yeux se mouiller à la pensée de ce crime abominable qu'il lui faudra commettre pour obéir à son maître. Il prend sa grande épée, et, accompagné de l'enfant, se dirige vers la forêt.

Le Loup sautait de joie, tout heureux de revoir sa forêt, loin de ses frères si méchants et de son père, qui, sans cesse, le grondait. Mais le vieil écuyer ne peut se décider à accomplir l'ordre de son maître ; il s'enfonce toujours davantage avec l'enfant dans la forêt, lorsqu'ils parviennent à une pauvre chaumière auprès de laquelle travaille un bûcheron, à qui l'écuyer conte son aventure.

— Mon fils vient de mourir et ma femme ne peut se consoler. Confie-moi l'enfant, dit le pauvre homme, ma femme l'aimera comme le sien. Nous en ferons notre fils, il vivra dans la forêt, et plus tard travaillera avec moi, s'il le veut.

Ainsi fut fait. La femme aima comme son fils l'enfant qui

grandissait et devenait d'une force peu commune. Rien ne lui faisait peur ; ses camarades de jeux avaient pour lui une admiration mêlée de crainte.

Un jour, il fait voler en éclats, d'un coup de marteau, l'enclume sur laquelle il travaille. Il apprend le métier de bûcheron, puis celui de forgeron et décide ensuite de connaître le monde.

Il part donc à l'aventure, terrasse des géants, lutte contre des monstres. Sa force et son courage sont maintenant connus de toute l'Alsace, mais sa vertu n'a pas encore été éprouvée et le destin va le placer dans des embûches redoutables.

Un jour que Dietrich se reposait dans une clairière, par une belle soirée d'été, une fée d'une grande beauté, toute couverte d'or et d'argent, lui apparut.

— Suis-moi, lui dit-elle, je vais te conduire dans un lieu merveilleux, mais là tu devras résister à l'emprise du luxe et du plaisir que de tous côtés tu verras. Si tu m'obéis en tout point, tu seras royalement récompensé.

Tout en parlant, la fée le conduit dans une grotte enchantée. Douze grâces d'une beauté incomparable l'entourent et se mettent à son service. Pendant les repas il voit les mets les plus riches et les plus délicats s'offrir sur la table, les vins les plus parfumés couler indéfiniment dans sa coupe d'or. Rien ne l'émeut, rien ne le trouble. Il résiste et sort vainqueur de l'épreuve.

La fée Sigeminne, la plus belle de toutes, lui fait présent d'une tunique tissée par les Nonnes et qui a la vertu de préserver son corps des blessures.

Dietrich, après ce succès, va affronter le dragon furieux, qui terrorise toute la montagne voisine, et pour prix de la victoire le vainqueur doit recevoir la plus belle couronne.

C'est un combat sans merci. Le monstre enserrant le malheureux l'a déjà englouti tout vivant, quand soudain, ayant transpercé l'animal, notre héros reparaît vivant, mais inondé de sang des pieds à la tête. Ce bain de sang a accru encore l'invulnérabilité du Loup et lui a donné le pouvoir de comprendre le langage de tous les oiseaux. Et en

récompense de sa bravoure et de son audace, il obtient la main de la ravissante Sidrata, la plus noble et la plus riche de toutes les princesses du royaume.

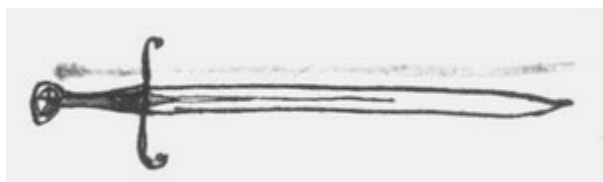
L'amour seul régit leur mode de vie, ils connaissent les jours les plus heureux dans leur château. Mais un jour Sidrata désire apprendre le secret de l'invulnérabilité de Wolfdietrich. Il le lui explique et lui confie qu'il pouvait toutefois être blessé près du cœur. Durant son combat avec le dragon, en effet, sa poitrine n'avait pas été entièrement baignée par le sang du monstre. Aussitôt la princesse fait broder sur la tunique de son époux une croix à l'endroit vulnérable.

Elle appelle son valet Hagen le Borgne.

— Tu veilleras, lui dit-elle, à la chasse, comme à la guerre, que jamais un coup ne soit porté sur cette marque.

Mais Hagen est jaloux et perfide. Un jour qu'il accompagnait son maître à la chasse, il le transperça de sa lance.

Si vous passez par la montagne d'Ax à une heure avancée de la nuit, vous pourrez entendre un cliquetis d'armes. C'est le fier Dietrich, dit le Loup, qui fourbit ses armes et qui s'exerce au combat. Un jour viendra où le héros livrera la bataille décisive.



Richardis d'Alsace



es heaumes et les lances brillent sous le soleil du printemps. Mille bannières multicolores flottent au vent pour saluer le roi Charles et sa jeune épouse, Richardis d'Alsace.

Tous les guerriers francs sont rassemblés dans la clairière ; sous le chêne le plus majestueux les trônes royaux sont dressés. Les deux époux, bien que tous deux aussi nobles par leurs ancêtres, ne se ressemblent pas ; autant Charles le Gros est laid, autant Richardis est belle et gracieuse. Le roi dissimule mal son embonpoint sous de magnifiques vêtements brodés d'or ; ses traits sont vulgaires, son front bas ; son regard myope semble dénué de toute expression. Charles s'avance lentement vers la reine et galamment lui tend la main droite, puis il dit :

— Je donne à mon épouse, Richardis d'Alsace, l'Aquitaine et Toulouse. Saluez la Reine et prêtez-lui serment de fidélité.

À ces mots les guerriers se pressent et, élevant leurs armes, s'écrient :

— Nos épées protégeront notre Reine et châtieront les traîtres et les insolents.

Les trompettes sonnent et les cris de « longue vie à Richardis » s'élèvent de toutes parts. La Reine debout salue et remercie, les yeux remplis de larmes et la gorge serrée par l'émotion. Les Francs ont adopté Richardis et veilleront sur son bonheur.

Trois envoyés attendent le « bon plaisir » du Roi.

L'un d'eux s'avance ; c'est un Gascon, et il porte un haut cimier d'acier ;

— Sire, je viens en envoyé du duc d'Aquitaine, car notre bonne ville de Narbonne est assiégée par les musulmans, et si l'on ne vient la secourir, elle est perdue ; Seigneur, envoyez-nous quelques-uns de vos vaillants capitaines et des soldats, sans cela il sera trop tard...

— Rien ne presse, répond Charles, quand Narbonne sera prise, j'enverrai l'armée pour la reprendre.

Le deuxième messenger s'avance. Il vient en ambassadeur d'Austrasie pour demander du secours. En effet, Trêves est occupée par les Frisons. La ville est mise à sac par l'occupant, la famine menace, et il faut au plus tôt la délivrer.

Le roi a un sourire énigmatique au coin des lèvres :

— Que Trêves combatte, nous irons l'aider d'ici quelque temps, si les circonstances le permettent.

Le second envoyé est encore là, que déjà s'avance le troisième :

— Grand Roi, dit-il, je viens droit de Paris. Eudes m'envoie vers vous pour vous avertir que les Normands occupent l'île de France. Paris tient encore, mais je crois que c'est miracle, et il se rendra si vous ne venez nous aider à chasser les barbares.

Charles, à ce discours, baisse la tête. Il dit :

— Je ne peux me décider si rapidement ; il me faut plusieurs jours pour réfléchir.

Richardis, assise près de son époux, a tout entendu et implore :

— Noble époux, je te supplie pour la France, et surtout pour notre si belle ville de Paris qui se meurt, pars, tu le peux, pars tout de suite, aujourd'hui, demain au plus tard, mais pars. Il le faut, car ta gloire l'exige, et si tu manques d'argent pour payer tes soldats, puise dans mes bijoux personnels, mais, je t'en prie, pars !...

Charles le Gros va céder aux prières de Richardis. D'un regard il a vu tous ses soldats rassemblés et prêts à répondre au premier appel. Mais Gunther s'avance. C'est le mauvais conseiller du roi, à qui il dicte ses ordres. Et Charles écoute l'ignoble Gunther qui lui parle à l'oreille ; un grand sourire déchire sa face bouffie. Tous tremblent d'entendre la

décision du roi, qui vient de lui être dictée :

— Il n'est pas, dit-il, du tout dans mes intentions de défendre Narbonne ; au contraire, je la donne de grand cœur aux Sarrasins pour qu'ils deviennent mes amis. Quant à la ville de Trêves, les Frisons peuvent s'en emparer, grand bien leur fasse !... Les défenseurs de Paris doivent être assez nombreux, et du reste, ils sont braves, ils vaincront bien tout seuls. Nous avons mieux à faire ici. Il faut organiser des tournois et nous distraire en festins et divertissements.

Gunther, debout près du roi, a tout écouté, ses yeux lentement épient les mouvements des soldats mécontents.

Richardis se lève brusquement, sa colère éclate :

— Charles, ta faiblesse est honteuse. N'écoute plus Gunther qui nous trahit. Il ne pense qu'à augmenter sa fortune déjà considérable et mal acquise. Je ne veux pas partager avec toi la honte et le déshonneur. Je retire ma voix du conseil et je regagne ce même jour mes Vosges natales, où je m'enfermerai dans ma tour solitaire. Si un jour tu te repens de ta conduite, si tu renonces à écouter les intrigants, et si tu agis en roi, tu sauras donc où me trouver.

Charles le Gros est Roi, mais il n'a pas le pouvoir. Gunther seul gouverne, trahissant les intérêts de la France, fraternisant avec ses ennemis, tant Sarrasins que Frisons ou Normands.

Mais le roi Charles est triste, silencieux et songeur. Richardis est loin, et peut-être avait-elle raison.

Gunther, lui, au contraire, est parfaitement satisfait. Il est puissamment riche, ses châteaux et ses terres sont nombreux.

— Quel événement, Seigneur, dit-il au roi, répand sur votre visage cette mélancolie ? Vos ennemis semblent calmés, l'argent rentre au trésor. Ce soir la fête sera encore plus belle que les précédentes. Le festin est enrichi des nombreuses pièces de gibier provenant de mes terres. Et, après le repas, nous aurons le divertissement de danses et de chants.

— Il ne s'agit pas de cela, en vérité. Ce ne sont pas ces soucis-là qui m'empêchent de vivre heureux, cher Gunther. Mais je pense à mon épouse Richardis, si belle et si jeune, qui vit retirée dans sa haute tour et ne me permet même pas de lui rendre visite.

— Seigneur, vous avez grand tort de vous laisser abattre pour

une femme comme Richardis, qui, fort injustement, est devenue l'idole de l'armée et du peuple. Si vous me le permettez, je saurai bien faire tomber cette idole.

— Mais, cher Gunther, je ne vois rien à lui reprocher ; aucun tribunal ne voudra la condamner sans raison.

— Je pense, au contraire, répond le mauvais conseiller, avoir certains moyens de la compromettre et de l'accuser. Je vous avoue maintenant une chose que je vous tenais cachée, ne voulant pas vous affliger. Quelqu'un que je connais a vu par hasard un homme qui se dirigeait vers la tour ; sur le seuil une lumière brillait, et une femme, qui ne pouvait être que la Reine, attendait.

— Ciel, que dis-tu ? La reine, mon épouse, cette insolente créature qui osa me braver et m'humilier devant tout mon conseil et mes soldats, et à qui j'avais pardonné cette humiliation, me trompe lâchement, maintenant, avec un homme ? Elle mérite un châtiment exemplaire, mais que faire ? Comment la punir ?

— Seigneur, répondit Gunther, apaisez votre colère. Elle ne mérite pas votre courroux. Mais faites plutôt venir Richardis. Elle défendra sa belle innocence devant le tribunal et nous la soumettrons au jugement de Dieu.

À quelque temps de là, le roi est assis, majestueux, sur son trône. Le peuple en armes est debout devant lui. À droite du trône, vêtu de noir, sinistre, se tient Gunther, instigateur de ce procès.

Richardis se dirige d'un pas noble et assuré vers son époux ; dix servantes vêtues de blanc lui font un long cortège.

— Seigneur, la rumeur m'annonce que vous me citez en justice, et que vous m'accusez. Je suis prête à vous écouter. Que me reprochez-vous ?

— Impudente, dit le roi, je t'accuse d'avoir profité de ta solitude, dont tu voulais m'écarter, pour te laisser séduire. Tu as caché sous des aspects vertueux tout un ensemble de vices.

— Moi, seigneur ! Vous osez sans rougir souiller d'une médisance aussi infâme un blason aussi noble que le mien ! Quel calomniateur arrivera à prouver des faits aussi monstrueux ?

C'est alors que s'avance Gunther :

— Le crime est évident. C'est moi-même qui l'ai surprise. Il n'est point nécessaire d'avoir d'autres preuves. Mon seul témoignage doit suffire et, d'ailleurs, je suis prêt à soutenir mes affirmations contre qui osera en douter.

— Je m'en remets, dit Charles, au jugement divin.

Un murmure immense parcourt alors les rangs de la foule ; ce murmure devient bientôt tumulte et Gunther s'inquiète de ces manifestations. Des cris, des voix s'élèvent :

— Gunther a menti, vive la Reine !

— Qu'on juge Gunther, c'est un traître. La Reine est innocente.

— On te prend au mot, Gunther, explique-toi.

Soudain un homme s'élance hors des rangs et se dresse, menaçant, devant le vil conseiller. Il est beau et grand dans son armure, ses yeux bleus brillent de colère :

— Tu n'es qu'un vil coquin, Gunther, dit-il, et je voudrais t'arracher la langue. Ramasse mon gant, si toutefois tu en as le courage.

Gunther connaît le jeune audacieux ; il tremble, il sait que son épée est fidèle et que ses coups sont terribles pour l'ennemi. Mais il est orgueilleux et ramasse le gant.

Le combat est aussitôt organisé. Dans l'enclos les valeureux soldats francs se sont réunis. Au milieu les deux adversaires se regardent avec haine ; le combat sera dur.

Gunther a revêtu sa lourde cuirasse ; il est énorme et paraît écraser le jeune homme de sa haute taille. D'un coup de glaive Gunther a brisé le heaume de son adversaire. Une joie farouche passe dans ses yeux.

— Je n'ai pas besoin de cette boîte de fer pour te tuer, infâme traître, dit le jeune homme en jetant son casque loin derrière lui.

Ce disant il se précipite sur son adversaire qui, pris à l'improviste, tombe à la renverse. Gunther est maintenant à la merci du jeune chevalier. Celui-ci va le tuer d'un coup de lance, mais Richardis se précipite en criant :

— Laisse donc vivre ce reptile, il ne fera plus de mal maintenant.

Le vainqueur abandonne alors le corps de son ennemi terrassé. Il n'a pu entendre ces mots que Gunther a prononcés entre ses dents :

— Ils m'ont humilié, mais patience, je finirai bien par me venger.

Une ovation immense salue le vainqueur qui va s'agenouiller aux pieds de Richardis en s'écriant :

— Valeureux guerriers, acclamez votre reine. Elle est pure et innocente.

Richardis est émue, elle ne peut remercier son sauveur :

— Dis-moi, au moins, quel est ton nom ?

— Je m'appelle Théobald, je descends d'une noble famille de guerriers. J'ai un château en Ile-de-France, mais mon donjon s'est écroulé. Je n'ai plus de biens, et je ne possède qu'un seul serviteur et la vieille devise de mes aïeux.

— Lève-toi, vaillant Théobald, tu peux être fier de ta bravoure. Elle est un exemple pour tous nos braves soldats. Aucun présent ne peut acquitter ma dette envers toi, car tu as exposé librement ta vie pour sauver la mienne. Si tu le veux, tu seras mon chevalier.

La défaite de Gunther a chassé tous ses amis, qui n'étaient autres que les ennemis de la France. Richardis possède l'appui de tous les Francs ; c'est elle qui règne. Elle rétablit l'ordre et rappelle ceux que l'injustice et la haine de Gunther avaient éloignés de la cour.

Mais Gunther est toujours là, près du roi Charles. Sa haine est violente. Le roi se plaint à son conseiller de ne plus gouverner, d'être éloigné par la reine des décisions du gouvernement.

De colère, un jour, il va reprocher à son conseiller d'avoir imaginé ce procès qui s'est terminé par une victoire au profit de la reine et qui a augmenté encore le prestige de la reine et l'amour de

son peuple à l'encontre du sien.

Gunther quitte le roi en silence.

Il a de nouveaux projets de vengeance qu'il mettra à exécution.

— Je suis certain, pense-t-il, que Théobald est épris de la Reine, qui elle, de son côté, n'est pas insensible au charme et au courage de son défenseur. Je veux exploiter cette idée. Il me suffit de les surprendre ensemble. Et nous verrons enfin ce couple insolent châtié comme il se doit.

La Reine a donné rendez-vous à son brave chevalier, Théobald. Elle a l'intention de lui confier le commandement de toute son armée pour défendre nos bonnes villes de France et repousser les cruels barbares.

— Théobald, tu vas réunir tous les nobles et les guerriers et tu prendras le commandement de cette armée.

Théobald est ému par tant d'honneurs :

— Noble Reine, je ne mérite pas cette faveur. Je suis votre chevalier et je dois rester près de vous pour vous défendre de Gunther, qui, je le sais, se vengera dès qu'il le pourra.

— Je sais, mais je n'ai pas peur de lui. Tu dois avant tout servir ton pays. Je t'ordonne de partir et tu dois m'obéir.

À ces mots Théobald se jette aux pieds de la reine et lui dit toute sa reconnaissance, puis il lui baise les mains :

— Je partirai donc, puisque vous me l'ordonnez. Je repousserai les Normands et je sortirai vainqueur de la bataille ou je mourrai glorieusement au combat. De toute façon, je ne serai pas indigne de l'honneur que me fait ma noble et tant aimée Reine.

D'un fourré soudain des hommes ont bondi et Théobald se lève ; Gunther a surgi à la suite des hommes ;

— Liez-lui les mains et emmenez ce lâche séducteur.

Charles le Gros a assisté muet à cette scène.

Richardis court vers son époux :

— Seigneur, écoute-moi, Théobald est mon chevalier. Il est innocent et si tu refuses de le faire libérer sur-le-champ, je te demande le droit de prouver son innocence par le feu. Il a déjà prouvé la mienne et sauvé ma vie, je veux sauver la sienne.

— Insensée, si tu veux le supplice du feu, je me sou mets à ton bon vouloir, dit le roi cruel.

Devant la cathédrale de Reims tous les guerriers sont rassemblés. Face à la basilique le trône royal a été dressé et non loin de là siège le tribunal. Au milieu de la place brûle un grand feu.

On n'entend pas le moindre bruit dans les rangs des soldats ; ils sont là, debout, tristes, car ils ont grand-peine de voir leur Reine soumise à un jugement de Dieu aussi terrible et d'où il leur paraît peu probable qu'elle sorte vivante.

Le peuple se presse curieux derrière les soldats, prêt à acclamer ou à injurier la reine.

Un murmure traverse la foule. Richardis vient d'apparaître. Elle s'avance vers le tribunal, vêtue en pénitente : une longue chemise en rude toile blanche, toute droite, la taille serrée par une corde grossière. Elle tient dans ses mains un grand Christ de bois, elle marche d'un pas assuré, la tête altière, et pose ses pieds nus sur les tisons ardents du grand bûcher. Elle ne tressaille même pas ; la foule semble pétrifiée, elle avance toujours sans crainte du brasier. Pâle, mais remplie de gratitude envers Dieu, elle se dirige vers son époux.

Elle a quitté le bûcher. La foule, d'un seul mouvement, lui fait une folle ovation.

Un cavalier avance. C'est Théobald, il a entendu les cris de joie et a compris. Il a pu échapper à la surveillance de ses gardes et aux pieds de Richardis, il se prosterne.

La foule redouble ses acclamations, unissant son amour pour la reine à l'admiration pour son vaillant chevalier.

— Vive sainte Richardis, qu'elle soit notre reine. Punissons Gunther, qu'il soit mis à mort sans jugement ! Punissons Charles le Gros. Il n'est pas digne de régner.

Gunther s'est déjà enfui. Charles est seul, il va être massacré par

son peuple. Sa femme, d'un seul geste, apaise les rumeurs, puis se tournant vers le roi :

— Seigneur, votre lâcheté et votre faiblesse mériteraient d'être punies, mais je ne constitue pas un tribunal. Je demande donc votre grâce. Quant à moi, je ne veux plus partager avec vous le pouvoir. Je désire me consacrer à Dieu, qui lui seul est mon roi.

Puis se tournant vers les armées :

— Combattez noblement ainsi que vous l'avez toujours fait. Gardez-vous de vous laisser séduire par les intrigants et les lâches. Quant à toi, Théobald, je te demande de parcourir mon pays d'Alsace et de chercher un lieu tranquille où je ferai construire un couvent. C'est là que je me veux retirer dans la prière et le jeûne.

Comme on pouvait s'en douter le jeune Théobald, devant tant de vertu et tant de grâce, a senti son cœur s'enflammer pour sa Reine et c'est tristement qu'il chemine sur son cheval alezan à la recherche d'un endroit favorable à la construction du couvent de Richardis.

Enfin Théobald a trouvé dans l'Alsace de Richardis, près du val d'Andlau, le lieu où sa Reine fera élever son couvent.

Sa mission est terminée. Il n'a plus rien à faire dans la contrée. Le cœur déchiré, Théobald part pour oublier en Palestine. Là, dans un couvent de moines, il s'enferme et se soumet pendant un an aux règles les plus austères, se livre à la prière et à la méditation. Celles-ci fortifient son âme et l'aident à triompher des embûches et des multiples tentations de Satan, mais elles ne parviennent pas à lui faire oublier Richardis.

Un an plus tard, Théobald, revenu en Alsace, a revu Richardis. Il lui a même avoué son amour.

Richardis, avec sagesse et bonté, lui fait comprendre qu'il ne doit plus chercher à la revoir. Elle désire se consacrer uniquement à Dieu.

Pour lui prouver son amour et son respect, il doit partir à la recherche de nouveaux lauriers.

L'histoire de Richardis d'Alsace et de Théobald est terminée. En Alsace, on vénère encore la noble Richardis ; on lui a édifié une

magnifique fontaine. Les jeunes filles qui, le matin, vont chercher de l'eau à ce puits, voient le soleil se lever sur le front limpide et pur de la statue de Richardis d'Alsace.



La première place aux femmes de Rouffach



a ville de Rouffach était dominée par le château d'Isenbourg, ancienne résidence des rois mérovingiens, que Dagobert II avait donné à l'évêché de Strasbourg.

Devenue elle-même propriété des évêques strasbourgeois, la ville tint pour eux contre l'Empire allemand, dans les querelles sans nombre qui ensanglantaient l'Alsace.

L'empereur d'Allemagne Henri IV s'en étant rendu maître par surprise, les gens d'armes d'Outre-Rhin la traitèrent en pays vaincu.

Il advint que, le matin de Pâques 1105, l'empereur Henri V étant au château, le gouverneur fit enlever une jeune fille de la ville.

Aux cris que poussait la jeune fille, la mère sortit de sa maison, vit des soldats emporter leur proie, s'élança à leur poursuite, mais entendit la lourde porte du château se refermer sur eux.

Frémissante d'horreur, elle courut vers son mari qui travaillait à sa vigne.

C'était un bourgeois fort estimé et qui, bien qu'assez riche, ne savait pas demeurer inactif.

Elle lui révéla l'horrible vérité.

Pâle comme un mort, debout, serrant les poings, le père fixait sur le château ses yeux pleins de larmes. La mère ne pleurait pas.

— Que faire ? murmura-t-il.

— La reprendre tout de suite.

— Ils sont les plus forts.

— Oui, s'ils ont devant eux des lâches.

La mère redescendit vers la ville. Le père la suivait sans la questionner.

Elle alla de porte en porte, appelant et suppliant les hommes.

Aux vigneron, aux marchand, aux artisan, elle disait en substance :

— C'est notre vie, c'est notre honneur à tous qui est en cause. Vous laisserez-vous traiter comme des bêtes que l'on ravit, que l'on tue ? N'avez-vous pas une conscience ? N'aimez-vous pas vos enfants, comme j'aime le mien ? Ne sentez-vous pas que l'outrage dont pleure mon mari vous marquerait d'une honte ineffaçable, s'il n'était réparé sur l'heure ? Votre cœur s'émeut. Prenez une pique ou une hache et suivez-moi.

— Où donc ?

— Au château.

— Mais l'empereur y est.

— Tant mieux, puisque le vrai coupable, c'est lui.

Les hommes regardaient les hautes tours, les murs épais de quatre coudées, tout ce superbe appareil dont ils connaissaient la force et la cruauté. Ils songeaient aux machines de guerre embusquées derrière les créneaux et aux oubliettes où tant d'angoisses avaient été étouffées.

Leurs femmes, pressées autour d'eux et haletantes, les observaient.

Au premier signe d'incertitude et d'accablement, elles éclatèrent en reproches.

— Ce serait inutile, ce serait insensé, murmuraient-ils.

— Nous verrons bien ! s'écrièrent les femmes.

La mère outragée avait saisi une hache. Debout près d'elle, une vieille, dont la tête était entourée d'un mouchoir rouge, jeta bas le fagot de sarments qu'elle portait, et, levant sa serpe, dit simplement :

— Allons !

D'un seul élan, toutes se mirent en marche.

Près de la vieille au mouchoir rouge, à la face maigre et ridée, aux yeux noirs comme le charbon, se tenait une jeune fille aux yeux bleus comme le ciel pur, à la magnifique chevelure blonde. C'était l'amie de celle que le gouverneur avait fait enlever pour l'empereur Henri V.

Une seule âme animait cette troupe héroïque. Les mains qui n'avaient pas d'armes attrapaient un bâton ferré ou un poinçon.

Les sentinelles du château sonnèrent l'alarme. Un officier s'avança.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il aux femmes.

— Qu'on nous rende celle qu'on nous a ravie.

Au hasard et pour gagner du temps, l'officier répondit :

— Et si elle est ici de son plein gré ?

Une telle insulte fut un signal.

Harcelés, bousculés, les soldats frappaient aveuglément. La jeune fille aux yeux bleus dressa son front ensanglanté, à côté du mouchoir rouge de la vieille à la serpe.

L'assaut fut donné avec une fougue irrésistible. Les blessures des femmes ne servaient qu'à exaspérer la fureur qui centuplait leurs forces.

Elles pénétraient dans des salles, gravissaient des escaliers, trouvaient d'instinct l'entrée des passages secrets, refoulaient tout, s'emparaient de tout.

Soudain, à leurs clameurs de rage, sous les voûtes, succéda un hurlement de victoire.

Du fond de sa chambre, sous les lourdes tentures de son lit, l'Empereur l'entendit. Entrebâillant la porte, il vit ce qui le menaçait. C'était quelque chose de si troublant et de si formidable qu'il recula.

Derrière sa porte barricadée en hâte, il s'habilla fébrilement, les yeux remplis de cette triple vision : la vieille femme au mouchoir rouge, la jeune fille au front saignant, la mère levant la hache.

Aux coups qui entamaient les panneaux de chêne, il perdit la tête. Abandonnant sceptre et couronne, il s'enfuit, par une porte dérobée, et gagna le large.

Déjà la mère serrait sa fille sur son cœur. Elle éclata en sanglots. Enfin, elle pouvait pleurer.

Quelques minutes après, toutes les femmes se trouvaient réunies, devant l'église, sans s'être plus concertées sur l'action de grâces que sur les moyens d'attaque. Un plan, c'est du temps perdu ; un mot d'ordre, c'est bon pour les hommes.

Alors, se passa ceci. Les femmes, en entrant dans l'église, au lieu de s'installer sur les bancs de gauche suivant l'usage, s'installèrent spontanément sur les bancs de droite, c'est-à-dire dans la place réservée aux hommes. Quelques hommes s'y trouvaient. Mais, sans discussion, sans hésitation, ils se retirèrent vers la gauche. Ils s'inclinaient devant un droit conquis de si haute lutte.

Alors, en silence, les femmes s'approchèrent de l'autel. La vieille au mouchoir rouge portait, au lieu de sa serpe, le sceptre ; la jeune fille au front saignant portait la couronne surmontée du globe et de la croix. La mère, pardessus les vêtements déchirés de sa fille, avait attaché la pourpre du manteau impérial.

À qui offrir ces dépouilles opimes ? À la Vierge. La Vierge seule pouvait les accueillir avec faveur.

Depuis cette date de 1105, les femmes de Rouffach ont gardé la préséance sur les hommes, dans toutes les cérémonies.

Aujourd'hui encore, regardez ! elles occupent à l'église le côté droit.

— L'Empereur n'a-t-il rien tenté pour se venger à son tour ?

— Il a tout tenté, au contraire, tout et même, si l'on peut dire, quelque chose de plus. Il revint sous les murs de Rouffach avec une armée de trente mille hommes qu'il se proposait de conduire en Italie. La population de Rouffach se défendit avec tant de vaillance qu'il eut recours à la ruse. Le 7 mai 1106, il envoya un héraut d'armes demander l'entrée de la ville, mais uniquement pour le passage de ses troupes.

— Refusons ! disaient les femmes. Qu'il passe où il pourra, mais non chez nous.

Les hommes montrèrent une confiance imprudente. Dès que Rouffach eut baissé le pont-levis, l'empereur, ne considérant plus que sa couronne insultée, traître à sa propre parole, fit mettre la ville à feu et à sang.

Les femmes ne répétèrent pas trop aux hommes : « Nous vous l'avions bien dit. »

Par elles et par eux, la ville fut promptement rebâtie et entourée de hautes murailles.

Que de fois encore, Rouffach eut à réparer des ruines ! Malgré ses murailles et son courage, la ville fut pillée, à la fin du XIII^e siècle, par les Colmariens ; saccagée, au milieu du XV^e, par les Armagnacs ; occupée, au XVII^e, une première fois, par le landgrave Othon, une seconde, par le duc de Rohan, une troisième, par Turenne, après l'éclatante victoire de Turckheim. Toujours femmes et hommes se consacraient, avec la même constance virile, à l'œuvre de relèvement.

On sent cette autorité des femmes dans la direction, voire dans la gestion de la cité. La femme a peut-être plus que l'homme le sentiment de la propriété. « Garde ce qui est à toi » ; voilà sa devise. De cet esprit éminemment conservateur témoigne l'ironique anecdote que nous n'hésitons pas à citer, après la page épique. Les héroïnes savent sourire.

Rouffach possédait un gibet de chêne, solide et commode entre tous les gibets. C'était proprement le plus beau gibet du monde.

Un jour, une cité voisine demanda à l'emprunter. Les hommes balancèrent un moment ; mais, sur un regard et un geste des femmes, refusèrent formellement, en disant avec une dignité jalouse ; « Notre beau gibet, c'est pour nous et nos enfants. »

Quel magnifique Livre d'Or se pourrait composer, avec l'héroïsme des femmes d'Alsace ! Ce livre n'aurait qu'un seul défaut, il serait interminable.

En 1444, les bandes d'Armagnacs que le Dauphin Louis, le futur Louis XI, conduisait en Suisse pour en débarrasser le sol français, voulurent enlever d'assaut Guebwiller. Les échelles étaient posées contre les murs. Déjà les pillards y montaient.

Alors une jeune fille, Brigitte Schickin, s'étant élancée vers les remparts en appelant aux armes, jeta sur les agresseurs des tisons brûlants, puis de la paille enflammée qu'elle éparpillait dans l'air. Bientôt, de bons citoyens vinrent aider cette héroïque semeuse de feu.

Les bandits battirent en retraite si précipitamment qu'ils ne purent même pas emporter leurs échelles. Trophées de la victoire féminine, elles furent déposées dans l'église Saint-Léger, où on peut encore en voir une.

La délivrance de Guebwiller se commémore chaque année la veille de la Saint-Valentin. Brigitte Schickin a sa place marquée entre Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, quatorze ans après l'une, vingt-huit ans avant l'autre.

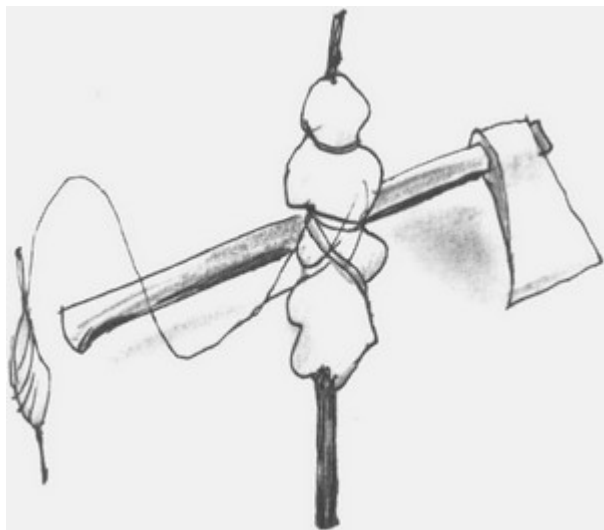
À Mulhouse, au XV^e siècle, Anna Melker renouvela l'éclatant exploit de Brigitte Schickin, en sauvant la ville qu'allait surprendre le rebelle Mathieu Finninger.

Pendant les guerres de la Révolution, les Alsaciennes consacrèrent leur courage, leur dévouement et leur générosité à la patrie en danger. De tout leur grand cœur, elles donnèrent à l'armée française leurs fils, leurs frères, leurs fiancés, leurs maris. Elles subvenaient sans compter aux réquisitions. Parfois même, avec un sourire, elles faisaient sur l'autel de la Nation le sacrifice de leur humble trésor secret ou de leurs plus chers souvenirs personnels.

Ainsi, en un seul jour de 1793, furent offerts pour la défense nationale 1 590 bonnets alsaciens brodés d'or et d'argent, lesquels demeurent inscrits au ministère de la Guerre pour une somme de 2 598 francs. Y a-t-il geste plus gracieux et plus émouvant ? Ces petits bonnets, qui devaient coiffer une jolie tête blonde ou brune, auraient entendu le premier aveu d'amour ; auraient étincelé à l'éblouissante et joyeuse fête du mariage ; auraient paré, pour la fête du baptême, le front pâli et rayonnant de la jeune mère. Mais, dans quelle gloire plus haute et plus pure encore nous les voyons, ces élégants bonnets

d'Alsaciennes ! Emportés par le grand souffle du patriotisme, ils ont servi à acheter des fusils et de la poudre pour repousser l'invasion prussienne.

À la chute de l'Empire, quand l'Alsace fut envahie, les Alsaciennes gardèrent leur sublime et douce fidélité. À Mulhouse, dans un bal donné en l'honneur du maréchal Rapp, toutes les jeunes filles se réunirent, enlevèrent le gant de leur main droite et firent serment de ne prendre pour mari qu'un homme ayant combattu pour la défense de la frontière. Les femmes d'Alsace ont la vaillance des femmes de Sparte et la grâce des femmes d'Athènes.



La Cloche et le Violon



e lac de La Maix, au milieu des Vosges, s'ouvre comme une vaste coupe pleine de mystère. Très sombre, très pure, très calme, son eau retient invinciblement le regard.

Quand l'oreille se penche vers ce lac, elle entend parfois assez distinctement des cloches sonner, lentes et poignantes. Il y avait jadis, près de là, un grand et riche village dont les habitants étaient honnêtes, mais un peu trop fiers de leur richesse et surtout trop enclins à succomber aux tentations qui en résultent. Eux-mêmes se rendaient compte de cette faiblesse et, pour y porter remède, ils avaient résolu de s'imposer une discipline salutaire en ne manquant aucun des offices religieux.

Or, le matin du jour où l'on célèbre la Saint-Jean d'été, apparut sur la route de ce village un ménétrier de haute et bizarre mine. Très grand et très mince, vêtu d'un pourpoint noir, coiffé d'un feutre que surmontait une plume rouge, il marchait à grands pas, en cachant à demi son instrument sous un pan de son manteau.

À son arrivée dans la belle prairie qui s'étendait à l'entrée du village, au pied des montagnes, prairie d'herbe épaisse, gaie et luisante, toute piquée de renoncules, de cardamines, de parnassies aux corolles d'un blanc laiteux et aux étamines roses, l'étrange musicien fit halte devant un groupe d'hommes et de femmes conversant entre eux ; puis, sans mot dire, mit le violon à l'épaule.

Il jouait un air de danse si brusque et si doux, si caressant et si impérieux que les femmes, involontairement, par un imperceptible mouvement de leur corps, en marquèrent la cadence.

Un des plus jeunes hommes sourit, tendit la main à sa voisine et

la prit par la taille.

À côté de ce premier couple qui tourna presque sur place, un second couple se forma, puis un troisième.

Le violoniste ne les regardait pas. Il semblait jouer pour lui tout seul. Mais son violon vibrait avec une puissance toujours plus pénétrante et dominatrice.

Bientôt, tous les assistants dansaient dans la prairie. Ceux du village, qui, étonnés de leur longue absence, les venaient quérir, ne résistaient pas à la séduction de la musique et à la contagion de l'exemple. Après avoir dit : « Que faites-vous donc ici ? », ils méritaient tout de suite que d'autres, nouveaux venus, leur adressassent la même question.

Les airs de danse qu'exécutait le maigre musicien au profil busqué étaient d'une beauté inconnue, mais d'un rythme facile à saisir. Les oreilles les entendaient pour la première fois, mais les jambes semblaient les avoir toujours connus.

Dans la large prairie ombragée de forêts, comme faite à souhait pour un bal, les couples se mêlaient sans se heurter ; chacun d'eux participait à l'ivresse commune et l'augmentait d'autant.

Tout à coup, la cloche sonna. C'était le premier coup de la messe.

Les doigts osseux du violoniste se crispèrent sur les cordes. L'archet, plus appuyé, arracha de l'instrument des notes si passionnées, si intenses, que le son de la cloche en fut presque étouffé.

Du village accoururent des hommes et des femmes déjà sur l'âge ;

— Le premier coup de la messe sonne. Venez vite.

Baissant la tête afin de dissimuler la flamme de ses yeux, le violoniste mêlait à la netteté rythmique de son jeu des fioritures jolies et rieuses qui disaient :

— Hé ! ce n'est que le premier coup. On a le temps de terminer cette danse. L'église sera toujours là. On s'arrêtera au second coup, si l'on veut.

En attendant le second coup, pour se rendre compte de ce qui

exerçait un tel ascendant sur leurs cadets, les aînés entrèrent dans la danse, gravement.

— Voyons si nous savons encore ! disait un brave homme à sa brave femme.

Il savait encore. Il savait même de mieux en mieux.

Le second coup sonna. Le violon fit entendre une sorte d'éclat de rire et commença un air de danse si neuf, si franc, si décisif, que personne ne songea :

« Le second coup, c'est l'avant-dernier. Il serait temps de s'apprêter. »

Ce fut alors que le doyen de la commune, homme respecté de tous et craignant Dieu, s'avança vers les danseurs comme un vivant rappel au devoir.

Pour la première fois, le musicien parut s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui.

Tout en jouant, il s'inclina très bas, en signe de déférence, et il commença un air de danse très ancien, d'une correction discrète et d'une noble bonhomie.

Le doyen de la commune s'arrêta court : l'image de sa jeunesse se dressait devant lui. N'avait-on pas justement joué cet air-là, le jour de ses noces ?

Les danseurs obéissaient spontanément à l'indication de l'instrument. Ils exécutaient tant bien que mal cette danse simple et digne, laquelle depuis longtemps passait pour une danse morte.



Le vieillard les observait avec pitié et impatience. D'abord, il leur donna quelques conseils. Puis, soucieux de se faire mieux comprendre, il esqua un pas. Enfin, comme une jeune fille s'approchait de lui pour lui demander un éclaircissement, il dansa.

L'attention de tous était si étroitement maintenue sur cette résurrection des réjouissances ancestrales, que le troisième coup sonna

en vain.

Peu à peu, la musique reprenait son allure ardente. Elle devenait même plus éperdue, plus troublante, plus sauvage que jamais.

Chose inouïe : la cloche sonna une quatrième fois.

Cloche austère et sacrée, elle disait : « Je fais tout pour que vous m'écoutez. L'esprit du mal vous assiège. Rompez tous liens avec lui. Revenez à la raison. Revenez à vous. Revenez à moi. »

Le violon répondait : « La vie n'est qu'un jour, le jour n'est qu'une minute. Savourons le charme de la minute présente. Mieux encore ! oublions tout, même le bonheur, même le plaisir. Le délice suprême est dans l'oubli. »

La cloche sonna de nouveau, et si douloureusement.

— C'est moi, votre amie, votre véritable amie ; moi, qui ai béni votre naissance ; qui ai béni le dernier soupir de ceux que vous pleuriez, et qui voudrais bénir votre pieuse fin. Entendez-moi, par pitié pour vous-mêmes. Prenez garde. Le piège est sous vos pas.

— Sous vos pas, répondait le violon, les fleurs écrasées répandent leur parfum d'amour. Sur vos têtes, à travers les branches, luit un ciel d'enchantement. La danse à laquelle on se livre sans réserve abonde en félicités surhumaines. Voilà la vérité. Le reste n'est que superstitions.

Quelques danseurs tentèrent de se dérober. Mais certaines notes stridentes du violon étaient comme des chiens de berger qui les ramenaient au troupeau.

Sur le visage des jeunes filles, aux couleurs de la fièvre, avait succédé la pâleur de la mort. Les hommes avaient dans les yeux un peu de cette flamme qui étincelait dans ceux du musicien.

Le musicien, du bout de son pied nerveux, battait la mesure, triomphalement.

— Prenez garde ! hurla soudain la cloche. Vous vous enfoncez dans l'abîme. Regardez autour de vous. Déjà vous ne pouvez plus apercevoir les cimes des sapins. Regardez ! Regardez ! Sur les talus, les racines des buissons pendent, déchaussées ou arrachées. Le sol s'effondre. Fuyez.

— Que veut dire cette bavarde ? répliquait le violon. Si vous n'apercevez plus les cimes des monts, c'est que l'adorable ivresse de la danse trouble tendrement vos yeux, et si quelques racines sont arrachées, c'est que vos pas, vos pas bien rythmés, ô belles danseuses, font tressaillir voluptueusement le sol.

Soudain retentit un formidable coup de tonnerre qui ne venait pas du ciel. Le sol s'effondra.

Une nappe d'eau montait, bouillonnante, et s'étalait à la place même de la prairie.

Il ne restait plus qu'un lac d'une eau glacée et limpide, toute sombre à force d'être profonde. Peut-être même, doit-on dire, sans fond. Au milieu, c'est toujours en vain qu'on a jeté la sonde.

Lorsque le jour est très clair, on y distingue, près des bords, des silhouettes qui dansent autour d'une plume rouge pareille à une flamme.

Ce lac en entonnoir est tout encadré dans de sauvages et magnifiques forêts de sapins, entièrement désertes.

Il s'appelait jadis La Mer. Le docte dom Calmet, qui travaillait dans le voisinage, à l'abbaye de Senones, écrivait :

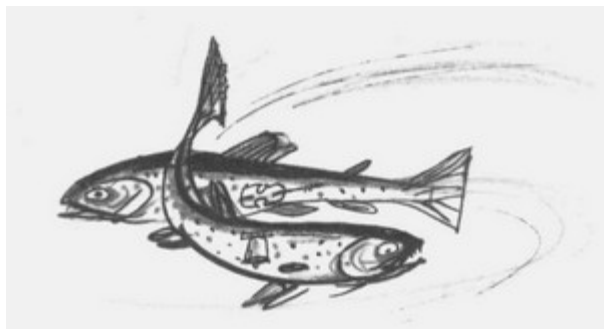
« Vers 1040 fut dédiée en l'honneur de la Trinité la chapelle de La Mer, à deux lieues de Senones, dans une solitude affreuse. »

Un acte signé par l'empereur Henri III, vers la même époque, désigne La Maix par ces mots : *locus qui dicitur Mare* (le lieu dit : La Mer).

— Une mer qui n'a pas même quatre cent cinquante mètres de tour ! s'écriera quelque railleur.

— En vérité, si le lac de La Maix n'est pas la mer par son étendue, il l'est par sa profondeur.

Parmi les innombrables poissons qui le peuplent, les pêcheurs connaissent, pour les avoir « manquées » souvent, deux énormes truites toutes moussues, dont l'une a sur le dos l'image d'un violon et l'autre l'image d'une cloche. Toutes deux vivent en paix.



La flèche fratricide de Ribeauvillé



a montagne de Ribeauvillé porte trois châteaux.

Du plus haut perché, c'est-à-dire du Haut-Ribeaupierre, subsiste, au milieu de ruines, une superbe tour ronde en grès rouge. Audessous, le château de Saint-Ulrich et le château de Geisberg se font face.

Le Saint-Ulrich garde à peu près intacte une majestueuse salle autrefois à trois étages, aujourd'hui à ciel ouvert, dont les murs roses sont percés de délicieuses fenêtres géminées. Encadrées dans une arcade en plein cintre, ces fenêtres s'ornent, au sommet de leur embrasure, d'une ouverture qui, alternativement, a la forme d'un trèfle, d'une étoile, d'un losange, d'un ovale. Lorsque le soleil les regarde, elles lui font dessiner une espèce de jeu plein de grâce où tout le monde gagne.

Séparé de Saint-Ulrich par un ravin profond, le château de Geisberg, de construction un peu plus ancienne, est d'un aspect mille fois plus grave et plus hautain. Lourd donjon carré, sur son rocher abrupt, il défie les siècles.

Ces deux châteaux jadis appartenaient à deux frères.

Le duc Léon, seigneur du Geisberg, était de beaucoup le plus âgé. Il avait servi de père au comte Georges, seigneur de Saint-Ulrich. Au premier abord, se manifestait entre les deux frères le même contraste qu'entre les deux châteaux. Très grand et robuste, de voix retentissante et d'aspect farouche, l'aîné faisait paraître Georges plus petit, plus mince, plus réservé, plus doux encore qu'il ne l'était réellement.

À y regarder de près, on découvrait dans les yeux bruns de ces deux hommes, dans leur front large, sous leurs cheveux blonds taillés courts, dans leur visage également énergique et franc, une ressemblance d'autant plus saisissante qu'elle demeurait secrète.

À son jeune frère orphelin vers l'âge de deux ans, Léon avait appris tout ce qu'il savait : l'escrime, la chasse, l'histoire, les légendes qui étaient l'honneur du pays, la musique et les chansons qui en étaient le charme.

Le maître, plein d'ardeur et de dévouement, ressentait une noble joie chaque fois que son élève l'égalait ou même le dépassait sur quelque point.

Quand Georges accomplissait quelque prouesse à la salle d'armes ou sur le terrain de chasse, racontait brillamment une chronique ou modulait avec art quelque refrain de chanson, l'aîné souriait comme s'il se contemplait en un vivant et flatteur miroir.

N'avait-il pas façonné lui-même toute cette âme ? N'avait-il pas, pendant l'enfance débile de Georges, veillé à son chevet non seulement comme un père, mais comme une mère ?

Tous ces sentiments de fraternité paternelle, l'aîné les exprimait familièrement en appelant le comte Georges : « Mon petit ».

Et avec quelle effusion de fraternité filiale Georges disait au duc Léon : « Mon grand » !

Leur principal plaisir, à tous deux, était la chasse.

Quel signal de départ se donnaient-ils l'un à l'autre au point du jour ? Le plus tôt éveillé lançait une flèche au volet clos du dormeur.

Le bruit guerrier du fer piqué dans le panneau de chêne était salué d'un cri joyeux et d'un éclat de rire qui s'entendait du Saint-Ulrich au Geisberg.

Bientôt, les deux frères se rejoignaient dans la salle basse. Ils expédiaient une tranche de venaison avec une coupe de vin doré, appelaient leurs chiens, sautaient à cheval et parcouraient forêts ou vallées, en quête d'un beau gibier.

Les souvenirs de chasse multipliaient dans leur mémoire d'opulents et merveilleux tableaux. À côté des chevreuils et des coqs de bruyère, des cerfs et des aigles. Il y avait même, proie insigne et

dont l'empereur Charlemagne s'était montré si friand, de grands ours vosgiens.

Les frères rentraient lentement au logis, en devisant devant la pourpre du soleil couchant où, déjà presque noires, se hérissaient les pointes des sapins centenaires.

Chacun d'eux avait en l'autre toutes ses raisons de vivre. Ils auraient pâli d'horreur, si l'on avait osé dire que, dans leur affection, quelque chose jamais manquerait ou faiblirait.

Ils se suffisaient pleinement l'un à l'autre. Cependant, ils ne vivaient pas seuls. Le château s'ouvrait en toute occasion pour la plus large hospitalité. Ils recevaient même, à leur table, presque chaque jour, quelques amis du voisinage empressés à écouter Léon avec déférence et à entourer Georges de sympathie.

Le plus assidu de ces convives était un certain Ferdinand de Barr, compagnon fort gai malgré son front chauve et sa longue barbe. Il plaisait à Georges pour sa verve intarissable, mais déplaisait à Léon pour son regard fuyant. Cette aversion instinctive ne parut que trop justifiée dans la suite.

Peu à peu, Léon sentit que Ferdinand de Barr prenait sur Georges une sorte d'autorité complaisante.

Georges fit avec lui quelques promenades, puis quelques courts voyages, dont il revenait tout changé.

Dans ses façons, dans son langage, jusque dans sa voix, le frère aîné reconnaissait l'empreinte de celui qu'il appelait dédaigneusement « le bavard chauve ».

Mais quoi ! Après un jour ou deux passés en tête à tête avec le cher petit, son grand l'avait reconquis jusqu'au fond.

Le duc Léon se rassurait donc peu à peu, quand un orage éclata en un coin du ciel où il ne soupçonnait aucun nuage.

Un soir, le duc Léon, qui, pour se rendre à la salle où l'attendaient ses hôtes, traversait un corridor mal éclairé, entendit Ferdinand de Barr dire à Georges :

— Un homme comme vous ne doit pas se laisser mener comme un enfant. Il y aura peut-être au début des pleurs et des grincements de dents. Mais soyez ferme ; bientôt tout ira ensuite le mieux du

monde.

— Bon ! pensa le duc Léon. Voici encore ce pleutre qui travaille à séparer mon frère de moi. Pourquoi ? Parce que son âme vile ne saurait voir sans irritation notre belle amitié. Sans doute, il pousse mon frère à quelque aventure. Attendons !

Il n'attendit pas longtemps. L'aventure à laquelle Ferdinand de Barr poussait le comte Georges, c'était un mariage.

Et avec qui ? Rien ne pouvait être plus insupportable pour le duc Léon. Avec la fille d'un ménétrier.

On sait que les seigneurs de Ribeauvillé avaient sous leur juridiction la confrérie, appelée alors la « Royauté des Musiciens », laquelle s'étendait du Hauenstein à la Forêt sainte de Haguenau.

Si nombreux étaient alors, sur la grande route du Rhin, les humbles artistes ambulants, qui, au milieu de tant de dangers, ne pouvaient espérer de salut qu'en s'appuyant sur un puissant seigneur, devenu leur patron !

De même que la confrérie des chaudronniers ambulants était placée sous la juridiction des Rathsamhausen dont le château s'élevait entre Obernai et Sainte-Odile, la Confrérie des musiciens, des joueurs de fifres, des « siffleurs », comme ils s'appelaient modestement, avait pour patrons les seigneurs de Ribeauvillé.

Leur patronne était Notre-Dame de Dusenbach, miraculeuse image de bois qu'Eguenolphe de Ribeaupierre avait rapportée de la croisade contre Damiette, et pour laquelle il avait fait construire, dans un vallon solitaire, près du Haut-Ribeaupierre, une chapelle scrupuleusement copiée sur celle du Saint-Sépulcre.

Les joueurs de fifre avaient un tribunal de confrérie qui veillait à l'observance des statuts. Une fois l'an, le jour de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre, ils se réunissaient pour régler leurs affaires, juger les délits et percevoir des taxes.

Le siège de la confrérie se trouvait à la Maison des Musiciens, *Pfifferhiis*, dont on peut encore admirer aujourd'hui l'élégante façade ornée d'une noble effigie de la Vierge et d'un encorbellement que supportent des anges.

Dès neuf heures du matin, le cortège se déroulait avec sa bannière, ses trompettes et ses tambours. Tandis que les cloches

sonnaient à toute volée, il se rendait à l'église paroissiale. Derrière la bannière s'avancait le Roi des Violons portant gravement sa couronne, symbole de sa dignité. Ce roi était nommé par les seigneurs de Ribeauvillé. Venaient ensuite les membres du tribunal corporatif ; enfin les musiciens, deux par deux, portant sur la poitrine une médaille de la Vierge de Dusenbach, emblème de leur confrérie, et jouant de leurs instruments comme il leur plaisait. Après une messe, laquelle était la messe en musique par excellence, tous les confrères montaient au château pour donner au seigneur un long concert d'hommage.

Faut-il ajouter que cette fête des ménétriers, le *Rappschwyrer Pfifferdai*, est aujourd'hui encore une des plus célèbres et des plus pittoresques de l'Alsace ?

Le ménétrier Imling, dont le comte Georges voulait épouser la fille, était Roi des Violons. Mais cette royauté que le duc Léon prenait au sérieux dans un jour de fête, lui semblait une dérision de plus en ce projet de mariage.

Il ne s'inquiéta nullement de savoir si cette jeune fille avait fait quoi que ce fût pour attirer sur elle l'attention du comte Georges. Tout de suite, il eût appris que, modeste et belle, elle souffrait en silence d'un choix qui l'écrasait, en tombant sur elle de si haut.

Quand elle se retrouvait dans l'ombre et le silence de sa chambre, la pauvre Marie Imling se disait :

« Hélas ! On prétend qu'il m'aime. En dansant avec moi, selon l'usage, il m'a montré tant de douceur ! Peut-être lui-même croit-il m'aimer. Tout cela est illusoire. Il y a une chose certaine : c'est que, entre lui et moi, s'ouvre un abîme. »

Puis elle ajoutait, avec un admirable sourire :

« Il y a une autre chose certaine ; mais celle-là, je suis seule à la connaître. C'est que je l'aime et que je mourrai de mon amour. »

Elle refusa d'écouter Ferdinand de Barr qui s'obstinait à lui suggérer toutes sortes d'espoirs. Elle aussi avait horreur de cet intrigant qu'une humeur brouillonne et malfaisante lançait à travers la vie d'autrui.

— Ayons d'abord raison du mauvais conseiller, s'était dit le duc

Léon. Le mauvais conseil ne tiendra guère !

Un beau soir, il profita d'un moment où le bavard chauve se répandait en vains propos sur quelques voisins, pour lui signifier qu'il en avait assez de tels commérages et qu'il le priait de ne pas reparaitre sous son toit, s'offrant d'ailleurs à lui rendre raison de ses paroles si décisives.

Georges, qui assistait à cette exécution, comprit tout de suite le motif qui l'avait provoquée. Très pâle, mais d'une voix ferme, il déclara :

— Je ne dois pas intervenir dans une telle querelle, mais je tiens à vous dire, Ferdinand de Barr, que pour ma part je n'ai rien contre vous.

Là-dessus, le bavard chauve se retira. Il n'en demandait pas davantage.

Suivit entre les deux frères un entretien que tout contribuait à rendre terrible.

Le duc Léon croyait lutter pour le bien de sa maison et même pour l'honneur de sa race. Le comte Georges était doublement atteint dans sa dignité d'homme. L'un et l'autre avaient l'âme la plus véhémence et la plus fière.

En outre, avouons-le, ces rudes chasseurs étaient enclins, après une chaude journée de fatigue, à se désaltérer longuement avec les vins de leurs vignobles. Or, ces beaux vins, qui sont frais à la bouche comme l'eau des montagnes, deviennent, avec l'abus, aussi redoutables que les orages qui déracinent les sapins et incendient d'éclairs les précipices.

Enfin, entre deux frères, surtout quand ils ont vécu si longtemps en une stricte intimité, la discussion s'envenime vite. Ils se connaissent si bien ! Les moindres mots, les moindres sous-entendus, le silence même, peuvent à leur gré déborder de reproches, d'offenses ou d'outrages. Tous ces coups portent, et avec une cruauté fratricide.

— Je te défends de revoir cet homme et d'épouser cette fille, avait dit l'aîné.

— Tu me défends ? avait répondu le plus jeune. Et de quel droit ?

Ah ! si l'aîné avait parlé selon son cœur, il aurait répondu :

— Du droit que me donne ma tendresse pour toi, cette tendresse qui nous a fait la vie si heureuse à tous les deux, pendant tant d'années.

Mais, emporté par l'ivresse de la colère, il parla seulement selon son orgueil :

— De quel droit ? Du droit que me donne mon titre d'aîné. Je saurai t'empêcher de faire la plus sotte des folies.

— Il n'y a pas ici de droit d'aînesse qui vaille. L'âge ne compte pour rien en pareille matière. Je ne te demande aucun compte de ta conduite. La mienne ne regarde que moi. Adieu.

— Tu ne partiras pas ainsi, s'écria le frère aîné en saisissant à pleins doigts le bras du plus jeune.

Par un mouvement d'impatience, le plus jeune s'arracha à cette étreinte.

Alors, il vit la main de l'aîné se lever et s'abattre sur sa joue.

Il fit un geste de rage, lança un regard de haine, se mordit les poings jusqu'à les ensanglanter, puis demeura frémissant de la tête aux pieds, en répétant d'une voix sourde :

— Tu t'en repentiras.

Dieu juste ! L'aîné s'en était déjà repenti.

Le soufflet à peine lancé, l'aîné aurait donné la moitié de son sang pour le retenir.

« Pardon, frère ! » aurait-il voulu dire. Mais le mot pardon était de ceux que ses lèvres ne pouvaient pas prononcer.

D'ailleurs, comment dire « pardon », à qui dit : « Tu t'en repentiras » ?

Cependant, l'aîné prouva qu'il était le plus fort de toutes les façons, en se ressaisissant dans le moment même. Il regarda sa main, s'essuya le front et cria :

— Nous avons été fous. Oublions ce qui s'est passé.

Georges se taisait désespérément.

L'aîné reprit :

— Ce serait criminel de tout fouler aux pieds, pour le malentendu d'un moment. Au nom de nos chers souvenirs, oublions, mon petit.

Georges aurait bien voulu répondre : « Mon grand », et se jeter en pleurant dans les bras qui se tendaient vers lui. Mais lui aussi obéit à son orgueil plutôt qu'à son cœur. D'une voix si altérée que Léon ne la reconnut pas, il murmura :

— Je tâcherai d'oublier. N'exige pas davantage maintenant.

Faisant un nouvel effort, Léon réussit à dire d'un ton cordial, comme à l'ordinaire :

— C'est toujours entendu pour demain. Au point du jour, nous allons chasser du côté de Kaysersberg.

— C'est toujours entendu, répondit Georges.

Seul, Léon essaya de dormir ; mais cet essai ne fit que redoubler sa fièvre.

Il s'assit près de son lit, dans la nuit sinistre, et médita :

« Georges oubliera-t-il ? S'il oublie le soufflet, oubliera-t-il le mauvais conseiller et l'indigne projet de mariage ? En tout cas, c'en est fait de notre existence qui m'était si chère, à moi. »

Des larmes venaient aux yeux du frère aîné.

Sans répit, il reprenait une à une ces tristes pensées, en les attristant encore parce qu'il les creusait.

Il en vint à se rappeler l'accent étrange dont Georges lui avait dit : « Tu t'en repentiras ».

« Est-il possible qu'une âme, un cœur, une voix, puissent changer à ce point, en si peu de temps ? »

Tout à coup, il poussa un soupir de joie. Il voyait filtrer par une fente le frais rayon de l'aurore. L'aurore, c'est toujours un peu la

délivrance et la guérison.

Brusquement, il poussa les volets de la fenêtre.

Alors, une flèche lancée par la main de son frère lui traversa le cœur.

Georges non plus n'avait pas dormi. Son caprice pour la fille du ménétrier, sa camaraderie pour Ferdinand de Barr, le ressentiment d'un geste qui ne s'oublie pas, l'avaient tour à tour hanté et bouleversé. Mais l'affection fraternelle finissait toujours par l'emporter. Quand le jour s'était levé, il avait lu au fond même de son âme. De sa voix la plus allègre et la plus tendre, il concluait : « Allons réveiller mon grand ».

— « Mon grand ! » répétait-il en soulevant la tête aux lèvres blanches et aux yeux pleins d'horreur. « Mon grand ! Tu m'entends ! Tu vas m'entendre ! Tu ne peux pas me quitter ainsi ! Par pitié, mon grand ! Écoute-moi. Tu n'as pas cru, n'est-ce pas ?... »

Le bois de la flèche qui traversait le cœur de son frère était sous sa main.

Il poussa un cri terrible qui ameuta, derrière lui, les chiens des deux châteaux. Et, la tête baissée, les yeux clos, meurtrier pitoyable, il s'enfuit.

Personne ne le revit plus.

Depuis ce jour maudit, lequel était le vingt-sixième du mois d'octobre, chaque année, à la même date, ou, plus exactement, dans la nuit du 25 au 26, une chasse infernale partait du Geisberg et se poursuivait de montagne en montagne.

Aux abois furieux des chiens et aux plaintes des bêtes blessées, se mêlaient d'effroyables clameurs humaines où l'on distinguait ces mots : « Tu n'as pas cru, n'est-ce pas ? Tu n'as pas cru ? »

— Comment cette monstrueuse menée périodique a-t-elle pris fin ?

À cette question, voici la réponse des très vieilles et très bonnes gens du pays.

Plusieurs siècles après la mort du comte Léon, vint se retirer à Ribeauvillé un vieux musicien très connu et très aimé en Alsace, Georges Imling.

On le disait arrière-petit-fils de cet Imling qui avait été Roi des Violons et dont la fille Marie n'avait guère survécu à Georges.

Le vieux musicien Georges Imling pleurait la mort d'un frère bien-aimé nommé Léon, lui aussi. Ces deux prénoms sont fréquents dans la région. Pourtant, une telle coïncidence contribua sans doute à retenir l'attention du vieux musicien sur l'histoire des deux frères tragiques.

Il y vit clair et ce fut, pour lui, un déchirement.

Souvent, seul, le soir, dans sa chambre tranquille, cet excellent homme aux cheveux blancs bouclés, au visage fin et aux yeux ingénus, se disait :

— Assurément, le pauvre comte Georges pense que son frère, en mourant, l'a accusé de fratricide. Je me mets à sa place. Ah ! si je pouvais, moi, imaginer que mon Léon est mort en me maudissant, je courrais aussi dans la montagne comme un damné.

Dans la journée, le vieux musicien avait des distractions de tous genres. On le consultait sur les préparatifs d'une fête, la célébration d'une cérémonie, le choix d'un instrument. De jeunes mères lui présentaient leurs filles, si bien douées. Il s'appliquait à parcourir la musique nouvellement écrite et où il devinait parfois d'heureuses reminiscences. Surtout, il travaillait secrètement à une grande symphonie avec chœurs, intitulée : « La fille du Roi des Violons ».

Mais une nuit qu'il entendit passer la chasse infernale du comte Georges et qu'il distingua l'horrible gémissement : « Tu n'as pas cru ! Tu n'as pas cru ! », il comprit que, pour lui, toute distraction, tout repos et même tout labeur était désormais impossible.

— Et pourtant, murmurait-il, j'espère dans la justice et dans la bonté. Où y en aurait-il, s'il n'y en avait pas Là-Haut ?

Un matin, il ajouta : « Essayons ».

Tout de suite il se mit à l'œuvre.

« L'œuvre doit être terminée pour la nuit du 25 au 26 octobre. Que Dieu m'inspire ! »

Des journées se passèrent presque entièrement sans que le musicien quittât sa plume, son clavecin ou son violon, vivant d'un peu de pain et de vin, dans une solitude acharnée et brûlante.

À qui lui disait : « On ne vous voit plus », il répondait : « Excusez-moi, je m'attelle à une dernière tâche qui m'est sacrée. » Le curieux se retirait en murmurant, avec un mélange d'admiration et de pitié : « Ces artistes ! Décidément, ils sont incurables ».

L'œuvre terminée, le vieux musicien en régla l'exécution avec une précision parfaite et pour ainsi dire au chronomètre.

Le 25 octobre, à neuf heures du soir, enveloppé dans son manteau qui cachait son violon, il sortit de la ville par la Porte-Haute, laquelle conduit à la route de Sainte-Marie-aux-Mines par la vallée du Strengbach. Il gagna la gorge de Dusenbach et la forêt qui avoisine la Chapelle de la Vierge. Là, il s'assit près d'un vieux chêne où il avait remarqué la lettre L unie à la lettre G.

L'horloge de Ribeauvillé sonna onze heures, puis onze heures et demie.

À ce moment, le musicien se leva.

Sur son violon qui n'avait jamais eu plus de suavité pénétrante, il exécuta premièrement une invocation à son frère mort.

Son violon disait :

« Compagnon que j'ai tant aimé et que j'aime de plus en plus, ô mon Léon qui connaissais tous les secrets de ma vie, de sorte que tous les secrets de ma vie sont morts avec toi, tu sais mon entreprise d'aujourd'hui : soutiens-moi, accompagne-moi, mon frère, comme tu m'accompagnais, en nos beaux jours, par la grâce de ton génie aussi bien que par la puissance de ton cœur. Il s'agit de sauver un Georges qui souffre et dont ton Georges partage la souffrance. À moi, mon frère, à moi ! »

Minuit sonna. Des aboiements furieux et un long gémissement retentirent dans le ciel.

Redoublant de force, le musicien s'adressa au duc Léon. Son violon disait :

« Toi qui fus le grand frère paternel, tu ne dois pas laisser plus longtemps souffrir ton petit. J'ignore les lois du monde où vous êtes

l'un et l'autre, mais je sais qu'il y a une loi des lois. Courage, ô duc Léon. Déploie toute ton énergie. Use de tous les moyens. Ton petit, ton petit est torturé injustement. Son gémissement affreux n'arrive-t-il donc pas jusqu'à toi ? Réponds-lui, je t'en conjure, vite, réponds-lui que tu n'as pas cru à une intention criminelle, ou que, si tu t'es trompé alors, tu aperçois maintenant la radieuse vérité. Et maintenant, O tous les bons Morts, tous les Morts vénérés, assistez le duc Léon ! Prenez pitié de lui et de son frère Georges ! Assiste-nous aussi, ô toi qui as été la cause involontaire du drame, toi qui mourus si jeune et si belle, toi dont on dit que je suis l'arrière-neveu ! Parle, ô pauvre Marie Imling, fille du Roi des Violons ! Parle, ô douce créature, morte d'amour, parle à notre patronne commune, la Vierge de Dusenbach. Qu'elle fasse un miracle pour nous ! »

Les joues du musicien ruisselaient de larmes. Ses doigts fiévreux communiquaient tous les battements de son cœur aux vibrations de son instrument inspiré.

Soudain, le bruit de la chasse infernale cessa.

Un silence se fit, religieux et saintement triomphal.

Alors, distinctement, le musicien entendit une voix grave qui disait : « Mon petit », et une autre voix qui répondait, avec un accent de gratitude passionnée : « Mon grand ».

Puis, ce fut, dans le feuillage mourant des chênes, un frémissement si doux qu'on eût dit l'écho d'un long baiser.

Le vieux musicien eut alors la certitude que sa cause était gagnée.

Mais il avait préparé une supplication à la Vierge de Dusenbach. Vous n'auriez pas voulu, ami lecteur, qu'il gardât pour lui la troisième partie de son chef-d'œuvre. Il l'exécuta donc, en toute conscience, jusqu'à la dernière note.

La Vierge de Dusenbach dut penser que c'était une supplication bien joyeusement enlevée. Mais soyez sûr que la patronne des musiciens a une intelligence et une indulgence *di primo cartello*.

Ayant remis son violon sous son manteau, le vieux musicien revint à Ribeauvillé, par le chemin des écoliers. Il y a des écoliers à tout âge et à toute heure.

Il traversa la forêt, monta jusque sur le Haut-Ribeaupierre, puis

lentement redescendit vers le Geisberg et le Saint-Ulrich.

Ces deux derniers châteaux étaient endormis dans une sérénité incomparable. Toute la bonté du ciel reposait en eux.

Il les salua donc pieusement, et, d'un pas alerte, rentra dans son logis, heureux comme un Roi des Violons dans le plus merveilleux instant de sa royauté.



Les deux veuves



Il y a bien longtemps, le bon Dieu ou un de ses envoyés spéciaux (il ne nous a pas été possible de vérifier exactement) était descendu sur la terre pour faire un grand voyage à travers le monde et plus spécialement l'Alsace. Le but était de visiter les mortels et de leur apporter réconfort et consolation.

Le voyageur avait pris l'aspect d'un vagabond : couvert de loques, pieds nus et appuyé sur un grand bâton de châtaignier. C'était l'été, la route était sèche et longue. Fatigué, un soir, il s'arrêta à la porte de la première maison d'un grand village. Ce fut une pauvre veuve qui vint lui ouvrir :

— Entrez, bonhomme, et reposez-vous, lui dit-elle.

— Avec plaisir, car vraiment, je n'en puis plus, je marche depuis le début du jour et je suis épuisé.

La bonne vieille, l'ayant fait asseoir, lui prépara un copieux repas : une omelette au lard appétissante, quelques belles tranches de jambon et des prunes de son verger.

— Mangez, brave homme, vous devez être fourbu, je vais vous chercher du vin, pour vous redonner des forces.

Elle alla donc à la cave et remplit sa cruche de grès. Elle ne buvait du vin que rarement, lorsqu'une bonne nouvelle venait à la réjouir.

Après le repas elle prit le matelas de son propre lit, en fit une couche rustique et y fit s'allonger l'invité fatigué qui, bientôt, s'endormit.

Dès le point du jour, le bonhomme se leva et dit à son hôtesse avant de reprendre sa route :

— Vous avez secouru, malgré votre pauvreté, un être encore plus pauvre que vous, soyez-en bénie ; je vous annonce que le premier travail que vous entreprendrez vous portera bonheur.

La bonne vieille ne crut pas beaucoup à cette prédiction, mais lorsqu'elle alla vider dans le tonneau le reste de vin du repas, elle s'étonna de voir que le vin coulait sans cesser du cruchon.

— Je croyais secourir un pauvre homme sans argent, ni travail, mais ce pauvre devait être le bon Dieu lui-même et il me rend en abondance le peu que je lui ai donné. Que son nom soit béni !

Et le vin coulait toujours, si bien qu'elle put en remplir tous les tonneaux vides qu'elle avait dans sa cave.

Le cruchon miraculeux conserva sa vertu aussi longtemps que vécut la bonne vieille. Elle vendit son vin, qui était bien meilleur que tous les autres vins de la région, et devint riche. Mais elle sut mettre à la disposition des pauvres gens une partie de ses richesses et chacun trouva refuge auprès de son bon cœur.

Or, à l'autre bout du village, habitait une autre femme, veuve de l'ancien maire du pays. Elle était très riche, et cherchait seulement à vivre le plus agréablement possible. Elle était dure et sans pitié pour les malheureux qui ne trouvaient chez elle que mépris et méchanceté.

À ses oreilles parvint l'aventure de la pauvre veuve et du cruchon miraculeux. La haine et l'envie remplirent aussitôt son cœur ; elle n'eut d'autre souci que de faire venir chez elle cet étranger.

Elle alla donc trouver la bonne veuve et la persuada de lui adresser l'inconnu, si elle le voyait.

La pauvre vieille, naïve et sans malice, le lui promit.

À quelques jours de là, le vagabond se présenta à nouveau, et la veuve complaisante le conduisit chez sa nouvelle hôtesse.

La femme du maire, qui dans toute la région, et bien plus loin encore, était connue pour son avarice et son mauvais cœur envers les pauvres hères qui venaient lui demander l'aumône d'un morceau de

pain, prépara un merveilleux repas. Elle invita tous ses parents, fit tuer le veau gras, préparer des gibiers, des volailles :

— Qu'on ne lésine sur rien, je veux que ce repas surpasse tous les autres, dit-elle à ses domestiques étonnés.

À la place d'honneur, elle fit asseoir le vagabond. Puis, le repas terminé elle le conduisit dans la plus belle pièce de sa demeure où un lit moelleux était préparé.

Le lendemain, dès l'aurore, l'étranger avait repris son bâton et, prenant congé de son hôtesse, il lui dit :

— Le premier objet qui passera par vos mains ce jour même se multipliera à l'infini, pour vous récompenser de vos largesses.

À ces mots, la cupide veuve ne se sentit plus de joie. Elle a maintenant richesse et bonheur. Elle se précipite vers sa bourse, car c'est l'or qu'elle désire le plus au monde... Mais dans son empressement, elle fait choir une carafe pleine d'eau et la relève. Malheur !... C'est le premier objet qu'elle touche après la fameuse prédiction... et l'eau du récipient se met à couler, à couler, sans arrêt, à gros bouillons. Elle veut y mettre un bouchon. Impossible, la pression est si forte que le bouchon saute. L'eau coule toujours, inondant la maison. De désespoir, elle court jeter, poursuivie par la moquerie des habitants du village, la cruche enchantée dans l'eau du Rhin.

Je suppose, chers lecteurs, que vous avez déjà trouvé la moralité de cette histoire.

Les Noces de Hans le curieux



ers le milieu du XV^e siècle, par un beau matin de septembre, une noce défilait dans les rues de Mulhouse, près de la Porte de Bâle. Le bon forgeron Hans Muller venait d'épouser son honnête voisine, Édith Schraumm.

Hans était sans parents. Édith n'avait plus qu'un vieil oncle. Mais tous deux étaient si aimés qu'une foule de braves gens avait tenu à leur faire cortège.

Ouvrier excellent, curieux de tous les arts, habile à tous les métiers, Hans Muller était toujours prêt à rendre service. « Hans, mon rouet ne tourne plus », « Hans, je ne sais ce qu'a ma cheminée », « Hans, il y a quelque chose de dérangé dans l'engrenage de mon moulin ». Sans perdre une minute, Hans quittait son propre travail, pour s'occuper de celui des autres. On le voyait arriver, grave et souriant à la fois, ce vaillant compagnon à la taille très haute, au visage très brun, aux yeux d'un bleu très clair, aux moustaches pendantes, aux mains rudes et qui savaient toucher délicatement aux objets fragiles.

À chaque chose, il semblait obstinément demander son secret, pour s'en servir au plus grand bien de tous.

Il avait voué à sa voisine Édith une tendresse profonde, faite d'estime, d'amitié et de reconnaissance. Sa présence lui procurait une tranquillité si parfaite, un repos si fier et si doux ! Aussi bien, la digne fille, avec son visage régulier, ses joues roses et ses magnifiques cheveux blonds bien serrés, lui semblait belle entre toutes les femmes.

Et la noce fut heureuse entre toutes les noces. Les bonnes gens suivaient allègrement un ménétrier qui, d'un archet léger, rythmait la

cadence de leurs pas et le vol de leurs rêves.

Comme il sied, la mariée avait le bonnet tout rehaussé d'argent, le corsage violet raidi de dentelles neuves, la jupe rouge aux nobles plis droits ; le marié, coiffé du tricorne noir, avait l'habit brun, la veste cramoisie, les hauts-de-chausses gris clair et les bas blancs.

Le soleil, déjà éblouissant, ajoutait sa splendeur à tous les autours. Le vent, qui soulevait des tourbillons de blanche poussière, faisait cligner tous les yeux dans un perpétuel sourire.

Les invités causaient gaiement entre eux. La mariée réfléchissait à tous les devoirs que lui imposait son bonheur. Quant au marié, dont certes le bonheur n'était pas moins vif, il ne laissait pas d'examiner, suivant sa coutume, tout ce que le hasard lui offrait d'intéressant.

Au passage, d'un regard expérimenté, il fouillait jusqu'au fond les boutiques des menuisiers et des feronniers, devant lesquelles il avait trop rarement le loisir de passer. Tel objet exposé lui faisait dire : « Voilà une belle pièce. » Parfois, devant tel appareil qu'il jugeait bien inventé et bien exécuté, il prononçait à mi-voix ces mots où se condensait toute son admiration : « Qu'est-ce qu'on ne fait pas aujourd'hui ? »

À l'étalage d'un armurier, une arbalète d'un nouveau système l'arrêta plus longuement. La crosse d'épaulement, le ressort d'une force et d'une solidité superbes, le point de mire si bien établi, tout le ravissait. Il quitta le bras de la mariée en s'écriant :

— C'est parfait, cela, et ce sera toujours de mieux en mieux. *Ah ! que ne donnerais-je pas pour voir ce qui se fera à Mulhouse dans cinq cents ans !*

Oui, tel fut le vœu que formula Hans Muller, le jour de ses noces.

Il avait à peine formulé ce vœu qu'il disparut.

— Hans ? Hé bien ! Hans, où es-tu ?

— Il était là tout à l'heure, devant la boutique de cet armurier.

— Peut-être y est-il entré ?

— L'armurier n'a vu personne entrer chez lui.

— Il est entré dans une autre maison. Attendons-le.

La mariée avait d'abord rassuré tout le monde, étant si sûre de son mari. Mais, peu à peu, elle se troubla. Les couleurs de ses joues s'éteignirent. Pâle et frissonnante, elle répétait :

— Cherchez-le, je vous en supplie !

Les gens du guet furent avertis et se mirent en campagne. Le bourgmestre lui-même, prenant en pitié ces braves artisans, se saisit de l'affaire et examina successivement les hypothèses : fugue, accident, enlèvement.

Hypothèses sans fondement. Recherches sans résultat. Du bon forgeron Hans Muller, plus de nouvelles.

Un pauvre homme qui disparaît dans une cité, on dirait qu'il est tombé en un large fleuve impétueux et profond. C'est d'abord un jaillissement de tumulte, puis un remous violent, puis une agitation confuse, enfin une vague ondulation qui va mourir au loin, mollement.

Cinq siècles après, le 24 septembre, un peu avant midi, il avait plu à Mulhouse.

Triomphale averse d'Alsace ! Sur les toits amplement lavés, sur les pavés bleuis et nets, l'eau du ciel avait retenti, tout à son aise, drue et rebondissante à souhait.

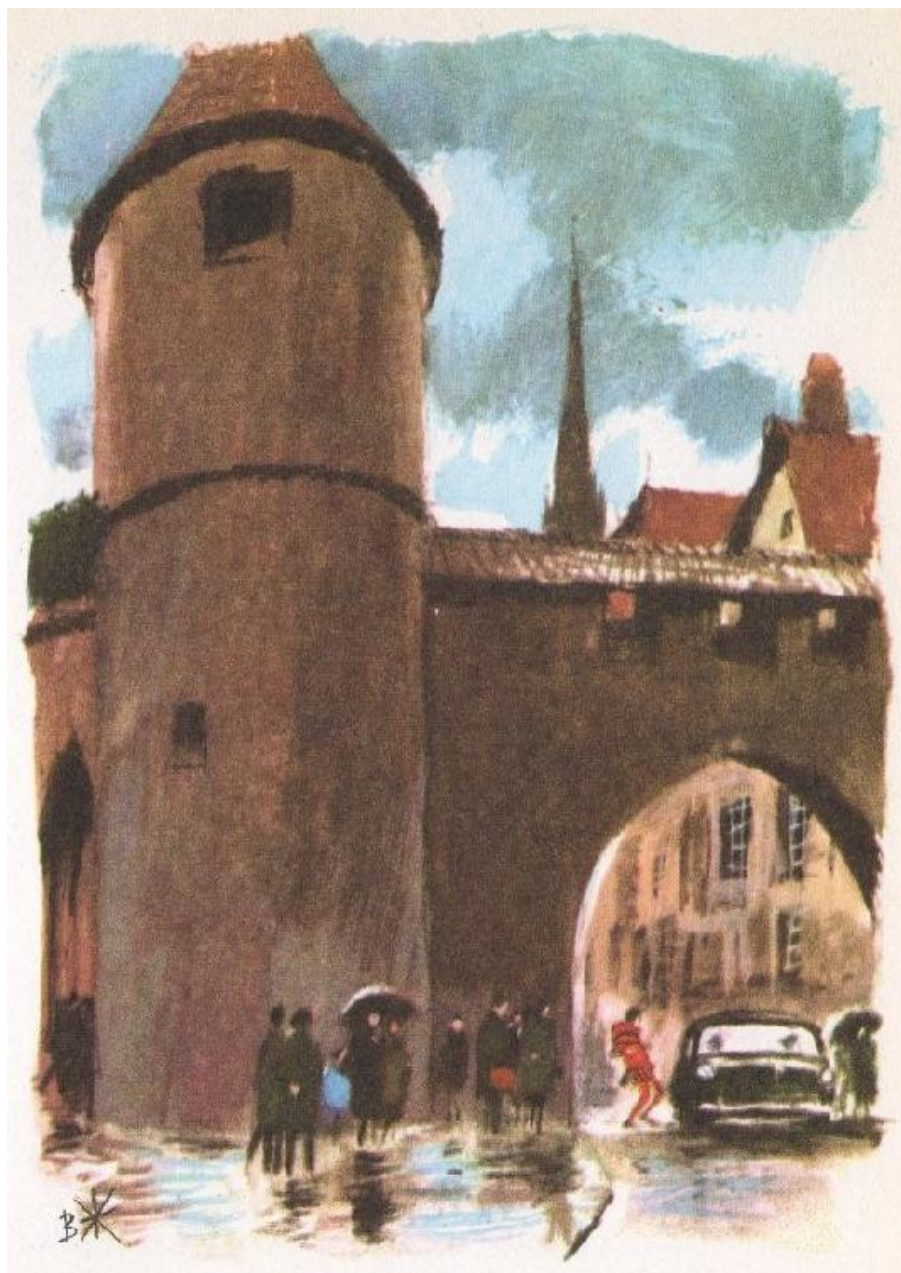
Cette averse finie, les passants en fermant leurs parapluies qui ruisselaient, virent avec surprise, vers la porte de Bâle, au milieu de la rue, un homme vêtu d'un habit brun, d'un gilet cramoisi et de hauts-de-chausses gris clair, dont les bas blancs n'avaient pas une éclaboussure.

Mieux encore ! Le tricorne qui le coiffait était couvert d'une fine couche de poussière blanche où pas une goutte d'eau n'avait marqué.

En vérité, pouvaient-ils savoir, ces passants, que c'était la poussière et non la pluie qui remplissait les rues de Mulhouse cinq siècles auparavant, jour pour jour, heure pour heure ?

Du costume que portait l'homme, les passants étaient moins surpris que de sa poussière. Ils se disaient :

— C'est quelque paysan d'un village lointain où l'on garde les vieilles traditions. Il vient sans doute à Mulhouse pour la première fois. Son air émerveillé fait plaisir à voir.



Étourdi plus encore qu'émerveillé, l'homme allait, à tout petits pas hésitants, les yeux tout grands ouverts.

Comme il s'était endormi sous une pensée de curiosité, d'ailleurs

fort déplacée, le jour de ses noces, il se réveillait dominé par cette même pensée, après un sommeil terriblement long.

Il regardait les magasins qui, derrière leurs vitres immenses, lui présentaient les merveilles de l'industrie moderne.

Chez les taillandiers, les ferblantiers, les mécaniciens, les électriciens, ce n'étaient qu'instruments et machines énigmatiques. Les titres mêmes qu'arboraient les enseignes avaient quelque chose de mystérieux.

Que pouvaient contenir les gigantesques bocaux bleus et rouges de ce pharmacien ? Que cachaient les boîtes et les grès odorants de ce marchand de tabac ? À quoi pouvaient servir les doubles tubes d'acier alignés chez cet armurier, au lieu des épieux, des javelots, des arcs et de cette arbalète qu'avait tant admirée Hans Muller ?

Une seule boutique lui sembla familière : la boucherie où pendaient des quartiers de bœuf et des moutons entiers. Encore, certaines parures fleuries dont les viandes étaient ornées l'étonnèrent-elles un peu.

— C'est donc fête maintenant, se dit-il, pour tout le monde et en tout !

Les magasins des modistes et des couturières, des tailleurs et des cordonniers, des verriers et des céramistes, surtout les prestigieux bazars aux mille brimborions bariolés, lui apparaissaient comme les palais d'un féerique carnaval.

Ébloui, accablé, il se dirigea instinctivement vers sa maison du faubourg.

Il avait distingué, çà et là, parmi les constructions démesurées, quelques restes de l'ancien château fort, par exemple, la Tour du Diable, la tour voisine de l'abattoir, *Saüturm*...

Mais sa maison, il ne la trouva plus. Elle était noyée, absorbée, anéantie dans le flot des bâtisses neuves.

À l'endroit de son emplacement, Hans demanda quelques renseignements. On comprit mal sa question. Il comprit plus mal encore la réponse. Un enfant qui l'observait dit à demi-voix : « D'où sort-il, celui-là ? »

Étranger dans sa ville natale, le revenant marcha au hasard vers

la campagne, avec l'espoir d'y trouver assez de calme pour se ressaisir.

Aux bras de l'Ill qui se divise en entrant dans la ville, s'était ajouté un cours d'eau extraordinairement droit, d'une régulière profondeur, et qui s'élargissait en un vaste bassin entouré de larges quais.

Il s'arrêta près d'un pêcheur dont les engins lui parurent admirables. Ce pêcheur, flatté de cette admiration, le laissa toucher à ses lignes transparentes comme l'eau et à ses hameçons fins comme le fil de la vierge.

— Vous devez prendre autant de poissons que vous voulez.

— Oh ! dit le pêcheur, les poissons deviennent de plus en plus méfiants.

Une détonation retentit. Un homme venait de tirer sur une buse qui décrivait des cercles menaçants au-dessus de sa basse-cour.

— C'est sans doute, pensa le bon forgeron, une arbalète perfectionnée qui fait ce bruit.

Non moins complaisant que le pêcheur, le chasseur expliqua le mécanisme de son arme, la mit entre les mains de l'amateur inconnu et l'invita à l'essayer sur une cible.

Hans Muller avait l'œil juste : son premier coup lut un coup de maître.

Comme le chasseur le félicitait, il lui dit en se frottant tour à tour l'épaule froissée et l'oreille bourgeonnante :

— Pourquoi votre buse n'est-elle pas tombée ?

— Elle était trop loin. Voyez-vous, les bêtes connaissent aussi bien que nous la portée de nos fusils ; elles se tiennent à distance respectueuse.

Tout pensif, Hans Muller revint vers la ville.

Il fit halte devant une grande maison aux larges vitres à travers lesquelles apparaissaient des ouvriers penchés sur d'innombrables fils tendus horizontalement. Tout glissait, tournait, vibrait, bourdonnait, haletait, comme sous l'action d'une âme infatigable et forcenée.

Fasciné, Hans Muller était entré sous une sorte de hangar et

tâtait un de ces brillants tissus qui, à profusion, sortaient des machines.

— Bon ! pensait-il, cela est fait en un instant, mais cela doit s'user de même.

Son regard s'arrêta sur l'habit d'étoffe si solide qui lui venait de son père, et qu'il espérait bien léguer à un fils né de lui.

Cette réflexion faite, un grand trouble s'empara de lui : la mémoire lui revenait peu à peu.

Pour le distraire, il fallut l'arrivée grondante, grinçante et trépidante d'une file de voitures sans chevaux, roulant avec une rapidité fantastique sous un panache de fumée.

Une foule de gens descendaient de ces voitures. Parmi eux se trouvait un gros homme réjoui qui, avisant l'étrange compagnon, lui dit en manière de plaisanterie :

— Hé bien ! mon vieux mardi-gras, vous attendez le train ?

— De quel train me parlez-vous ? répondit le forgeron en fronçant le sourcil.

— Ne vous fâchez pas. Ce n'est pas ma faute, à moi, si vous tombez de la lune.

— Le train ! répétait Hans avec étonnement.

— Bon ! s'écria l'homme réjoui. Vous voyez un chemin de fer pour la première fois. Moi, j'ai toujours eu envie de voir un homme dans ce cas-là. Ah ! si les gens d'il y a seulement un siècle pouvaient revenir sur terre, de quels yeux ils regarderaient un véhicule qui vous abat ses douze lieues à l'heure ! Rien de tel pour faire marcher les affaires !

— Tout le monde peut monter dans ces voitures-là ? questionna Hans le Curieux.

— Tout le monde. Il suffit d'avoir un porte-monnaie tant soit peu garni. Le Juif-Errant, pour ses cinq sous-or, ferait sa lieue par jour en se reposant.

— Alors, puisque c'est une commodité pour tout le monde, ce n'est un avantage pour personne.

— Quelle singulière façon d'envisager les choses ! Tenez, je suis sûr que le télégraphe ne vous plaît pas plus que l'express.

_ Qu'appellez-vous le télégraphe ?

_ Homme antique, comme j'ai encore cinq minutes de loisir avant le départ du train pour Paris, je vais vous initier à une des plus miraculeuses inventions de notre glorieuse époque.

Hans Muller comprit-il les explications ? En contemplant les poteaux et les fils, il hochait la tête.

— J'ai idée, disait-il, que ces messagers transmettent plus de mauvaises nouvelles que de bonnes.

— Allons ! vos idées ne sont pas plus à la mode que votre costume. Changez-en vite. Croyez-moi ! Soyons de notre temps, morbleu ! mon cher, et tenons-nous en joie.

L'homme réjouï serra la main de l'homme triste et sauta dans son train en riant.

Hans suivit des yeux le train express, jusqu'à une courbe de la voie.

Plus seul encore, il se remit en marche, à l'aventure. Tout à coup, en apercevant, par une fenêtre ouverte, des gens attablés devant une soupière fumante, il sentit qu'il avait faim. Il s'assura que sa bourse, assez bien garnie, suivant l'expression du voyageur, était toujours dans sa poche, et il chercha une hôtellerie à sa convenance.

Ce n'était pas chose facile à trouver. Non certes que la ville de Mulhouse manquât d'établissements où l'on vendit à manger et à boire. Mais, tables de marbre précieux et nappes blanches comme la neige, vaisselle éblouissante et fleurs multicolores, tout lui faisait peur.

Enfin, dans une rue étroite, non loin de l'Hôtel de Ville, il découvrit une toute petite auberge dont les vieilles tables de bois et la vieille hôtesse aux cheveux gris ne l'intimidèrent pas trop.

— Voulez-vous, Madame, dit-il, me servir un peu de pain, de fromage et de vin ?

Puis, tout de suite, il ajouta en montrant sa bourse :

— J'ai de quoi...

L'hôtesse regarda les yeux francs et la loyale figure de son étrange client.

— On connaît son monde, répondit-elle en souriant.

Après avoir avalé une bouchée de pain et une gorgée de vin, le forgeron rallia ses souvenirs et reprit conscience de lui-même. Ainsi, aux Enfers, à ce que raconte le bon poète Homère, les pauvres ombres des morts retrouvent la mémoire quand elles ont bu un peu de sang.

Hans Muller revit son cortège nuptial défilant dans les rues de Mulhouse. Il revit surtout la charmante Édith Schraumm, son épouse légitime, depuis cinq cents ans et quelques heures.

— Maintenant, se dit-il, je vais me mettre à sa recherche. Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Que de temps j'ai perdu !

Hélas ! il ne croyait pas si bien dire.

— Payez-vous, Madame, s'il vous plaît.

L'hôtesse prit la pièce présentée, la fit sonner, l'examina longuement et la lui rendit en disant : _ C'est une pièce de bon argent, mais elle ne doit pas avoir cours. Je n'en ai jamais vu de pareilles. N'en avez-vous pas une autre ?

Hans Muller en avait d'autres, mais toutes aussi inconnues à l'hôtesse.

Comme l'hôte demeurerait embarrassé et songeur, elle lui dit avec cette obligeance des humbles qui est d'une si haute et si touchante sympathie :

— Vous ne connaissez pas l'adresse d'un changeur ? Hé bien ! confiez votre pièce à la servante ; elle vous rapportera de la monnaie.

La servante revint :

— Voici les pièces. Le changeur a répondu qu'elles étaient très anciennes et qu'il fallait s'adresser à un antiquaire ou à un bijoutier.

Hans Muller baissa la tête.

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

— Mais c'est tout simple ! s'écria la vieille hôtesse. Seulement, vous devez faire vous-même cette petite opération. Tenez, il y a un antiquaire tout près, dans cette rue-ci, à gauche.

— Gardez cette pièce en gage, du moins, Madame.

— Ai-je besoin d'un gage, pour quelques sous de dépense ?

— Je vous en prie.

L'antiquaire assujettit sur ses yeux ses meilleurs bésicles.

— Oh ! fit-il, cela ne manque pas de quelque intérêt. Pas très rares, sans doute, vos pièces, mais très bien conservées. Trouvées dans quelque poterie, n'est-ce pas ? Elles ont dû être enfermées presque toutes neuves. Il est possible de nous entendre, si vous n'êtes pas trop exigeant. Et d'abord, j'ai besoin de savoir, pour la bonne règle, si vous avez des papiers.

— Des papiers ?

— Oui, la moindre des choses : une quittance de loyer, un permis de chasse, une carte d'électeur.

La plupart de ces mots ne représentaient absolument rien dans l'esprit du forgeron. Le mot électeur évoquait uniquement l'idée des princes qui nomment le chef du Saint-Empire germanique.

— Il vous est facile de trouver un papier quelconque qui justifie de votre identité. Le mieux pour vous, c'est d'aller de ce pas à l'Hôtel de Ville. On vous donnera tous les renseignements que vous souhaitez.

— J'y vais, dit Hans Muller.

Songeant aux renseignements qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, il arriva presque en courant devant l'Hôtel de Ville. Cependant, il n'y entra pas tout de suite. Il était obsédé par toutes sortes de doutes et d'appréhensions. D'ailleurs, cet Hôtel de Ville le frappait d'un étonnement spécial et véritablement indéfinissable. Il le reconnaissait sans le reconnaître. En son naïf langage, il se disait : « C'est cela et ce n'est pas cela. »

Entre nous, l'édifice que Hans connaissait avait été détruit partiellement par un incendie en 1551, puis reconstruit presque immédiatement dans les mêmes proportions et les mêmes formes.

— Voilà les trois étages, se disait Hans, la grande toiture, le bel escalier de pierre à double rampe, accolé à la façade sous son cher auvent de tuiles.

Quel plaisir de contempler, en haut du perron, le baldaquin en pierre avec l'horloge reposant sur des colonnettes jolies ! d'interroger les pignons élevés des deux côtés en gracieuses volutes et couronnés par un tympan en demi-cercle !

Il vit, attachée à la façade du côté de l'Ouest, une figure de pierre qui amena sur ses lèvres un sourire, le premier depuis quelques heures et tant de siècles. Cette figure, de pierre, à peine dégrossie, roulant de gros yeux blancs et tendant une langue longue, porte une solide chaîne de fer fixée à de larges oreilles. C'est, s'il vous plaît, le *Klapperstein*, entendez : la Pierre des Bavards. On la suspendait au cou des commères dont le bavardage avait été malfaisant et on les forçait à faire, avec ce digne ornement, tout le tour de la ville.

Le sourire du forgeron se mouilla de larmes. Il se souvenait que, par badinage, quand la bonne Édith Schraumm, sa fiancée, lui racontait quelque nouvelle avec trop de complaisance, il feignait de lui passer autour du cou certain collier de poids.

Où est la bonne Édith, sa femme ?

— Je le saurai tout à l'heure.

N'était-ce pas pour être documenté qu'il s'était hâté d'accourir devant le seul édifice qui lui fit évoquer des souvenirs ?

Et voilà que son esprit curieux s'était remis à divaguer. Au rebours de ses habitudes passées, toutefois.

Mais, soudain, le rappel de sa compagne prima tout autre besoin de savoir. Le cœur battant, Hans se précipita dans le grand escalier.

Les vingt-quatre marches lui semblent innombrables, et il eût voulu qu'elles fussent vraiment sans fin.

Il demeure quelques minutes, tout interdit, dans un large vestibule.

Un employé chargé de papiers, le frôlant au passage, lui demanda sans le regarder : — Que désirez-vous, Monsieur ?

La phrase que le bon forgeron avait forgée en prévision de cette

question glissa misérablement de sa mémoire. Il balbutia, dans son langage du temps jadis :

— Je voudrais savoir où est ma femme ?

— Où l'avez-vous perdue ?

— Tout près d'ici. Vers la Porte de Bâle.

— Et quand l'avez-vous perdue vers la Porte de Bâle ?

— Le matin de nos noces.

— Ce matin ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas la date de votre mariage ?

— Je la sais parfaitement, Monsieur. C'est le 24 septembre 1451.

— Quelle date dites-vous là ? s'écria l'employé de l'Hôtel de Ville, en examinant son interlocuteur au costume hétéroclite.

Le bon forgeron répéta : « Le 24 septembre 1451 ».

— Vous en êtes tout à fait sûr ? murmura l'employé d'une voix soudain radoucie.

— Tout à fait sûr.

— En ce cas, on retrouvera votre femme.

— Comment ? Cette date suffira ?

— Si elle suffira ! N'en doutez pas. Donnez-vous la peine d'entrer ici et prenez patience pendant une minute.

— Tout va bien, pensait Hans Muller. On a donc, pour trouver les gens, des moyens extraordinaires. Qu'est-ce qu'on ne fait pas aujourd'hui !...

— Venez, cher Monsieur, dirent d'une commune voix deux nouveaux-venus en uniforme bleu. Nous allons aller en voiture à la recherche de votre femme.

— À quoi bon une voiture ? disait modestement Hans Muller.

— Bah ! il n'est jamais mauvais d'aller vite en besogne.

La voiture s'arrêta devant une haute maison. Hans Muller fut introduit dans une chambre blanchie aux murs tout nus. Un homme vint, entouré de serviteurs, qui lui dit d'une voix paternelle :

— Remettez-vous, mon ami, confiez-moi ce qui vous préoccupe.

Le plus clairement possible, le bon forgeron raconta sa promenade nuptiale dans les rues de Mulhouse et comment, après une interruption inexplicable pour lui, il s'était retrouvé à la même place, mais au milieu de choses et de gens singulièrement modifiés. Ce qu'il voulait avant tout, c'était retrouver sa femme. Il apercevait seulement combien l'amitié d'Édith lui était nécessaire.

— C'est un sentiment bien humain, mon ami. Mais il me semble que vous avez commis une erreur, en indiquant à l'Hôtel de Ville la date de votre mariage.

— J'ai bien dit : 24 septembre 1451.

— Vous voulez dire : 1951.

— Mais non. Ce n'est pas cela que je veux dire.

— N'insistons pas. Vous habitez un village éloigné et vous venez à Mulhouse pour la première fois ?

— J'habite Mulhouse depuis ma naissance.

— Vous avez encore vos parents ?

— Je ne les ai plus.

— À quelle époque est mort votre père ?

— Il y a dix ans.

— C'est-à-dire en 1941.

— Pourquoi vous moquez-vous ? C'est en 1441, en janvier 1441, que mon père est mort.

— Votre père était souvent malade ?

— Il a été tué d'un coup de pied de cheval. Il était forgeron comme moi.

— Sans doute, comme vous, il buvait un peu d'alcool.

— Je ne connais pas cela, s'écria Hans Muller.

Puis, après quelques moments de silence, il reprit avec une affreuse tristesse, mais sans hésitation :

— Je comprends. Vous êtes médecin et vous me croyez malade, fou peut-être. Est-il possible d'être plus malheureux que moi ?

Le docteur Lalant, que le forgeron avait en face de lui, était jeune encore, mais ses cheveux blanchis donnaient à son front beaucoup de douceur. Son esprit toujours exact et logique semblait né pour les mathématiques plutôt que pour la médecine.

Le problème posé l'intéressait. Il renvoya les garçons de l'hospice et, prenant Hans Muller par le bras d'un geste amical, le conduisit dans son cabinet.

— Asseyez-vous, lui dit-il, en avançant un fauteuil, nous serons mieux ici pour causer à cœur ouvert.

Négligemment, ayant ouvert un album où se trouvait un portrait de Napoléon I^{er}, le docteur le montra au forgeron.

— Vous connaissez du moins cette figure-là ?

Hans Muller regarda la figure, épela le nom et secoua la tête. Le docteur Lalant murmura : « Ne connaître chez nous ni l'alcool, ni Napoléon I^{er} ! Si c'est vrai, voilà un homme mal renseigné ! »

Pendant de longues heures, dans une causerie sincèrement cordiale, mais toujours habilement dirigée, il fit conter sa vie à Hans Muller, non sans lui tendre toutes sortes de pièges. Rien ne l'éclaira sur la solution du problème.

— Voulez-vous me permettre d'écrire quelques mots ? Brisé de fatigue et d'émotion, Hans Muller s'inclina. Le docteur, courbé sur son papier, rédigeait de son écriture nette et fine une lettre pour son ami Gening, l'éminent historien de Mulhouse :

« J'ai dans mon cabinet un sujet rare. C'est un brave homme qui semble âgé d'une trentaine d'années et qui prétend être né il y a cinq

cents ans. Il est vêtu d'un costume très ancien. Il m'a fait voir dans sa bourse des pièces du XV^e siècle. Sur le vieux Mulhouse, sa mémoire abonde en vues excellentes. Mais de ce qui touche au temps actuel, il ignore tout. Hypermnésie d'un côté, amnésie de l'autre. On peut supposer que ce brave homme, forgeron de métier (ses mains corroborent énergiquement son assertion sur ce point), a trouvé un coffre contenant des vêtements, des chaussures, des monnaies ; que, cervelle troublée par cette aubaine, il s'est confiné dans l'étude du passé et que, dame Raison l'ayant abandonné à dame Histoire, il a pris son rêve pour la réalité. Une seule chose m'embarrasse fort, c'est que le langage qu'il parle me paraît être vraiment du temps jadis. Mais je ne suis qu'un profane. Toi pour qui n'as de secret la langue d'aucun siècle, viens à mon aide. Ce ne sera pas la première fois que la philologie aura bien mérité de la psychologie. Je t'attends. Notre homme, qui est forgeron, te dira qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

« P.-S. — Il prétend avoir perdu sa femme le jour de ses noces, vers la Porte de Bâle, le 15 septembre 1451. C'est à la fois très près et très loin. »

Bientôt arriva, serré en un veston noir, un petit homme mince aux pétillants yeux bruns, au crâne chauve et luisant, à la barbiche grise, à la voix captivante.

Il entama la conversation en se servant d'expressions anciennes qui remirent Hans Muller dans une atmosphère réconfortante.

Tout en parlant ainsi au bon forgeron, il tendait au docteur Lalant un livre ouvert dont il avait marqué et annoté une page.

Le docteur parcourut des yeux ce texte. C'était un passage des chroniques de Mulhouse ayant trait à une noce brusquement interrompue par la disparition du marié et aux recherches tentées vainement.

Le chroniqueur ajoutait : « La mariée ne survécut guère à cette épreuve, malgré les soins et l'estime dont elle était entourée. On croit avoir retrouvé sa tombe au vieux cimetière, sous une dalle où se déchiffre : *Édith Schr...*

Johannis M... V.....ER VIDUA OB... MCDLX,

c'est-à-dire Édith Schr(aumm ?) épouse de Jean M(uller ?) probablement veuve, morte en 1460 ?

En marge de cette page, Gening venait d'écrire au crayon, en hâte : « Ton homme aurait-il lu cette page et s'imaginerait-il être le mari perdu ? »

Le docteur Lalant referma le livre, tout pensif.

— Je vous laisse ensemble, dit-il. J'ai des malades à voir.

Gening approuva la discrétion du médecin, qui ne disait pas : « J'ai d'autres malades à voir ».

— Bien ! s'écria-t-il. Quant à nous, nous allons marcher un peu par la ville, à pied. Il a beaucoup plu. L'air est refroidi. Fais donner à notre compagnon un manteau léger.

Drapé dans un manteau neuf qui dissimulait ses habits surannés, le forgeron avait bon air.

Chemin faisant, avec une sûreté qui remplissait d'admiration l'historien, il décrivait le vieux Mulhouse. Il racontait la bataille de 1437 où la cité repoussa une attaque des Armagnacs, et il ajoutait avec orgueil que, tout de suite après, la même cité avait chassé les nobles, pour devenir une république. Cet esprit d'indépendance était dans le sang même de la race. Hans Muller récitait, par cœur, quelques mots de la vieille charte dans laquelle Adolphe de Nassau octroyait aux citoyens les plus extraordinaires privilèges. « Aucun d'eux, même accusé de meurtre, ne peut être arrêté dans sa maison. Il peut s'enfermer chez lui et se contenter de répondre au juge par la fenêtre. S'il est condamné, il peut mettre ordre à ses affaires, puis quitter la ville, à condition d'échapper à la vengeance des parents ou des amis de sa victime. Aucun citoyen ne doit être convoqué devant un juge étranger. Tout bien dont un citoyen prouve la possession annuelle est sa propriété. »

Quand il prononçait ces phrases superbes en vieux langage, le bon forgeron avait une sorte de majesté civique. Mais, hélas ! un voile de mélancolie passait devant son honnête visage, quand tel des innombrables petits faits de la vie moderne lui rappelait l'énigme poignante de son destin.

Il répétait quelle joie il éprouverait à retrouver sa compagne, amie sûre, confidente souriante. Puis, soudain, le sifflement de quelque locomotive, ou l'ombre de quelque haute cheminée d'usine, le tirait de sa rêverie.

— Je ne demande pas, avouait-il alors, à voir ce qui sera dans

cent ans. Je suis certain que l'homme finira par réaliser tous ses rêves. Il courra sur les eaux et volera dans les airs. Mais il ne pourra empêcher ni la souffrance ni la mort. Au fond, une seule chose est importante : la justice ; une seule chose est bonne : la bonté.

Un cortège funéraire passait. L'historien ôta son chapeau. Le forgeron fit un signe de croix.

— Oui, reprit-il, le bonheur, c'est d'aimer une bonne créature et d'être aimé d'elle. J'ai commis une faute grave envers Édith. J'aurais dû ne penser qu'à elle, surtout dans un pareil jour.

Les deux hommes, en conversant ainsi, étaient arrivés près du vieux cimetière.

L'historien guida son compagnon, sans l'avertir de rien, vers l'endroit où se trouvait la tombe dont parlait la vieille chronique.

Bien avant qu'il pût apercevoir cette tombe, Hans Muller avait tressailli.

— Mon Dieu ! disait-il, je crois entendre la voix d'Édith. Édith m'appelle tout près d'ici. C'est un trop grand bonheur. Me voici, Édith !

Son visage rayonnait d'une telle félicité que l'historien le contempla avec tendresse, presque avec envie.

D'un seul élan, Hans Muller courut vers la tombe, s'agenouilla, baisa les débris de la dalle à l'endroit où se lisait le nom d'Édith et demeura plongé en extase.

L'historien s'éloigna silencieusement, ne voulant pas le troubler dans son oraison et méditant sur le moyen de le ramener à la réalité.

Au bout de quelques pas, tournant la tête, il fut stupéfait de voir que le cimetière était désert.

Devant la dalle brisée, il n'y avait plus que le manteau prêté par le docteur Lalant. L'homme avait disparu.

Maintes fois l'historien et le docteur parlèrent de cette disparition.

— Décidément, disait le docteur, il s'en est allé comme il était

venu.

— Ou plutôt revenu.

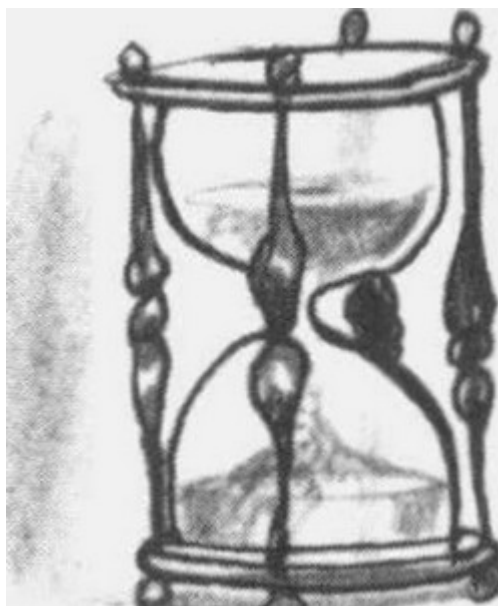
— Hé, quoi ! admets-tu que nous ayons conversé ici même avec un de nos compatriotes du XV^e siècle ? C'était un brave homme assurément, mais qui avait perdu la boussole.

— Oh, la boussole n'était peut-être pas en grand usage de son temps. D'ailleurs, la ligne de démarcation est si peu sensible entre la folie et la raison, entre l'état de veille et le sommeil, entre la santé et la maladie ! Et puis, réellement, le temps existe-t-il ? Un de nos grands philosophes a bien nié l'existence de l'espace.

— Que voilà des propos ironiques ! Avoue au moins qu'il y a une chose incontestable et sans limites...

— Quelle est-elle, docteur de mon âme ?

— Historien de mon cœur, c'est la curiosité.



La Maison du Suprême Repas



strasbourg est, par excellence, la ville des toits intéressants. À quoi bon insister sur cette éminente dignité ? Un coup d'œil suffit. Il faut beaucoup de recherche pour trouver deux toits qui se ressemblent. N'est-ce pas déjà un piquant symbole de cette variété de caractères admirée dans la race alsacienne ?

Sous ces toits magnifiques s'étendent de superbes greniers. Tel d'entre eux ferait une salle de bal capable de réunir tout un quartier. Et que de groupes pittoresques, s'opposant ou s'emboîtant, formant symétrie ou contraste, dans la richesse des courbes et des angles !

Sur cette symphonie des toits, les cheminées brodent de fantasques fioritures. Elles aussi se multiplient, infiniment diverses. Elles font songer soit à des piliers, soit à des balustres, soit à des tours, soit à des obélisques. Les unes sont massives, les autres élancées ; les unes carrées, les autres arrondies. Celle-ci a plusieurs étages ; cette autre, plusieurs galeries ajourées ; cette autre, une menue coupole ; cette autre, un gentil clocheton ; cette autre se coiffe d'un pont ; cette autre, d'un tunnel ; cette autre, simplement d'un boulet. En voilà une, si svelte et si délicate qu'on redoute pour elle le moindre zéphyr. Rassurez-vous ! Sur sa grâce les tempêtes ont en sifflant épuisé leurs colères.

Çà et là, au sommet d'un fût, s'épanouit un nid de cigognes. Par une harmonie providentielle, ces cheminées étaient faites pour ces échassiers. Hélas ! quand le chauffage central aura modifié l'aspect des toitures et que la dernière cheminée du vieux Strasbourg se sera évanouie en fumée, la dernière cigogne quittera l'Alsace sans tourner la tête.

Qui n'a pas observé à fond un nid de cigognes, ignore bien des côtés touchants de l'amour familial. Dans notre ciel de printemps trop souvent traversé de pluie, de vent, de grêle, voire de neige, la mère demeure héroïquement immobile sur ses œufs qu'elle couve. Pour quitter un moment son poste, elle attend que le père, qui s'emploie au-dehors pour chercher la nourriture, vienne la remplacer. Alors elle se redresse lentement sur ses jambes engourdies et tremblantes, se secoue, puis laisse pendre son jabot de plumes toutes noires de suie et de pluie mêlées, afin que le grand air vif le sèche plus vite. Soudain, la coquette fait un bout de toilette, se peigne à trois ou quatre reprises et semble dire : « Allons ! ma place ! »

Le moment vient où le mâle doit apporter la nourriture à d'autres becs fraîchement ouverts. C'est pour la mère un nouveau cycle de soins assidus et de tourments. Elle ne prend pas une minute de repos, tant que le père n'a pas apporté la ration si impatiemment attendue. Trop souvent, surtout quand le froid est rigoureux, la chasse est mauvaise. Des heures et des heures se passent, sans que le fidèle pourvoyeur apparaisse à l'horizon. Le nid crie la faim. Chaque fois que les jeunes becs commencent à s'agiter et à se plaindre, la mère s'ingénie à les calmer. Vous l'entendez d'ici : « Mais non, nous n'avons pas d'appétit encore. Nous sortons de table : rappelez-vous le copieux repas que nous avons fait. Il faut être raisonnables. Et puis, le père se donne terriblement de mal là-bas. Songeons un peu à lui. » Et jamais la mère, qui a faim et qui a froid, ne songe à elle. Mais le père est revenu avec une belle provende de reptiles et de rongeurs. C'est le soleil. Tout rayonne de joie, dans le grand nid tout blanc. La chaux dont l'a aspergé le prudent propriétaire de la maison afin d'en écarter toute vermine, semble parure de fête.

Déjà les petits savent se soulever sur leurs interminables pattes. Ils sauront voler demain et marcher après-demain. Le duvet jaune dont ils étaient couverts s'est mué en plumes. Gloire aux ailerons qui vont devenir des ailes ! Ces nobles cigognaux se font sentir mutuellement la dureté de leurs becs. À leur mère qui les regarde avec orgueil, ils donnent un baiser de leur façon, et la façon de n'importe quel baiser filial, c'est la bonne.

Il n'est pas au monde un endroit d'où se lèvent plus de souvenirs pittoresques, gracieux, émouvants ou sublimes. Mais laissons les plus importants, les plus connus ou les plus racontés et prenons, sur le Quai Saint-Jean, non pas les bâtiments de l'ancienne Commanderie des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem où le duc d'Antin, ambassadeur de Louis XV, donna, au nom de son souverain, une magnifique fête en l'honneur des fiançailles de Marie Leczinska, fille du roi Stanislas de

Pologne et future reine de France, mais optons plutôt pour la bâtisse, infiniment plus modeste, qui s'élève à l'angle de la rue de la Course.

On l'appelle la *Maison des Pénitents*.

C'était la maison du repas suprême pour les condamnés à mort !

Comment lui était échu ce sinistre honneur ? L'histoire en est aussi brève que poignante.

En 1613, cette maison appartenait à la veuve d'un jardinier, Catherine Treus, honnête et douce femme restée seule avec un fils, Augustin, âgé de dix-huit ans.

Ce fils, dont l'enfance avait été malade, la pauvre mère l'avait presque toujours laissé agir à sa fantaisie.

Il s'était lié tout de suite avec les plus détestables sujets de la ville et avait fini par vivre à leur exemple, affectant même d'être le pire d'entre eux. Grand diable aux yeux naïfs et au front têt, il rêvait de devenir un chef, alors qu'il restait une dupe.

Sa mère le conjurait de rentrer dans la bonne voie, tout en payant les frais des écarts faits par lui dans la mauvaise. Elle voyait que l'enfant avait toujours bon cœur, et elle ne voyait hélas ! que cela.

Chaque fois qu'il revenait près d'elle après une nuit de débauche et de jeu, elle lui répétait, en lui montrant la vieille armoire de la chambre basse :

— Il ne restera bientôt plus rien de l'argent que ton père a épargné avec tant de peine pour toi et pour moi. Si tu ne veux pas songer à ton propre avenir, songe du moins aux quelques années que je puis encore avoir à vivre.

Or, un jour sa mère ayant dû s'absenter pour assister aux funérailles d'une parente, le malheureux, cédant aux suggestions de ses compagnons mille fois plus corrompus que lui, força la porte de la vieille armoire et mit la main sur l'humble trésor.

Mais, tout à coup, devant l'armoire brisée et ce désordre monstrueux des choses chères, il eut un frisson d'horreur. Aussi, avant de partir, comme pour effacer toute trace de son action abominable, il mit le feu à la maison.

La justice n'eut pas de peine à reconnaître ni à saisir le

coupable. Malgré les supplications de sa mère, malgré l'éloquence d'un avocat qui fit valoir des circonstances évidemment atténuantes, la loi sur les incendiaires étant formelle, le fils de la veuve fut frappé de la peine de mort.

En passant sur le quai Saint-Jean pour arriver au lieu du supplice, le condamné demanda au magistrat d'entrer dans la maison maternelle, d'y prendre un dernier repas et d'y demeurer une heure.

Le magistrat n'hésita pas à lui accorder cette faveur.

Au fond de la salle basse, Augustin aperçut sa mère, si amaigrie et si pâle sous ses cheveux entièrement blanchis, qu'elle fut pour lui la vivante image du remords.

Surmontant sa douleur, le fils dit d'une voix presque calme :

— C'est moi, maman. Sers-nous à déjeuner, s'il te plaît, et causons un peu comme d'habitude.

Puis, sur un geste de la mère, il ajouta en confidence :

— On veut bien. J'ai une heure de libre.

La mère comprit tout de suite. Qu'est-ce que ne comprennent pas les mères ?

Les hommes de garde s'étaient retirés. On ne les voyait plus ni devant la maison ni même sur le quai. Le malheureux n'avait qu'une heure, mais c'était une heure de tranquillité absolue. C'était un retour complet à la vie d'autrefois, c'est-à-dire à la vie. C'était même une vie entière, puisque tout le monde affirme : « La vie n'est qu'une heure ».

Admirons la charité du magistrat strasbourgeois. Ce repas libre de Strasbourg fut véritablement libre, et dans toute la force du terme ! L'antique repas libre, qu'on accordait aux chrétiens condamnés à être jetés aux bêtes, n'était libre que de nom : il était servi dans la prison même et l'ombre seule des murailles rappelait les convives à la réalité. Aujourd'hui, quand on permet à l'homme qu'attend la guillotine de fumer une cigarette et de boire un petit verre de rhum, le procureur de la République est là, les geôliers sont là, le bourreau même est là. Aucune illusion possible. Or, l'illusion, en pareil cas, et peut-être en tous les cas, voilà le souverain bien.

Ce fut de ce souverain bien que le magistrat de Strasbourg fit l'aumône à Augustin Treus. Le malheureux put croire que rien ne

s'était passé.

D'ailleurs, s'efforcer de croire que rien ne s'est passé, n'est-ce pas la forme la plus édifiante, sinon la moins amère, que puisse prendre le repentir ? Quel criminel, dans l'angoisse de sa détention et de son châtement, ne se dit en fermant les yeux : « Je n'ai rien fait. On ne m'accuse de rien. Je ne suis condamné à rien. C'est un rêve affreux. Je vais m'éveiller. »

Pour Augustin Treus, pas n'était besoin de fermer les yeux. Il pouvait, au contraire, les ouvrir tout grands. Sa mère se tenait devant lui. Dans la maison, tout avait été restauré et réparé avec soin. Aucune trace ne subsistait du crime commis contre la société, l'incendie volontaire. Mieux encore ! Augustin respirait l'odeur si particulière du logis maintenant adoré : il y démêlait un parfum de réséda, de pomme mûrissante et de linge fraîchement lavé.

Sur la table de noyer, sa mère plaçait le petit plat de fer contenant son régal de prédilection : des œufs en disques d'or sur une tranche de jambon grillé.

Il pouvait savourer chaque bouchée, car elle ne passait pas vite à cause des larmes retenues qui lui serraient la gorge.

— Bois un peu, Augustin ! lui disait sa mère.

Et, lui versant le vin blanc qui remplissait un pichet de grès brun clair, elle ajouta :

— C'est de la vendange que ton père a achetée.

— Ah ! dit-il, cette vendange, je me la rappelle comme si elle était d'hier. J'avais grimpé sur la voiture bien avant qu'elle fût attelée. Pendant toute la route, j'ai chanté de toutes mes forces. Quand nous sommes arrivés à la vigne, mon père m'a fait coucher à plat ventre, pour que je visse mieux les masses bleues des raisins dans les feuilles encore épaisses.

Augustin et sa mère s'étaient déjà raconté cette vendange plus de cent fois. Mais, en vérité, un entretien ne devient intime que si, de part et d'autre, on le sait par cœur : « Tu sais... Tu te rappelles... » Ce n'est pas une façon de parler ; c'est la vérité même, toujours délicieuse à redire et à entendre.

— Tu te rappelles, continua Augustin. Pendant que les vendangeurs abattaient leur besogne, le père m'a placé en sentinelle

près de la cuve. « Attention ! me disait-il. J'ai confiance en tout le monde ; mais il ne faut tenter personne. Vois-tu, la corruption est grande depuis la chute de l'homme. » Le père disait ces mots gravement, en levant le doigt. Puis il me souriait.

Ici, un silence. Les deux cœurs étaient serrés, comme par une même main terrible.

— Ah ! voilà le pichet qui nous vient de la grand-mère Lisa. Il est un peu fêlé auprès du col. Les choses fêlées durent bien plus longtemps que les autres.

Ici, un nouveau silence.

La mère apporta quelques fruits et l'un de ces gâteaux secs qui se conservent d'une fête à l'autre. Elle les avait tirés d'une sorte de cabinet noir ménagé sous un escalier.

Le fils cassa un morceau de gâteau et mordit dans une pomme.

— Ce cabinet noir ! murmura-t-il. Y ai-je passé des heures et des heures ! C'était là que l'on m'enfermait, quand je n'avais pas été sage.

Ici, un nouveau silence. Au tournant de tous les souvenirs, quelque chose surgissait qui empêchait la parole d'aller plus loin.

Augustin reprit :

— Le père disait ; « La chose à faire premièrement, en tout, c'est de payer ce qu'on doit. Qui s'acquitte d'une dette sans délai ni réserve, connaît la vraie liberté et la vraie joie de la vie. » J'ai une dette à payer. Je la payerai.

L'horloge sonna. La mère fit un mouvement.

— Non, dit le fils, n'arrête pas l'horloge. J'aime mieux savoir. Au moins, je ne perdrai pas une minute de mon bonheur.

L'enfant tendit la main à sa mère, la fit asseoir près de lui sur la banquette fixée à la muraille et, posant la tête sur la poitrine de la pauvre femme, murmura :

— Tu te rappelles ! Lorsque j'ai eu cette grosse fièvre où tu croyais que j'allais mourir, j'imaginais toujours dans mon délire être poursuivi par des monstres et entouré d'abîmes. Éperdu, haletant, torturé, je ne pouvais trouver d'apaisement qu'en posant ma tête sur

toi. Alors, j'étais guéri. J'étais heureux. Je m'endormais. Je m'endors.

Ici encore, un silence, mais un silence d'une autre sorte. La mère et le fils semblaient hors de la réalité et surtout hors du temps.

Cependant, le temps s'écoulait.

Deux coups furent frappés discrètement à la porte. Un homme de garde dit à voix basse :

— Voici le moment.

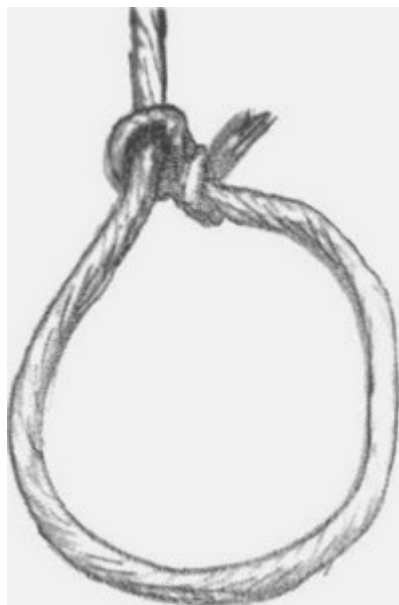
— C'est juste ! répondit Augustin avec fermeté, car il pensait non seulement à l'heure, mais au châtement. Allons payer notre dette.

Cet enfant qui avait si mal vécu mourut bien. Réhabilité par son propre effort, il était comme illuminé par la halte purificatrice dans la maison maternelle.

Dès lors, à Strasbourg, s'est établi l'usage d'offrir, aux frais de la cité, une collation et un verre de vin, dans la chambre basse de cette maison du quai Saint-Jean, à tous les criminels que l'on conduisait au lieu de leur supplice.

L'itinéraire du cortège était toujours le même. Que l'exécution se fît au Marais Vert ou bien, hors de la Porte de Saverne, au Hochgericht, le cortège se formait devant l'hôtel de ville où était donné lecture du jugement, puis traversait la grand-rue, puis passait le pont du Faubourg Blanc, puis directement — voyez ! — suivait le quai Saint-Jean et s'arrêtait à la maison appelée, depuis Augustin Treus, *Maison des Pénitents. Armensünderhüs.*

N'y a-t-il pas là, conclut notre vieil ami, une bonhomie très haute, pleine de sagesse et de générosité, c'est-à-dire tout à fait de chez nous ?



Le Mauvais Sillon



’orage grandissait toujours. Dans la chambre basse de sa maison, Clairjean se tenait assis près de l’âtre où achevaient de mourir des tisons. À côté de lui, sa femme et sa fille demeuraient muettes. Les paysans, après une dure journée, se replient dans le repos afin de n’en rien perdre.

Au dehors, la pluie tombait avec un bruit de grêle. Le vent avait des sifflements et des grondements qui alternaient. Puis, retentissaient la voix du tonnerre, dans toute la vallée de la Bruche, et la secousse saccadée de la foudre.

Il fallait vraiment que le ciel s’entrouvrît jusqu’en ses abîmes : de la fissure immense jaillissait une clarté verte, à quoi rien ici-bas ne semble comparable. La fenêtre aux petites vitres en était incendiée. La haute cheminée découpait dans le ciel un carré fulgurant. Immédiatement, la lourde épaisseur de la nuit retombait.

Clairjean songeait, la tête appuyée sur la paume de sa main. Sa femme, face ridée, cheveux déteints, corps accablé et abandonné, gardait cet air de désespoir des paysannes mariées à un maître dur. Quant à la fille, elle avait les cheveux noirs du père, ses yeux d’un bleu gris, son profil accentué. Malgré une certaine élégance âpre et nerveuse due à sa sveltesse, malgré la finesse de ses traits énergiques, elle semblait plus obstinée encore, plus vaillante que Clairjean lui-même.

Tandis qu’aux formidables éclairs, la vieille femme se signait d’un geste éploré, la jeune fille demeurait enfoncée dans son rêve.

À un certain moment, la pluie fut si large que le toit répandait des nappes, amples comme des chutes de vannes.

— Les pauvres gens qui sont dehors ! murmura la mère, quand le silence lui pesa trop.

— Oui, la rivière va être terriblement haute, répondit le père.

— La rivière ! répéta la fille.

À la lueur d'un nouvel éclair, le père et la fille virent qu'ils cherchaient à se deviner.

C'était la joie, l'honneur et aussi la torture de maître Clairjean que son patrimoine et, dans son patrimoine, ses prés. Qui disait : « les prés de Clairjean », avait tout dit. Avec une patience et une habileté inouïes, profitant des décès et procès, de l'avarice des uns et de la prodigalité des autres, il avait conquis, élargi, façonné sa propriété terrienne. Le pré de la Goutte-Creuse, le pré des Trois-Frênes, le pré de la Basse-de-la-Boule, le pré de l'Étang, le pré de Chénecieux : tous à lui. Or, les prés sont d'excellents biens. Ils s'ensemencent tout seuls. Tout seuls, ils travaillent et produisent à l'envi ! L'essentiel est de saisir le moment exact pour faucher, faner, rentrer l'herbe.

À cela, comme à tout le reste, Clairjean apportait une activité ardente et méthodique, qui ressemblait parfois à de l'héroïsme.

Levé à trois heures du matin, il surveillait ses chevaux lorsque, d'un pas mal réveillé, ils allaient à l'abreuvoir. Il accompagnait ses faucheurs sur le terrain. Il donnait le premier coup de faux, et le dernier. Quand le soleil était déjà haut et que, parmi la rosée à demi évaporée, la faux coupait moins net et sifflait moins clair, le propriétaire s'impatiait contre les *manœuvres* qui rasaient l'herbe de moins près. Il dissimulait son mécontentement, et c'était en imprimant de la cordialité à sa voix qu'il lançait sa plaisanterie attendue : « Hé ! ne craignez pas d'appuyer ; c'est encore à moi plus bas. » La grande affaire était ensuite de sécher le foin, en hâte, dans la chaleur obsédante du jour, de charger les voitures et de les ramener en grange. On ne saurait mesurer alors la dépense d'énergie, l'effort à la fois éperdu et calculé du paysan. Il faisait journée de quinze, de vingt heures.

Sobre d'ailleurs, et sans besoin autre que l'appétit de la terre. À peine mangeait-il une bouchée de viande le dimanche. D'ordinaire, debout contre la table, il prenait pour tout repas un peu de pain et de laitage.

Sa fille avait même endurance, même dévouement à l'œuvre d'opiniâtre exploitation. Mais, chez elle, tout se résolvait en orgueil. Être plus et mieux que toutes et que tous ! Peut-être, comme elle atteignait ses dix-neuf ans, songeait-elle vaguement à une dot sans égale. Le mariage, pour cette fille aux yeux d'acier, aux bras bruns et secs, aux hanches étroites, ce n'était pas un mari, c'était un établissement.

Une ondée, plus violente encore, rejaillit sur les vitres et noircit les cendres de l'âtre.

Le père reprit :

— Sûrement, la rivière va déborder.

La fille releva le front.

Dans l'esprit de ces deux êtres surgissait une vision identique : celle du pré de la Saussaie-Rouge.

Oui, voilà le point faible, le point irritant de la propriété de Clairjean et de sa fille. Ce pré était caillouteux, rebelle, à peine garni de roseaux rêches et coupants, de prêles aux tiges annelées et malsaines, de mousses lépreuses, rongeuses et contagieuses comme des plaies.

La rivière dessinait, dans ce pré, une courbe très accentuée.

Mais la rivière n'est pas toujours une désobligeante voisine. Elle n'est désobligeante que d'un côté. Or, rien ne se perd, en matière de prairie.

Ce n'était pas encore grand'chose qu'avait apporté la rivière à Clairjean. Chaque année cependant, la marge de cailloux s'allongeait et se couvrait de verdure. Peu à peu s'avancait une ligne de saules hérissés qui retenaient le sol, le nourrissaient, étant les fourriers de sa fertilité.

Autant de pris sur l'eau, de pris sur le prochain aussi.

Car vous entendez bien que la terre que l'on prend, c'est toujours à quelqu'un. Le pré situé sur l'autre rive et qui s'amincissait d'autant, était admirable pour la qualité et l'abondance de son herbe !

En certaines matinées d'avril, Clairjean, dans son pré maigre, avait connu la douleur de voir, en face de lui, une prairie drue et florissante, tapissée d'herbe de fond aux teintes de verte opulence, lustrée et luisante au moindre souffle, parée çà et là de campanules, de scabieuses, d'ombellifères, où les oiseaux pépiants nageaient et plongeaient comme dans un océan de délices.

Quelques semaines avant la nuit d'orage où nous sommes, Clairjean et sa fille avaient suivi le bord de la rivière, du côté opposé à leur pré.

Tandis qu'ils marchaient, cette rive de la boucle leur paraissait moins solide que jamais. Elle était assez élevée et à pic. L'eau y avait creusé des caves profondes, de véritables souterrains. Cela résonnait sous le pied. Des mottes, verdoyantes encore, s'entassaient ou pendaient à demi écroulées. Le sol semblait reposer sur l'eau.

Une idée s'était alors imposée à l'esprit de Clairjean.

En pesant lourdement sur le pré d'autrui et en regardant amoureusement la terre grasse, le père avait dit à sa fille, ou plutôt devant sa fille :

— *Pendant les grandes eaux, un seul trait de charrue suffirait.*

Ce fut à ce trait de charrue que, dans la cuisine, au coin de l'âtre, près de la femme de douleur, rêvèrent ces deux êtres de proie.

Ils rêvaient au sillon corrigeant le cours de la rivière, et au pré superbe, passant de leur côté par droit d'alluvion. Quel mal, d'ailleurs ? La loi et la nature étaient pour eux. *L'autre* n'aurait eu qu'à planter des piquets, à enterrer des fascines : on se défend. Dans la langue des paysans, on se défend signifie : on vit.

À la fin, la tentation fut trop puissante.

Le père avait pensé : « Si l'on essayait ! »

La fille marcha vers l'écurie.

Comme la mère se dressait, le vieux dit :

— Il faut te coucher, femme. Nous avons encore des besognes, Marguerite et moi.

Il allait ajouter quelque explication, un mensonge. Mais la créature résignée avait déjà obéi.

À son tour, il entra dans l'écurie, où la fille décrochait un harnais. L'écurie ne dormait pas. Aussi bien, les écuries dorment-elles jamais ? À chaque instant, on entend une bête remuer, souffler, mâcher, ruminer. Ce sont des bruits sans fin, discrets, assoupis, lents, dans la chaleur épaisse et l'odeur saine des étables.

Clairjean tira les chevaux du râtelier où, pendant que sa voix étouffée leur disait : « Allons ! », ils pincèrent encore quelque mèche de fourrage.

— Nous trouverons une charrue près du poirier de Damrupt.

— Cela vaut mieux, répondit la fille.

Une fois dehors, sous la pluie dense et glacée, dans le tumulte doublement aveuglant de splendeurs brusques et de ténèbres, tous deux eurent une sensation d'angoisse.

Ah ! la douceur honnête du lit sec, sous le bon toit de tuiles, derrière la porte à double verrou !

Mais le premier pas était fait : celui qui engage.

Ces deux êtres qui s'avançaient étaient contraints de s'arrêter parfois, afin d'attendre un éclair qui leur montrât leur route.

Les chevaux les devançaient de quelques pas, en frémissant : les bêtes voient ce que ne voient pas les hommes.

La charrue fut trouvée, attelée et traînée sur le flanc, jusqu'à la rivière.

Alors, il fallut découvrir la place favorable au travail. C'était à la naissance de la boucle, à l'endroit où le courant frappe comme un bélier.

Les éclairs se firent de plus en plus nombreux. Le père essaya de commencer le sillon, de pratiquer la morsure.

— Moi ! dit la fille. Ce sera plus facile. Vous me retiendrez.

Clairjean la retenait des deux mains. De ses deux pieds, elle ébranlait, creusait, repoussait le gazon de la rive, que l'eau enlevait à mesure, l'eau furieuse, affamée de terre, elle aussi.

Sous la pluie, Clairjean demeurait le même ; ses cheveux étaient un peu plus aplatis, sa blouse un peu plus sombre, tout entier fait d'avance à tout. Mais la fille, quelle silhouette étrange et vraiment sinistre ! Une sorte de foulard rouge, noué autour de la tête, collé par l'eau de pluie, semblait un chaperon infernal. Ses vêtements se plaquaient au corps. Au milieu du désordre des éléments, elle se mouvait avec certitude et promptitude, soulevée par une volonté irrésistible. L'eau du fleuve continuait à gronder, raclant avec un bruit singulier les bords minés de la rive.

Le soc put être enfoncé à l'endroit propice. Le père s'appuya sur le bras de la charrue, pour charrier droit.

D'une branche arrachée à un saule, la fille cingla l'attelage.

Le sillon du vol, de l'usurpation, de la félonie, s'entrouvrait : le mauvais sillon.

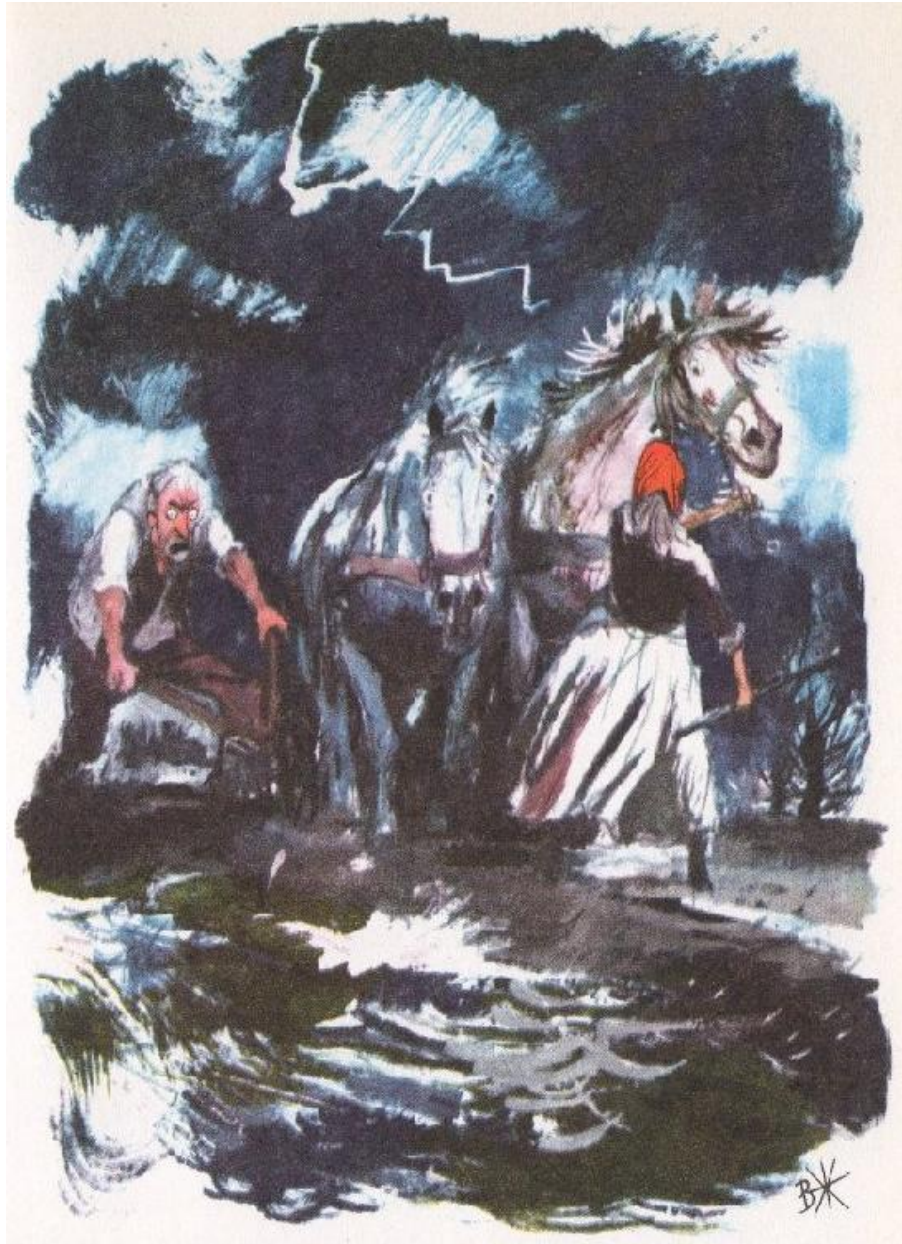
Le mauvais sillon s'allongeait vite sous l'orage qui redoublait de flamme, de violence et de pluie.

Alors, dans l'herbe tranchée, s'ouvrait la terre grasse. Le versoir de la charrue brillait comme du plomb neuf. Les chevaux, gonflant leurs naseaux, regardaient obliquement, avec des yeux dilatés et fous. Le sillon s'allongeait.

Le père se penchait très bas, serrait ses lèvres d'avare et crispait sur le mancheron ses doigts recroquevillés.

La fille fouettait, poussait les chevaux. Du bout de la langue, entre les dents, elle produisait un léger sifflement, plein d'impatience et de triomphe.

On arrivait presque à la fin de la tâche. Déjà, à la lueur d'un éclair, on apercevait les aunées de la rivière. On avait coupé, bien coupé au court.



— L'eau passera, murmura le père, en s'essuyant le front inondé par la bourrasque et la sueur.

Tout à coup, derrière eux, un déchirement se produisit, avec une sorte de bruit sourd dont la terre tressaillit. Les chevaux s'arrêtèrent, raidis d'effarement.

L'eau passait.

Par le chemin ouvert tout droit, par le mauvais sillon, elle venait, la rivière. Elle consentait à venir, empressée, bouillonnante, enflée d'ivresse. Tu me veux : me voici !

À côté de l'attelage et de la charrue qui bondissaient, le père et la fille tentèrent de fuir. L'eau roulait impétueusement à leur poursuite. Ils entendaient son haleine haletante. Par un effort suprême, le père brisa les traits, jeta sa fille sur un cheval, sauta sur l'autre. Mais l'eau n'avait plus besoin de sillon. Elle savait désormais sa route. Pas un mot, pas un cri : toute l'horreur.

La fille osa pourtant se retourner. La masse liquide apparaissait à quelques pas ; la terre continuait à se fendre spontanément, comme sous une charrue invisible, invincible.

La malheureuse essaya éperdument de tirer son cheval à l'écart. Le cheval aussi allait tout droit.

Quand un dernier éclair, immense et bleu, illumina la prairie, la prairie était vide. Le mauvais sillon avait englouti ses laboureurs.

La rivière passe désormais à l'endroit voulu. Les prés, onduleux et drus, tout frémissants de scabieuses et de campanules, ont changé de côté. Mais Clairjean n'est plus là pour jouir de sa conquête.

Aujourd'hui, lorsqu'un pêcheur descend le long du courant, la ligne tendue, afin de prendre barbeaux au dos noir, perches hérissées de dards et zébrées d'or vert, nobles ombles-chevaliers au corps svelte, aux nageoires larges comme des ailes, parfois sa ligne s'arrête subitement. Il donne le coup de poignet destiné à ferrer la proie. La ligne revient brisée. Elle a été accrochée sans doute par ces deux tiges de bois que l'on croit distinguer, au fond de la rivière, les jours où les eaux sont extrêmement claires, et qui ressemblent aux bras d'une charrue. Il arrive aussi que la ligne ramène, à son hameçon, un lambeau rouge où se nouent quelques longs cheveux noirs.



Le bon Cosaque



e père Jean L'huillier, vieux menuisier vosgien qui avait beaucoup vu et même beaucoup lu, aimait à raconter, à la veillée, les histoires du temps jadis. Comme il les tenait de son père et de son grand-père, il se substituait parfois à eux en les faisant siennes, continuant ainsi fidèlement la tradition vivante.

Voici un de ses récits qui nous ont le plus frappés. Pendant la grande invasion de 1815, j'avais dix ans. J'étais resté avec mon père dans notre maison de Grossweiler. Ma mère et mes sœurs s'étaient réfugiées dans la montagne, à Belmont, chez mon oncle Pierre.

Les cosaques n'avaient rien laissé dans notre maison : nos provisions avaient été prises, puis nos deux vaches, enfin notre chèvre, bien qu'elle fût cachée dans la cave : l'un d'eux l'emporta sur son cheval qui lui ressemblait de forme, qui n'était pas beaucoup plus gros et courait comme le vent. Je crois toujours voir ce cosaque avec son bonnet de peau, sa barbe hérissée, sa courte tunique, son large pantalon, son sabre au côté, son pistolet et son petit fouet à la ceinture.

Tout ce qui m'avait été raconté d'eux me revenait à l'esprit. Je me les représentais sur leurs maigres chevaux, parcourant notre pays comme naguère leur désert, habitués à ne s'égarer dans aucune plaine ni dans aucune forêt, se guidant le jour sur le soleil, la nuit sur les étoiles, et n'ayant qu'à examiner la poussière ou la boue du chemin pour connaître la direction ou le nombre des bestiaux qu'ils poursuivaient.

Un soir d'hiver, mon père, ayant fait cuire quelques herbes avec un reste de lard pour notre souper, et feignant de manger pour ne pas

m'enlever l'appétit, me dit :

— Nous irons demain chercher ta mère et tes sœurs.

— À Belmont ? m'écriai-je.

— Oui, nous partirons avant le jour.

Pendant toute la nuit, je dormis joyeusement. À mon âge, tout départ est une fête. Cependant, le lendemain matin, quand mon père entoura d'un regard la maison, l'église, le village, comme s'il ne devait plus les revoir, mes yeux se remplirent de larmes.

Nous avons cinq grandes lieues à faire. Mon père marcha d'abord assez lentement, songeant à la petitesse de mes jambes. Mais bientôt il eut d'autres préoccupations.

À chaque instant, nous rencontrions de pauvres gens qui s'enfuyaient, tantôt sur de misérables charrettes encombrées de meubles et de paquets, tantôt à pied, par groupes et poussant devant eux des bêtes exténuées, tantôt isolés et la tête si basse qu'ils me faisaient frémir. Aux questions de mon père, ils répondaient sans le regarder, sans même avoir l'air de l'entendre.

— Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ta mère ! murmurait-il.

Et il hâtait le pas.

Le ciel était plein de neige. La nuit tomba. Défoncé en maints endroits, le chemin rendait la marche de plus en plus pénible. Mon père avait beau me répéter de faire attention, je continuais à tourner la tête vers les voitures qui s'éloignaient et je trébuchais.

Tout à coup, je tombai, les mains en avant dans un fossé où la boue était à demi gelée. À peine relevé, j'éprouvai une affreuse douleur au bras droit et m'aperçus qu'il ne m'était plus possible de le remuer.

— Comme te voilà mouillé et sali ! dit tristement mon père. Cela devait arriver.

Sans ajouter un mot, il m'essuya de la tête aux pieds avec des poignées d'herbes mortes et avec son mouchoir. Ensuite, ne gardant que son manteau, il me couvrit de sa veste bien chaude. Ce fut si bon que je n'osai pas avouer le mal que j'endurais.

— Maintenant, il s'agit de marcher vite pour que tu ne prennes pas froid.

Je glissai mon poignet endolori sous ma chemise, et la route s'acheva pour moi comme dans un cauchemar.

Enfin, nous arrivâmes à la maison de l'oncle Pierre. Ma mère me serra contre son cœur. J'allais lui avouer mes souffrances. Mais mon père déclara :

— Il a marché aussi bien que moi, sans jamais se plaindre de rien. C'est un homme.

— C'est un homme, répéta mon oncle de sa voix militaire.

L'oncle Pierre avait fait la campagne de Russie. Très malade, il avait ramené avec lui une femme russe à laquelle il devait la vie. Comme il avait raconté qu'elle était serve, c'est-à-dire esclave dans son pays, on l'appelait en patois de la Bruche : *Lé sarve*. Nous autres enfants, nous disions : *Madame Lésarve*, par politesse. Elle attachait sur les gens ses grands yeux fixes, afin de deviner le sens des mots, car elle savait à peine notre langue.

Au milieu de la vaste cuisine où flambait un beau feu, autour de la table, on mangea quelques bouchées. Puis, on parla des événements et on tint conseil, à la lueur de la petite lampe.

Devions-nous revenir tous à notre maison de Grossweiler ? C'était l'avis de mon père. Ce fut aussi celui de mon oncle : « On reste jusqu'au bout dans sa maison, comme à son bord. »

Ces mots que je ne comprenais guère furent les derniers que j'écoutai. Ma torture était telle, sur une des couchettes préparées pour mes sœurs et pour moi, que je me levai sans bruit et que je rampai jusqu'à l'âtre. J'approchai du feu mon bras malade, dans l'espoir que la chaleur me guérirait.

— Pas si près ! me dit tout bas ma mère.

Elle m'avait vu me déplacer, mais me laissait faire avec indulgence.

Ma tête était comme perdue. L'idée me vint de monter au grenier et de m'étendre sur la paille où tant de fois j'avais dormi de si

bon cœur. Là peut-être me serait donné le repos.

Rampant de nouveau dans l'ombre, j'entrebâillai la porte et vite je fus en haut.

Ayant enfoncé mon bras, tout mon bras dans une gerbe, j'éprouvai en effet un soulagement. Mon bras était ainsi plus solidement maintenu.

Étendu sur le dos, je regardais la lune briller à la lucarne et le vent chasser les nuages. À un certain moment, les marches de l'escalier crièrent. La serve passa près de moi, ferma la lucarne, puis redescendit.

Peu à peu, plongé dans un sommeil misérable, je rêvais que je me voyais blessé à mort sur un champ de bataille, parmi des voitures en fuite.

Ma fatigue était si accablante que je ne me réveillai qu'au jour. Des pas de chevaux, des cliquetis d'armes, des appels dans une langue inconnue me bouleversèrent : je me blottis sous la paille.

Tout à coup, un cosaque, la lance au poing, la barbe hérissée, entra dans le grenier, courut vers la lucarne, l'ouvrit, regarda vers la montagne et se retira ; mais, en passant, marcha sur mon pied que je retirai vivement.

Sans doute, il crut à quelque piège et fit un bond. Alors, je sentis tomber sur moi une sorte de caillou qui, à travers la paille, glissa et disparut.

Presque tout de suite après, mon père m'appela à plusieurs reprises. Il fallut me lever tout chancelant et quitter le grenier, dans le tourbillon de poussière que soulevait le vent, en passant de la lucarne à la porte également ouverte.

En bas était réunie la famille. On avala en hâte un peu de pain et de lait. Le cheval fut attelé à la charrette. Déjà, nous y prenions place, quand la serve poussa un cri d'effroi.

— Qu'y a-t-il ? demanda mon oncle.

Elle montra une grande flamme qui sortait du grenier.

Ah ! l'horrible journée ! On tâcha de combattre l'incendie. Mais les secours étaient rares, en ces heures de misère.

Mon père et mon oncle firent des prodiges. La serve montra un courage admirable.

Toujours en proie à la douleur et à la fièvre, je demeurai dans un coin, sans presque lever les yeux.

Quand enfin on fut maître du feu, nous nous retrouvâmes tous dans un hangar situé près de la malheureuse maison.

J'entendis vaguement une discussion sur la cause du sinistre.

La serve tenait ses grands yeux attachés sur moi. Brusquement, elle s'approcha de mon oncle et lui parla tout bas. Alors, lui aussi me regarda étrangement.

— Parle tout haut, dit-il à la serve. Une pareille chose doit être tirée au clair. Tu dis que tu as vu ce petit grimper au grenier et enfoncer son bras dans la paille. Moi, je l'avais vu s'approcher de l'âtre et tendre la main vers les braises.

Ma mère aussi m'avait vu faire ce geste.

Une lueur illumina mon esprit. J'étais accusé d'avoir allumé l'incendie !

Indigné, je levai violemment le bras droit pour prêter un serment. Dans ce mouvement irrésistible, je sentis un craquement : les os se remettaient en place.

Ma torture physique avait disparu ; mais une torture morale commençait, mille fois plus cruelle. Mon procès se déroulait et m'anéantissait.

Les paroles que je prononçais étaient si confuses et en apparence si contradictoires que je ne m'en rappelle pas une seule. Pour mon oncle et pour la serve, ma culpabilité ne pouvait pas faire de doute. Ma mère, dominée par mon oncle, murmurait parmi ses sanglots : « Il est si jeune ! » Mon père me secouait par les épaules et disait : « Je veux savoir toute la vérité. Avoue, avoue franchement. On te pardonnera peut-être. »

Avouer et recevoir un pardon ! C'était la pire des choses. Et pourtant, j'allais avouer. Oui, j'allais avouer, pour avoir la paix. Dans

mon désespoir, le pardon qu'on m'offrait me faisait envie.

Mais, à cet instant même, retentit un galop de chevaux. Les cosaques du matin !

La scène qui suivit resta peinte dans ma mémoire et même dans mes yeux.

Il me semble que je reconnais l'un des cosaques. Il parle avec la serve. Elle lui montre la muraille noircie par la flamme, puis elle me désigne avec horreur. Il secoue la tête. Il se frappe la poitrine. Il passe la main sur son front. Il hésite un moment. Enfin, il tire de sa poche une pipe toute neuve et, de nouveau, s'adresse à la serve, en russe. Elle a compris que, ce matin, la vieille pipe du cosaque a roulé, tout allumée, dans la paille du grenier. La bonne serve se précipite sur moi et me couvre de baisers. C'est sa manière de demander pardon.

Bientôt, toute la famille est renseignée. Comme ma mère est heureuse ! Ses chères larmes me mouillent le visage. Mon père me presse contre son cœur. Le cosaque aussi m'embrasse : sa barbe hérissée m'écorche la joue. Quant à mon oncle, il me serre la main, en disant : « Réparation d'honneur, mon homme. »

Là-dessus, je m'évanouis.

Comme je ne suis pas de ceux qui meurent de joie, tout a bien fini. Il s'en suivit un mariage. Après la campagne, le bon Cosaque a épousé Madame Lésarve, et, s'étant établis au pays, ils ont fait souche de bons Français. Ce fut une belle avance sur l'alliance franco-russe.



Les trois Pigeons du général Reybell



voici une aventure que l'on entend conter à table, en Alsace, de diverses façons. Nous en avons adopté la formule, ou pour mieux dire la recette, qui nous a paru la plus exacte.

Après Waterloo, le général Reybell avait pris sa retraite dans sa maison natale, près de Barr.

C'était une sorte de bon géant, aux blancs cheveux drus et ras, à la courte moustache grise, au large visage bruni, aux yeux bleus parfois étincelants de colère, mais le plus souvent rayonnants de bonté.

Pendant vingt ans, il avait défié la mort sur les champs de bataille. Sous les grands arbres de son parc, devant le merveilleux paysage des Vosges, près des amis qui lui rendaient visite, il appréciait la vie.

Ses deux amis les plus fidèles étaient le colonel Wurtz de Phalsbourg et le commandant Rumpler, de Colmar. Tous trois avaient fait, presque côte à côte, la campagne de Russie. Dans leurs entretiens où défilaient tant de souvenirs héroïques, cette campagne tenait la première place : leur amitié y était née.

— Te rappelles-tu le flacon de curaçao que tu t'étais procuré à Smolensk ? Chacune de ses gouttes fut un baume.

— Et ce café que tu avais recueilli, grain par grain, et que nous avons grillé à un feu de crosses de fusil ? Son arôme me pénètre encore.

— Et ce repas que nous fîmes à Orcha ?

— Ah ! ce repas, c'est le meilleur de toute ma vie. Où diable ton soldat en avait-il réuni les éléments ? Je me rappelle la soupe du début. Quelle saveur et quel velouté !

— Puis, nous eûmes trois délicieux oiseaux, sans doute de très gros pigeons du pays, cuits à point, avec des croûtes de pain rôti et des pommes de terre si fondantes, si parfumées, que je m'en lèche encore les lèvres.

— Vint enfin une sorte d'entrecôte incomparable. L'assaisonnement en était à la fois délicat et relevé.

— Ton soldat, qu'il me semble encore voir d'ici, tout petit, mais robuste, avec ses moustaches noires un peu pendantes, n'était pas seulement un pourvoyeur accompli, c'était aussi un cuisinier sans pareil.

— C'était le dévouement en personne.

— La correction même, jusque dans le langage.

— Oui. Avant d'entrer au service, il avait été valet de chambre dans la maison d'un professeur de belles-lettres, à Strasbourg. Là, il apprit à mettre dans ses phrases des imparfaits du subjonctif. Malheureusement, il n'eut pas le temps d'apprendre à lire.

— C'est cela qui l'a arrêté dans sa carrière.

— Tu l'appelais Fritz Dürr, n'est-ce pas ?

— Je l'appelle toujours.

« Fritz Dürr », cria le général Reybell de sa voix la plus retentissante.

— Présent, mon général ! répondit, au fond du jardin, un petit homme qui ornait un parterre de beaux géraniums rouges.

La moustache un peu pendante de Fritz Dürr avait blanchi. Mais sa petite taille était toujours droite à souhait.

— Avance à l'ordre !

Fritz Dürr alla saluer les officiers, puis avoua : « Je n'étais pas sans espérer que cet honneur et ce plaisir me fussent donnés aujourd'hui. »

— Décidément, déclara le colonel Wurtz, son langage est aussi exquis que sa cuisine.

Quand Fritz fut retourné à ses géraniums, le général Reybell reprit :

— Par une pente naturelle, ce cuisinier idéal a épousé une cuisinière qu'il jugeait digne de lui. Emma, apportez-nous le café. Messieurs, je vous présente M^{me} Fritz Dürr.

La bonne femme aux cheveux gris s'inclina et, d'une voix extrêmement jeune et douce, répondit : « Messieurs, pour vous servir. »

Les trois amis devaient se retrouver à Barr quelques mois plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'hiver.

Un matin, le général fit venir son soldat.

— Fritz Dürr, j'ai une idée.

— Cela ne m'étonne pas, mon général.

— Le colonel Wurtz et le commandant Rumpler doivent déjeuner ici, le 4 novembre.

— Je le sais, mon général.

— Cette date du 4 novembre ne te dit rien ?

— Rien de précis pour l'instant.

— Ingrat ! Ce fut le 4 novembre 1812 que tu nous fis, à Orcha, ce repas aux pommes et aux oiseaux qui t'a couvert de gloire. Hé bien ! je veux que, le 4 novembre prochain, tu nous fasses un repas semblable.

Fritz souriait.

— Semblable à peu près, dit-il gaiement.

— À peu près ? Qu'est-ce que cela signifie ? Semblable absolument, identique en tous points.

— Mon général, je ne sais si...

— Tu as peut-être besoin de faire venir quelque chose de Russie.

Hé bien ! tu as le temps. Quant à la dépense, ce n'est pas ton affaire.

— Mais, mon général, il faut que vous sachiez...

— Il n'y a pas de mais, et je ne veux rien savoir. Serais-tu moins adroit que jadis, ou te crois-tu trop grand seigneur pour tenir la queue de la poêle ?

— Si mon général permettait que je lui représentasse...

— Représentasse toi-même, savantasse. Veux-tu que je fasse main basse sur ta grimace ? Voyons, mon vieux Fritz Dürr ! Un dîner tout pareil à celui de là-bas fera plaisir à mes amis et à moi. Toi seul peux nous l'accommoder. N'en parle à personne. Ce sera la surprise des surprises. Entendu ?

— Oui, mon général, répondit Fritz Dürr d'un ton stoïque.

Les trois amis s'assirent, le 4 novembre, autour d'une table où s'étaient étalés le beau linge d'Alsace, la vaisselle de marque et l'argenterie de poids.

Le friand luxe d'hospitalité se reflétait sur le visage épanoui du général Reybell.

Depuis la veille, la maison tout entière semblait se préparer à un si solennel moment. On avait entendu des coups de fusil retentir dans le parc. Des allées et venues avaient succédé à des chuchotements. La figure de Fritz était pleine d'émouvante gravité ; celle d'Emma, pleine de calme un peu moqueur.

— Mon général est servi.

— Bon ! Mais, donnez un peu d'air, ajouta-t-il. Vous avez dû laisser une chandelle s'éteindre à la cuisine. Il en vient une odeur de suif tout à fait désagréable. À table, Messieurs !

Lentement, le général distribua à ses convives une soupe de couleur brunâtre ; puis, avec un sourire triomphal, attendit.

Dès la première cuillerée, le colonel et le commandant se souvinrent que leurs médecins leur avaient interdit le potage, à celui-ci parce qu'il voulait maigrir, à celui-là parce qu'il voulait engraisser.

— Bah ! dit le général, est-ce qu'on songe à suivre un régime, dans une fête comme celle-ci et devant une soupe de cette espèce ?

Brusquement, il avala une cuillerée, lui aussi.

— Rempportez, cria-t-il, et donnez-nous la suite.

Le plat que Fritz Dürr apporta contenait trois gros oiseaux, entourés gracieusement de pommes de terre et de croûtons.

— Chacun le sien, prononça le général, comme à Orcha.

Ce fut un trait de lumière pour les deux convives.

D'un geste religieux, ils portèrent le couteau dans le volatile qui leur était servi. Le volatile résistait. La bouchée qu'ils en détachèrent après de longs efforts amena sur leurs lèvres une grimace pieusement dissimulée par un sourire.

— C'est bien le frère de celui que nous avons mangé là-bas.

Le général ne se contenait plus.

— Par le diable, qu'est-ce que cette chair coriace ? Qu'est-ce que cette sauce empestée ? Fritz Dürr, viens ici.

Fritz s'avança pâissant sous l'orage, mais fortement appuyé sur sa conscience.

— Le troisième plat que tu prétends nous servir est-il de la même farine et du même tonneau ?

— Mon général, c'est du même menu.

— Pas de phrases, empoisonneur. Explique-toi comme un homme.

— En vérité, mon général, c'est vous qui m'avez ordonné...

— De nous faire exactement le même repas qu'à Orcha.

— Je l'ai fait.

— Quoi ! tu prétends que cette ratatouille qui nous soulève le cœur est même chose que le régal qui nous fait encore venir l'eau à la bouche ? Tu n'as plus ton habileté, ni peut-être ta bonne volonté du beau temps.

— Mon général, pouvez-vous croire ! balbutia Fritz Dürr en baissant la tête.

— Je ne crois rien, mon brave garçon. Mais dis sincèrement ce que tu nous as servi.

Fritz Dürr releva la tête et, d'une voix ferme, récita :

— Premièrement, soupe au sarrazin et au millet, broyés entre des pierres et accommodés au sang de cheval. Secondement, corbeaux aux pommes de terre et aux croûtons cuits dans la graisse... russe.

— Du suif ! veux-tu dire. Garde pour toi ton troisièmement. Je l'entends hennir d'ici. Mais si tes plats ne sont pas mangeables, du moins mon vin peut se boire. Emma, apportez un verre pour Fritz : il trinquera avec nous.

Les trois officiers choquèrent leur verre à celui du vieux soldat.

— Là-dessus, continua le général, allons dîner à l'hôtel.

D'un pas timide, la vieille servante s'approcha du général et dit de sa voix de fillette :

— Que ces messieurs ne se dérangent pas ! J'ai préparé un autre repas, à tout hasard.

Ce fut un repas délicieux, « non pas identique, mais analogue à celui d'Orcha », aurait affirmé le professeur de belles-lettres chez qui Fritz Dürr s'était formé au beau langage.

Après une soupe onctueuse, apparurent trois perdreaux d'un précieux fumet, puis une de ces entrecôtes où l'or fin d'un beurre exquis serpente dans la pourpre brune et alléchante de la chair.

Ces morceaux de roi furent savourés à fond, mais non sans une pointe de mélancolie.

Le colonel Wurtz affirmait philosophiquement :

— Chaque chose doit être mangée sur place.

— Dites plutôt, répondait le commandant Rumpler, que l'appétit est une sauce qui ferait prendre les corbeaux pour des pigeons noirs, voire pour des perdreaux gris.

— La vérité, messieurs, conclut le général, c'est qu'il ne faut jamais rien recommencer ni regretter. Rendons justice aux bonnes

choses du passé, mais travaillons à rendre l'avenir toujours meilleur.
La prochaine fois, Emma et Fritz nous feront encore mieux déjeuner,
et sans hors-d'œuvre à la sauce d'Orcha.



Êtes-vous timide ?



u café d'un petit hôtel fort avenant, en face d'un délicieux paysage alsacien composé de vignobles, de sapinières, de montagnes et d'un vieux château ruiné, trois bons Français attendaient le train en causant. À peu près du même âge, tout à fait de même humeur et de professions fort diverses, ils avaient tout pour s'entendre à souhait. L'un était professeur à une faculté de médecine, l'autre littérateur, le dernier peintre.

Ils achevaient un voyage dans les Vosges, lequel avait été pour eux une sorte de révélation.

De quoi causaient-ils ? De la timidité dans l'espèce humaine.

Tout à l'heure, comme ils demandaient un renseignement à un petit garçon de mine éveillée, l'enfant balbutia quelques mots presque inintelligibles. Ils en avaient conclu que ce jeune Alsacien savait très mal le français. Le même enfant, rencontrant un de ses camarades, avait parlé avec lui le français, non sans un accent local assez prononcé, mais sans la moindre faute. Mieux encore : en passant devant les trois Français, il avait élevé la voix afin de les renseigner au moins sur son propre compte.

— Entendez-vous ! Ce gamin-là parle le français comme père et mère, disait le peintre André Marsy.

— Et sa timidité, ajoutait le littérateur Jacques Louisian, s'est évanouie merveilleusement.

— La timidité, concluait le médecin, n'est que contradiction. Elle se jette à travers nos plans les plus arrêtés et les embrouille. Un jour, j'ai été appelé près d'une jeune femme très souffrante de désordres au cœur. Elle voulait un certificat attestant qu'il lui était

impossible de paraître à son théâtre le soir même. Pour être engagée à ce théâtre, objet de toutes ses ambitions, elle n'avait reculé devant aucun effort, ni aucune dépense. Or, au moment de débiter, bouleversée par l'épouvante, elle n'avait qu'un but, retarder ce moment. De là, ses extraordinaires palpitations. Une fois le certificat signé, elle me dit : « Si vous me l'aviez refusé, je me serais fait briser un bras en me jetant sous une voiture. » Elle l'eût fait ! La timidité s'associe très bien à l'héroïsme.

— Assurément, prononça Jacques Louisian. J'ai recueilli sur ce point une édifiante observation. À une soirée d'apparat fut invité un petit violoncelliste. Il arriva, vêtu de son mieux et tremblant. La maîtresse de la maison lui fit d'abord son sourire de cérémonie. Il salua, puis alla, d'un pas un peu oblique, se cacher dans un coin du salon. Bientôt après, on me demanda de dire une pièce de vers. On insista si longuement que je cédai. Je consentis à être, pour quatre minutes, le monsieur en habit noir qui dit ses vers, debout contre une cheminée. Le rôle est terrible ! Les invités s'étaient assis sur les sièges placés à leur portée. Mais il n'y en avait aucun près de notre violoncelliste. « Asseyez-vous, Monsieur, je vous prie », murmura la voix aimable de la maîtresse de la maison. N'osant pas répondre qu'il n'avait pas de siège, osant moins encore en chercher un à travers le salon, il feignit de s'asseoir contre le mur, sur une ombre de fauteuil, sur une idée de divan, sur une absence de chaise, sur rien du tout ! Et il demeura là, accroupi, tranquille, discret, attentif, hochant la tête aux bons endroits. Ma pièce s'abrégea excessivement, comme on peut croire. Par malheur, l'assistance ne se leva pas, au signal de la dernière rime. La conversation s'engageait. Pour l'humble martyr, le supplice devenait intolérable. Des crampes, je le sentais, tordaient ses jambes et crispaient ses mains. Mais quoi ! il n'avait pas le courage de se dresser seul, parmi cette foule assise. C'eût été impertinent. C'eût été imprudent aussi, puisqu'on aurait reconnu que, jusque-là, il avait siégé sur du néant. Or, les timides ont une peur qui domine tout : celle d'être pris en flagrant délit de timidité. Je regardais le supplicié. Faut-il tout avouer ? J'éprouvais en même temps l'envie folle, l'absurde tentation de m'approcher de la victime et de lui demander à emprunter son siège. Ce que je ne vous dis pas, c'est que moi-même, en récitant ma pièce en vers, j'avais eu tout à coup la sensation de l'abîme, — « le trou », comme on dit en matière de « trac ». J'omettais ma meilleure strophe et massacrais misérablement mon plus beau vers. Mon petit violoncelliste, lui du moins, s'il avait été mal assis, n'avait pas mal joué.

Le peintre André Marsy trempa ses lèvres dans un petit verre d'eau-de-vie de quetsche et déclara :

— Arôme parfait ! On croit respirer un verger plein de fruits, par une brûlante soirée de septembre.

Puis, il s'écria :

— Moi, je sais exactement ce que m'a coûté ma timidité, à mon début dans la vie parisienne. Cent francs, mon premier billet de banque que j'eusse gagné ! On m'avait payé cent francs une pochade. C'était un encouragement de haut prix. Je passai une nuit pleine de rêves dorés.

» Hélas ! le lendemain, quand je voulus revoir mon billet, plus de billet. Je l'avais pourtant enfoncé avec soin dans la poche de mon veston. Comment s'était-il envolé ? Je me rappelai avoir tiré de cette poche quelques papiers.

Où ? Peut-être sur l'impériale de l'omnibus qui, du Quartier Latin, m'avait ramené chez moi. Mais, avant de prendre l'omnibus, j'avais fait halte dans un café. C'était le *Café de la Fontaine*, près du grand *Café des Oiseaux*. L'emploi de mon temps reconstitué, il ne me restait plus qu'à faire, à la Préfecture de police, la démarche de rigueur.

À l'employé assis derrière son guichet, je racontai comment j'avais tiré des papiers de ma poche, sur l'impériale de l'omnibus.

— À quel endroit du parcours ?

J'indiquai l'endroit, approximativement. Je signalai en outre ma halte dans un café.

— Lequel ?

Là-dessus, ma langue fourcha. Au lieu de répondre : « *Le Café de la Fontaine* », je répondis par erreur, d'un ton ferme et décidé : « *Le Café des Oiseaux* ».

L'employé consulta un registre.

— *Café des Oiseaux*, disait-il à mi-voix. Non. On n'a pas trouvé de billet de banque au *Café des Oiseaux*. Tiens ! on en a trouvé un au *Café de la Fontaine*...

Puis, relevant ses lunettes, il dit tout haut :

— Espérons, monsieur, qu'on retrouvera également celui du *Café des Oiseaux*. Donnez-moi votre adresse.

Je lui donnai mon adresse, vous devinez de quel cœur désespéré. Ah ! certes, j'aurais dû lui déclarer nettement : « Monsieur, c'est un *lapsus*, j'étais au *Café de la Fontaine*, et ce billet est le mien. » Mais je craignais que l'employé ne pensât : « Ce M. André Marsy ne doute de rien. Si je lui avais dit n'importe quel autre nom de café, il aurait répondu : « Excusez-moi. C'est là que j'étais hier. »

Certes, j'aurais pu justifier mon assertion par des témoignages. Peut-être le garçon qui m'avait servi un verre de bière m'aurait-il reconnu. Mais la timidité m'étreignait la gorge. Pour mille louis, je n'aurais pas articulé un mot. Mes pauvres cent francs étaient bien perdus. Je ne suis jamais passé devant le *Café de la Fontaine*, ni devant son fâcheux voisin le *Café des Oiseaux*, sans revivre cette scène burlesque de ma vingtième année. Car j'avais exactement vingt ans, en ce printemps de 1880.

— Oui, 1880. Le 14 avril !

En entendant ces mots prononcés près de lui d'une voix grave, André Marsy se retourna brusquement.

Qui parlait ainsi ?

C'était le propriétaire de l'hôtel, brave homme à la figure ronde et rose, à la barbe drue et grise, aux gros yeux bleus et doux, qui venait d'écouter si sympathiquement « causer ces messieurs », et qui leur demandait pardon de son indiscretion.

— Vous êtes tout pardonné, répondit André Marsy. mais dites-moi, de grâce, comment vous connaissez mieux que moi ce menu détail de ma biographie ? Avez-vous été employé à la Préfecture de police ?

— Non, Monsieur, je n'ai pas eu cet honneur. Mais j'ai été garçon de café à Paris. C'est moi qui vous ai servi un verre de bière au *Café de la Fontaine*, le 13 avril 1880. Depuis longtemps, j'économisais à peu près tout ce que je gagnais pour m'établir au pays où je pouvais revenir librement, étant réformé à cause de ma mauvaise vue. Je rapportai votre billet à la Préfecture. Il devait m'être rendu au bout

d'un an, s'il n'était pas réclamé. N'en ayant pas de nouvelles, durant trois ou quatre mois, et pensant bien que, s'il avait été réclamé, son possesseur m'aurait donné signe de vie, je me dis : « Je retournerai au pays le 14 avril prochain dans la soirée. Dans la matinée, j'irai, à la Préfecture, voir ce que mon billet (notre billet !) est devenu. » On me le remit et il me fut extrêmement utile, en ce sens que, mon pécule étant grossi, j'élevais plus haut mon ambition. Au lieu d'une petite brasserie, je pris ce modeste hôtel que je payai en six ans.

« Maintenant, monsieur, conclut d'un air embarrassé le brave homme en se dirigeant vers sa caisse, permettez-moi...

— Qu'allez-vous faire ? dit André Marsy timidement. Penseriez-vous à me rendre un argent dont, le sacrifice fait, je n'ai nul besoin ? Vous trouverez bien un brave garçon à qui cette somme fera grand bien. Mais voici notre train qui entre en gare.

Les trois amis serrèrent à l'envi la main du digne hôtelier.

Depuis lors, le 13 avril de chaque année, André Marsy reçoit une bouteille d'eau-de-vie de quetsche, si fine et si parfumée et si délicate, qu'il y respire un paradis retrouvé.



Fines herbes d'Eguisheim



'était le surlendemain de Pâques. La matinée avait une exquise séduction. Le plus pur soleil du printemps souriait dans l'herbe reverdie et dans les arbres en fleurs.

Sur le mamelon rocheux qui domine la plaine d'Alsace, les ruines d'Eguisheim, trois tours carrées placées à quelque soixante mètres l'une de l'autre sur une ligne oblique, s'enveloppaient d'une grâce si tendre qu'elles semblaient n'avoir plus en elles la moindre trace de dégradation ni de mort.

— Enfin, nous sommes chez nous ! s'écrièrent gaiement trois lycéens de Colmar.

Ils posèrent leur sac de provisions au pied de la tour du milieu et contemplèrent longuement le paysage grandiose, varié et doux qui, devant eux, s'étendait, encadré par les Vosges et par la Forêt Noire, comme un chef-d'œuvre.

— Le ravissant pays ! dit le premier qui s'appelait Pierre. N'est-ce pas le plus beau du monde ?

— Sans nul doute, repartit le second qui s'appelait Paul. Et que voilà, dans la montagne, d'incomparables effets de lumière et d'ombre !

— Vous parlez d'or, dit le troisième qui s'appelait Jean. Mais savez-vous quelle heure il est ?

— Il doit être midi.

— Midi sonné, si nous en croyons notre appétit.

Un triple éclat de rire vibra comme un carillon.

— Maintenant, messieurs, reprit gravement Pierre, il s'agit de nous mettre à la besogne. Ce n'est pas le tout d'avoir grand'faim ni même de posséder grandes provisions de bouche : il faut confectionner le repas. C'est, au dire des experts, une délicate besogne.

Au fond, à tous les trois, cette besogne apparaissait comme un divertissement et un régal de plus. Depuis longtemps, ils s'en faisaient une fête.

Les trois sacs montrèrent leurs trésors secrets : œufs soigneusement entourés de paille par une main maternelle, beurre frais enveloppé dans des feuilles de salade, solides tranches de jambon marbrées de blanc et de rose, gourde de vin, beaux pains dorés, et, pour couronner le tout, poêle toute neuve, non moins resplendissante qu'un bouclier homérique.

Près des vivres s'étaient des carnets, des albums, voire des livres.

Nos trois amis avaient pensé qu'ils trouveraient bien quelques heures à consacrer à leur labeur préféré, lequel était, pour Pierre, l'histoire et la poésie ; pour Paul, le dessin ; pour Jean, les mathématiques.

Disposant d'une journée, ils avaient pris de quoi travailler pendant un an. Mais telle est l'optique de leur âge : une journée, alors, semble toute une vie et même un peu davantage.

Déjà, entre deux grosses pierres, un feu de bois mort commençait à pétiller.

— Nous mangerons premièrement, annonça Paul, une omelette aux fines herbes.

Ce disant, il cassait les œufs dans un ample bol avec une remarquable dextérité.

— Laisse-moi les battre, cria Jean. Je me sens doué pour battre les œufs à la perfection.

— Bats, mais écoute. Pour faire une omelette aux fines herbes, il faut des fines herbes. Nous avons oublié d'en prendre chez nous.

— Ne vous mettez pas en peine, déclara Pierre, je vais vous en trouver.

— Il y en a donc ici ?

— Bonté du ciel, s'il y en a !

Et Pierre, aussitôt, se mit en devoir de couper le fin bout des herbes folles qui poussaient à foison dans le voisinage.

Il réunit ces pointes en une délicate gerbe qu'il hacha menu comme chair à pâté.

— Pourtant, hasarda Paul, je croyais que ce qu'on appelle fines herbes...

— Les fines herbes, interrompit Pierre d'un ton grave, je m'y connais, comme tu te connais à casser les œufs et Jean à les battre.

Puis, jetant dans le bol le subtil hachis d'émeraude, il ajouta :

— Bats de nouveau. C'est l'opération par excellence pour réussir l'omelette.

Ce fut Paul qui prit la queue de la poêle. La bonne cuisson exige une précision toute mathématique.

Quand l'omelette parut à point, nos trois amis l'attaquèrent à fond.

La même question triomphale leur venait aux lèvres : « Eh bien ? »

Modestement, Paul affirmait qu'elle aurait pu être plus cuite et Jean, que les œufs auraient pu être encore mieux battus. Mais, pour les fines herbes, il n'y eut qu'une voix. Elles étaient plus que fines : idéales.

— Personne n'avait jamais rien goûté de plus exquis. On ne vivrait que de ceci.

À ces derniers mots répétés gaiement par les trois voix juvéniles, une exclamation joyeuse, avec un soupir de délivrance, répondit : « Merci ».

— Avez-vous entendu ? s'écrièrent les trois voix.

— Oui. Qu'est-ce donc ?

— C'est probablement l'écho de ces vieilles tours qui fait des siennes, murmura Paul.

Le repas était terminé. Étendus la tête à l'ombre, les pieds au soleil, les yeux pleins de l'universelle beauté, nos amis se remémorèrent ce que leur rappelaient ces tours : celle de Veckmund, au pied de laquelle ils étaient, la mieux conservée des trois ; celle de Wahlenbourg, elle aussi presque intacte dans sa masse carrée ; celle de Dagsbourg qui n'est plus qu'un squelette tragique et hautain. Puis, tout de suite, commença une de ces conversations où les âmes des jeunes Français échangent tant de généreuses idées et de rêves sublimes.

Du rêve au sommeil, il n'y a qu'une marche étroite et si flatteuse ! Au moment de s'endormir, ils aperçurent une jeune fille qui, debout près de la tour, les regardait.

Grande et svelte en ses vêtements flottants d'une vague couleur grise, elle avait une chevelure blonde à demi dénouée et de grands yeux noirs très vifs, des lèvres un peu pâles et un sourire étincelant.

Comme elle restait immobile et muette, les trois jeunes gens ne prononcèrent pas un mot et ne firent pas un mouvement.

Une sorte de calme souverain régnait sur les ruines, dans la majesté pénétrante de ce beau jour.

Enfin la jeune fille leva lentement la main droite et, d'une voix harmonieuse qui semblait embellir le silence sans le rompre, elle leur dit :

— Je vous dois ma délivrance. Merci.

Oui, vous m'avez délivrée tout à l'heure. Involontairement, sans doute ; mais de si bonne grâce !

Je n'ai pas besoin de vous dire : écoutez-moi ; je lis dans vos regards autant de sympathie que de surprise, même de la

reconnaissance, car on est toujours reconnaissant envers ceux qu'on a obligés.

Je suis Lagina, fille de Hugues, comte de Nordgau. Je naquis ici, il y a des siècles et des siècles. Mon père, seigneur superbe et parfois terrible sous ses armes, n'avait pour moi que des caresses. De ma mère, morte très jeune, je n'ai connu que la tendresse vraiment divine.

Dans nos trois châteaux que ma pensée voit toujours pleins de faste et de vie, on faisait si bien que je trouvais toujours sous mes pas du bonheur. Mes moindres désirs étaient immédiatement prévenus. Peut-être, depuis la mort de ma mère, mon père éprouvait-il quelque inquiétude au sujet de ma santé. De là, cette sollicitude de tous les instants, laquelle, peu à peu, me donnait de la vie une idée étrangement fausse. Dans la meilleure intention du monde, tous me gênaient de la pire façon.

Hélas ! l'enfant gâté, malgré la bonté naturelle de son cœur, peut vite devenir d'humeur violente et cruelle. Voici le crime que je commis.

Un beau jour de printemps tout pareil à celui-ci, c'était même comme aujourd'hui le surlendemain de Pâques, il me prit fantaisie de me promener seule dans la campagne. La clef était restée sur une porte dérobée. Déjà, j'étais hors des murailles, marchant au hasard, sous les arbres en fleurs, joyeuse et toute criblée de leur neige enivrante.

Arrivée près d'un bouquet d'arbres, je cueillis quelques-uns des rameaux roses et blancs qui m'encharmaient.

Tout à coup, une très vieille femme, assise au rebord d'un fossé, se dressa devant moi et me cria :

— Vous n'avez pas le droit de saccager nos pommiers.

Je restai un moment interdite. Était-ce à moi que l'on parlait sur ce ton ? Je regardai les rameaux cueillis innocemment : c'était un simple bouquet.

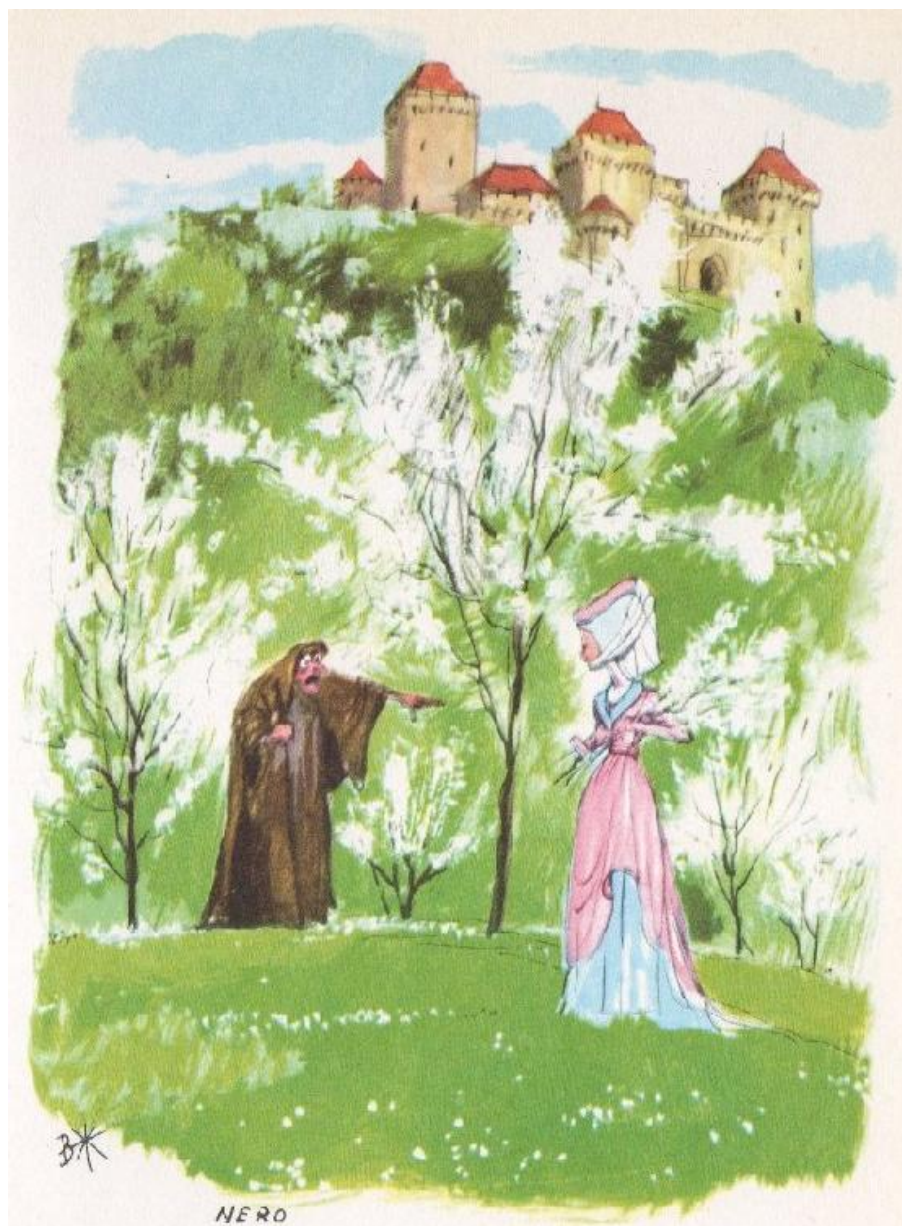
Sans répondre, j'allais continuer ma promenade, quand la vieille femme aux cheveux gris, au visage maigre et sombre, aux sinistres haillons, me barra la route en frémissant.

— Vous êtes, murmura-t-elle, la fille de là-haut ?

— Oui, répondis-je, je suis la fille de là-haut. Mon père s'appelle le comte Hugues de Nordgau. Laissez-moi passer.

— Vous ne passerez pas avant d'entendre ce que j'ai sur le cœur.

Les mains de la vieille femme s'étendaient vers moi, décharnées et menaçantes. Je haussai les épaules et la laissai parler tant qu'elle voulut.



Elle raconta la grande misère qui accablait les pauvres gens du pays ; que l'année précédente avait été une cause de souffrances sans nombre ; que celle-ci ne s'annonçait pas mieux ; que les impôts étaient cependant de plus en plus lourds ; que les hommes de guerre n'avaient pitié de personne, et que, si les puissants de ce monde n'y prenaient garde, la justice du Tout-Puissant finirait par éclater !

Dans l'interminable discours qu'elle me tint, certains mots revenaient avec une opiniâtreté irritante. De quels cœurs insensibles, de quels cœurs inhumains s'agissait-il ?

Distraitement, j'arrachais des pétales à mon bouquet. Ce geste parut-il un défi à la pauvre vieille qui redoubla d'imprécations ?

— Ainsi, répétait-elle, les puissants et les heureux de ce monde détruisent en se jouant les promesses des fruits, sur le sol arrosé par tant de sueurs et de larmes, tandis que ceux qui travaillent désespérément jusqu'à leur dernier soupir en sont réduits, pour apaiser leur faim, à manger l'herbe des champs.

La voix de la vieille femme devenait plus stridente et ses mains allaient jusqu'à s'agripper à ma robe. Tout son être semblait m'insulter.

Au comble de l'impatience, je tournai les yeux vers la campagne printanière et, remarquant combien l'herbe nouvelle était veloutée, jolie et appétissante, je m'écriai en riant :

— L'herbe des champs, ma bonne mère ! Mais ce doit être délicieux. On ne vivrait que de cela.

À ces mots, la pauvre vieille devint terriblement pâle : ses yeux lancèrent des flammes.

— Ah ! cette fois, dit-elle sourdement, c'est le Ciel même que tu provoques. Voilà le blasphème des blasphèmes. Point de pitié pour celle qui, jouissant de tous les bonheurs, ne sait que railler la misère.

Reculant de deux pas, elle dessina une croix en l'air, articula une rapide formule que je n'entendis pas et conclut :

« Tu resteras sous terre jusqu'à ce que, sur ta cendre, des êtres humains aient répété, de bonne foi et dans la gaieté de leur cœur, les mots que tu viens de prononcer sur l'herbe des champs. »

Je tombai à la renverse, croyant bien en avoir pour l'éternité.

Depuis lors, comprenant ma faute, prise de repentir, je l'ai expiée.

Grâce au ciel et à vous, qui sans doute avez été l'instrument du ciel, mon expiation est finie. Merci encore. Et qu'il me soit permis de faire un vœu pour vous, en signe de reconnaissance. Puisse ce que vous demandez à l'avenir, dans l'honnête secret de vos âmes, se réaliser pleinement. Adieu ! »

De nouveau, les mains de la jeune fille se levèrent et son pâle sourire étincela.

Beaucoup d'années se sont écoulées depuis que les trois amis avaient savouré les fines herbes d'Eguisheim. Chaque fois qu'ils se retrouvent ensemble, moins gais que jadis, mais non moins vaillants ni moins fidèles, ils se demandent si le sommeil ne les avait pas surpris au pied de la vieille tour et si leur vision n'était pas un simple rêve collectif.

Celui des trois à qui souriait le moins cette explication, c'est le mathématicien Jean.

— Jamais, dit-il, je n'admettrai qu'un rêve que l'on fait à trois puisse être un rêve. Ce serait admettre que la réalité n'est qu'un rêve unanime.

— D'ailleurs, ajoute Paul, nous avons tout intérêt à ce que notre apparition soit aussi réelle que prophétique. Ne nous a-t-elle pas promis la gloire ?

— Elle l'a promis, affirme Pierre. Et, en nous voyant travailler depuis notre enfance avec tant de modestie et d'obstination, qui oserait prétendre que nous avons mangé notre gloire en herbe ?

La Vigne de la Vierge



André Marsy était arrivé par une adorable soirée de septembre à l'exquis village de Zillisheim, si avenant avec sa large rue, ses pignons garnis de lucarnes, sa tour carrée et sa haute colline plantée de vignes.

La nuit tombait. Pénétrante langueur. Tant d'âme parfumée sortait de la terre ! La respiration des choses s'égalisait. Une brume s'allongeait vers les pentes. Le ciel aux transparences vertes devenait divinement liquide : on y voyait, au fond, se former des étoiles.

André Marsy entra dans une auberge. On lui donna ce dîner alsacien qui est, lui aussi, une fête : tranches de pain bronzé, fèves blanches et brunes, quartier de viande fumée, salière de bois où le gros sel à cristaux grisâtres semble un symbole d'hospitalité.

Devant le voyageur, étincelait une petite carafe à large col, pleine de vin blanc.

Il loua la vieille hôtesse de ce cordial repas. Elle reçut les compliments avec modestie. Vraie joie de voir ses joues ridées, ses yeux clairs, son front couronné d'un bonnet ruché, s'illuminer aux remerciements de l'inconnu !

Quelques parents avaient dîné avec elle. André mangeait seul, dans une salle étroite, près de l'horloge à grand balancier de cuivre.

La bonne femme revint, portant, avec les noix du dessert, un flacon poudreux qu'elle déboucha avec précaution.

André goûta ce vin vieux, froid et grave tout d'abord, mais qui dégageait lentement une étrange chaleur de pensée, tout un bouquet de nobles fleurs paysannes.

— Admirable vin ! D'où le tire-t-on ?

— De la Vigne de la Vierge.

La vieille femme montra du geste le coteau voisin dont se détachait, dans la nuit, la masse mystérieuse, et où des murs de soutènement se dessinaient en vagues blancheurs.

Bientôt André remonta dans la chambre qu'on avait préparée à son intention.

Près d'une large armoire à panneaux, en face de la fenêtre s'élevait le lit. Il faut dire, sans exagération, que le lit s'élevait : montagne de plumes, dans une immense toile, rude comme le baiser d'un grand-père dont la barbe n'est pas nouvellement faite. Tout ce qui s'appelle plumon, traversin, oreiller, édredon, s'y trouvait superposé !

André dormit d'un sommeil agité et lucide. La fièvre du voyage chantait, comme un grillon, entre son oreiller et l'oreille.

En cet état de grâce, il revivait les événements de la journée : rêverie de la route, vaste caresse du vent, trépidation du train, émoi devant la Vierge si douce, si attentive, au fond de sa niche Renaissance, un raisin sec entre les doigts, en hommage légèrement païen.

Le réveil vint, sans que le sommeil eût été complet. André avait toujours su où il en était, mais il ne savait plus précisément où il était.

Ce fut le jour.

Notre ami s'accouda au bord du trou que son corps avait creusé dans la plume du lit.

En ce moment, le coteau formait un délicat et prestigieux tableau. Baigné de lumière fraîche, sous un lustre de chaleur grandissante, il semblait palpiter d'extase. La vapeur qui entourait ses contours était comme l'haleine de la terre, rendue visible au soleil.

Les murs de soutènement s'étagaient en énormes escaliers. André rêvait que, monté sur un cheval de légende, de marche en marche, il grimpait jusqu'au sommet.

Une vigne lui plut entre toutes. C'était, à mi-côte, un alignement de ceps flexibles, aux belles feuilles, que le soleil azurait.

Vers la gauche, le mur s'écroulait ; vers la droite, deux pêchers au feuillage chevelu, au balancement souple, la désignaient de leur silhouette singulière.

Tout à coup, André Marsy éprouva une surprise telle qu'il se jeta hors du lit et courut à la fenêtre. Une forme féminine, au vêtement violet, se dressait entre les pêchers. Elle marchait à travers la vigne, s'inclinant, presque à chaque pas, et se relevant.

André la vit bientôt s'arrêter, regarder vers le village, vers la maison, vers la fenêtre, vers lui. Enfin, elle sembla porter la main à son cou. Fléchissante, elle remonta jusqu'aux deux arbres.

Alors, elle s'assit et, dans le brouillard perlé qui montait, s'évanouit.

— Je voudrais savoir, pensa André Marsy, ce qu'est cette femme si matinale, qui s'habille de violet pour aller à sa vigne.

Le rêveur se rendormit sur ce vœu. Cette fois, son sommeil fut plus calme. Sommeil du matin, qui a la saveur du fruit défendu et du coup de l'étrier !

Notre ami eût peut-être oublié l'apparition du petit jour ; mais la vieille hôtesse lui dit sur le seuil :

— Un instant encore ! Vous boirez un verre du vin de la Vierge...

— Je l'ai vue, votre Vierge.

— Vous ?

— Comme je vous vois.

La bonne femme s'inquiétait. Les humbles craignent toujours des mystifications. Hélas ! avec eux, ce serait lâcheté. Aussi, André Marsy répondit-il, avec une nuance d'impatience :

— Je l'ai vue là, dans cette vigne qui est là-haut, entre le mur écroulé et les deux pêchers.

La vieille se recueillit.

— Et comment était-elle vêtue ?

— D'une longue robe.

— Monsieur, de quelle couleur était sa robe ?

— Violette.

— Ah ! dit l'hôtesse d'un ton réfléchi. C'est donc que les raisins seront violets aujourd'hui.

Chaque fois que, pour la vigne, s'ouvre une période de quelque importance, la Vierge apparaît. Elle dirige le développement de la récolte. Ce matin, par exemple, elle venait rendre les raisins violets. Elle surveille ses raisins et les *soigne* tous.

Le mot *soigner* prenait, sur les lèvres de l'Alsacienne, un caractère de caresse pieuse.

— Elle les tient entre les doigts comme ceci.

La bonne femme entourait une grappe d'un geste lent.

André avait vu, en effet, l'apparition se baisser à plusieurs reprises. Il imaginait, sur la terre de la vigne, le frôlement d'un pas léger et, sur les feuilles où glissait la rosée, l'effleurement d'une robe, violette comme les grappes.

— Elle reviendra bientôt ?

— Oui, quand les raisins voudront bleuir. Alors, elle aura sa robe bleue.

André fut éclairé sur les rites de la favorable apparition.

Dès que la neige allait se fondre, la Vierge, vêtue d'une robe blanche, faisait le tour de sa vigne. Les gens du pays voyaient l'empreinte presque ailée de son pied nu. Aux premières feuilles, elle s'avancait en une robe verte comme un bourgeon à peine éclos. Que dire de la robe couleur fleur de vigne, que la Vierge prenait pour respirer le parfum généreux de la floraison ? Nous l'avons vue habillée de violet, comme le raisin mûrissant. Elle viendra en robe bleue, afin de soupeser les grappes aux lourds grains écartés. Mais ce ne sera pas encore l'heure de faire la vendange. Il faut attendre un signe nouveau : la Vierge en robe de carmin, de pourpre et d'or, comme si l'automne en mourant la drapait de sa suprême splendeur.

— Mais la Vierge, pourquoi a-t-elle choisi cette vigne ?

— Elle ne l'a pas choisie. La vigne lui appartient.

Notre ami apprit, depuis l'origine, l'histoire de la Vierge. Il l'apprit, racontée dans un langage qu'il n'entendait parfois qu'à demi. C'était encore un charme. On eût dit quelque vitrail dégradé, vu à travers les doigts à peine entrouverts d'une main frémissante.

Cette vigne, peut-être la meilleure du pays, était la dot d'une belle jeune fille fière, élancée et brave, laquelle aimait profondément son fiancé. Elle devait se marier le lendemain de la vendange.

Aussi, le jour dit, vendangea-t-elle avec allégresse. Jamais travail n'avait été plus gai.

Une ivresse se dégageait de la terre abreuvée des averses de septembre, déjà enivrantes comme du vin ; du tapis de feuilles blessées et jolies ; du ciel gris et tiède, où les triangles des énigmatiques oiseaux migrants semblaient tracer des emblèmes ; des forêts voisines où les mousses, les champignons, les humides taillis distillaient leurs baumes. L'automne touchait tout de sa main amoureuse, pareille à la vendangeuse enchanteresse.

La jeune fille riait à blanches dents. Elle riait pour mille choses : la fuite d'un lièvre dans les échalas, le vol alourdi et titubant des grives, la crécelle ironique des traquets, oiseaux gris tachés de blanc qui, de piquet en piquet, reculent devant le vendangeur et le regardent. Elle riait aussi, parce que son futur mari, qui passait près d'elle, à peine courbé par l'énorme hotte de bois, la saluait d'un geste. Elle riait enfin, parce que le rire exprime excellemment que la vigne est prospère à souhait.

Sa vigne, la jeune fille l'aimait tant que, n'ayant désiré que cela pour tout bien, elle l'entretenait avec un soin minutieux. Levée la première, quelquefois avant le jour, la fiancée montait à sa vigne et la « soignait » comme sa chambre nuptiale.

Le travail était fini. Près de la dernière voiture, la jeune fille aidait à remplir la dernière cuve.

Luisant de suc, le raisin était entassé en ordre. Une seule grappe dépassait, que la vendangeuse goûta.

Le futur mari apporta la dernière hotte. Coudes au corps, il monta sur l'essieu, sourit à la jeune fille et se pencha pour verser le raisin dans la cuve.

Soudain, son pied glissa. La lourde hotte de bois dur atteignit la nuque de la pauvre fiancée. Elle tomba morte sur la terre de la vigne : un grain de raisin et une goutte de sang rougissant ensemble son sourire !

On la porta ici, ajoutait la vieille Alsacienne, à l'endroit où l'on a planté deux pêchers.

Et c'est ici qu'est restée son âme. »

André Marsy voulut savourer encore une « bouchée » du vin de la Vierge.

Ce vin lui sembla plus pur, plus chaste, plus odorant, plus passionné.

C'était le vin caressé par les doigts de la jeune et riante morte.

En quittant Zillisheim, André, lui aussi, souriait au fantôme virginal. Il se demandait si réellement il l'avait vu se lever d'entre les pêchers, ou si c'était le mirage de la brume en laquelle se jouait le soleil. Mais quoi ! Le monde contient plus de fantômes que la philosophie ne le croit, et c'est justement ce qui donne du pain et du vin aux poètes.

La Première Pipe de Fritz Rullmann



ritz Rullmann fut un des plus grands ingénieurs et des plus grands fumeurs de l'Alsace, ce qui n'est pas peu dire.

Quand ce géant à la barbe de neige et d'or, aux sourcils gris farouchement hérissés dominant des yeux très doux, savourait la fumée d'une excellente pipe, tout en expliquant quelque judicieuse innovation industrielle, il apparaissait comme un exemplaire de la bonté humaine.

Chose extraordinaire : le savant ne parlait guère de ses machines sans fumer et il n'aurait su fumer sans parler d'elles.

— Oh ! nous avoua-t-il un jour, vous ne verriez rien de surprenant à cela, si vous saviez dans quelles conditions extraordinaires j'ai fumé mes premières pipes.

Machinalement, il alluma sa pipe en commençant son explication.

— Tout enfant, j'allais avec mes frères, plus jeunes que moi, passer quelques jours de vacances chez un de mes oncles qui avait un établissement de filature et de tissage près de Mulhouse.

Dès notre arrivée, nous entreprîmes la visite approfondie de l'usine. Je conduisais la marche et, à l'occasion, fournissais les renseignements.

Au milieu de cette prodigieuse activité, je me sentais déjà un homme. D'ailleurs, ne possédais-je pas dans la poche de mon veston une superbe pipe de merisier, achetée avec toutes mes économies de collégien ?

Hélas ! Ce n'est pas tout que la pipe. De tabac, pas une seule miette ne me restait. Confiant dans la destinée, je me disais : « Le Ciel y pourvoira » et reprenais l'examen de la puissante installation qui nous entourait.

Nous venions de parcourir les salles de carderie dans toute leur longueur, admirant les allées bordées de machines et la multitude correcte des courroies qui leur distribuent la vie.

— Ah ! ces cardeuses, avec quelle dextérité elles accomplissent un travail, jadis si pénible et si rebutant aux pauvres doigts humains !

Nous allâmes ensuite voir à l'œuvre les splendides peigneuses circulaires qui, achevant le nettoyage et classant les brins d'après leur longueur, amènent le coton à l'état qu'exige la filature.

Ébloui par cette féerie mécanique qu'a créée la science, je m'accoudais à une fenêtre, tout pensif, quand soudain, mes doigts sentirent une grosse pincée de tabac. Quel tabac ! Blond, souple, ravissant, il était là, sur l'entablement de la fenêtre, providentiellement offert à ma pipe neuve.

Où fumer ? Je descendis avec mes frères jusqu'au jardin où une petite maisonnette encombrée de pots de fleurs me parut un parfait fumoir. Mes frères m'admirèrent, exhalant mes premières fumées bleuâtres. Faut-il l'avouer ? Quelques instants après, il fallut au dieu du tabac cette rançon que paye au dieu des flots le passager, dans sa première traversée. Mais quoi ! mes frères m'admirèrent encore, stoïque en l'épreuve du mal de mer. Mon tabac était fumé jusqu'au bout.

Le lendemain, nous visitâmes les salles immenses où le fil se renvide sur des broches. Grandiose spectacle, tumulte émouvant ! Les broches se meuvent par dizaines de mille et il semble qu'on démêle le murmure propre à chacune d'elles.

Le métier à filer nous arrachait des cris d'enthousiasme. C'est vraiment un des appareils qui dépassent l'imagination, par la délicatesse de l'œuvre qu'ils exécutent. Le labeur qui jadis condamnait l'homme à un si long apprentissage, s'accomplit avec une promptitude et une exactitude incomparables, grâce à des machines qui sont douées non seulement de vie, mais d'intelligence.

Quand onze heures sonnèrent, je pensai :

— Je fumerais bien encore une pipe. Ah ! si, comme hier, je trouvais, sur une autre fenêtre...

Justement, sur cette autre fenêtre, il y avait aussi une pincée de tabac doré et soyeux à souhait.

Nous courûmes au fumoir improvisé. Du mal de mer, plus de nouvelles. On peut devenir, presque tout de suite, un vieux fumeur.

Le jour suivant, ce fut le tour des salles du tissage. Familiarisés assez vite avec le tapage des métiers mécaniques, nul de nous ne se lassait de contempler ces légions d'engins qui, sans répit ni défaillance, lancent la navette à travers les fils de la chaîne et montrent la belle nappe du tissu s'appliquant sur le rouleau.

Lorsque je m'approchai de la fenêtre, à l'heure de la pipe, c'eût été pour moi une déception que de n'y pas trouver de tabac. Je ne fus pas déçu.

Ces huit jours de vacances, dans l'usine bien-aimée, nous firent comprendre ce que le génie humain avait réalisé, dans la région mulhousienne, pour le développement industriel et la protection de la vie humaine. Au siècle dernier, par exemple, le battage du coton s'effectuait à la main. Les ouvriers, armés de baguettes, accomplissaient lentement cette opération si nuisible à leur santé. Pauvres poumons où s'engouffraient tant de sinistres poussières ! Aujourd'hui, dès que les balles de coton sont amenées dans les magasins et que leur contenu est mélangé suivant les besoins, les vaillantes machines ouvreuses et batteuses se mettent en besogne : elles disposent le coton en nappes, l'ouvrent, en le débarrassant de ses feuilles, de ses graines, de toutes ses subtiles impuretés. De tambours en tambours, présentant ses nappes de plus en plus pures, il arrive, disposé en rouleaux, à des machines qui défont les nœuds, démêlent les fibres et disposent la matière textile en innombrables rubans si soyeux qu'ils sont pour les yeux une caresse.

— Fort bien, interrompîmes-nous. Et, après ces méditations humanitaires, tu éprouvas le besoin de fumer une pipe, tu allas à la fenêtre et tu trouvas ton tabac non moins bien préparé, non moins fin, non moins soyeux que le coton de tes machines ?

— Oui, répondit gravement Fritz Rullmann, je trouvai, ce jour-là encore, mon tabac, tel que vous le dites, et je le trouvai de même pendant mes huit jours de vacances. En quittant l'établissement de mon oncle, j'avais l'industrie et la fumerie dans le sang.

Là-dessus, Fritz Rullmann vida sa pipe, la renfonça dans sa poche, endossa son pardessus et nous tendit la main pour prendre congé.

— Hé bien ! lui dîmes-nous, et ton tabac ?

— Quel tabac ?

— Le tabac providentiel, celui que tu trouvais à point nommé, miraculeusement, sur le rebord des fenêtres, d'où venait-il ?

— Ma foi ! je n'en sais rien !

— Te moques-tu ? Si nous avons écouté patiemment tous les détails d'une industrie connue, c'est pour avoir cette explication, et tu t'en irais sans la donner ?

— Mes bons amis, je jure que je n'ai, à ce sujet, qu'une hypothèse...

— Dis-nous ton hypothèse, Fritz Rullmann, ou nous ne te reverrons jamais.

Un peu embarrassé, le bon géant répondit en baissant les yeux :

— Oh ! alors, voilà ! Comme il était absolument interdit de fumer dans les usines, certains ouvriers, qui ne peuvent se passer de tabac, en mâchaient des pincées...

— Qu'ils faisaient sécher ensuite sur le rebord des fenêtres et dont profitait le fumeur débutant.

— Bah ! s'écria Fritz Rullmann, qu'est-ce que le feu ne purifie pas, surtout le feu d'une pipe de merisier telle que la mienne ?

En vérité, Fritz Rullmann, depuis plus de quarante ans, avait toujours eu une pipe de cette sorte. Les Alsaciens sont fidèles aux petites choses, comme aux grandes.



Le Premier Mai dans la Forêt



ar une belle nuit de printemps, le docteur Joachim Bringel, de Schirmeck, fut obligé de constater qu'il ne parvenait pas à s'endormir. Son esprit, à qui dans la journée il avait demandé trop de travail, continuait de travailler sans merci.

D'abord, le docteur essaya de faire violence au sommeil : bon moyen de mettre le sommeil en fuite.

Il eut enfin l'idée plus heureuse de se lever, pour marcher un peu dans la campagne.

L'air était encore assez frais, mais de grands souffles y passaient, tièdes et tendres. Le docteur hâta le pas afin de se réchauffer, et, à son insu, afin d'arriver plus vite à la forêt qui l'attirait irrésistiblement.

Il en connaissait à fond tous les chemins. D'ailleurs, une vague lumière se mêlait à l'ombre, comme pour la rendre encore plus émouvante.

Bientôt, il fut parmi les arbres et en respira à pleins poumons le puissant arôme salubre.

Plus d'une fois, il trébucha. Plus d'un de ces arbres tendait une racine. Dans la journée, c'était un siège ; dans la nuit, c'était un piège.

Tout à coup, un murmure de voix le fit tressaillir. Il s'avança à pas muets, prêtant l'oreille.

Près de lui, quelqu'un disait distinctement :

— Les hommes s'imaginent que nous sommes sans conscience et

que nous ignorons notre destin. Ainsi, moi, sapin, je sais que, dans quelques jours, on m'abattrà. Je suis désigné pour soutenir l'échafaudage d'une maison qui va être construite dans la vallée, à l'endroit où vous voyez trois petits aunes, parmi la verdure des prés. Ce service réclamé de moi me fait honneur. Mais quelle tristesse de quitter la montagne chérie ! Puisque mes heures sont comptées, il n'en faut pas perdre une minute. Je goûte pleinement les sucres délicieux du sol et la mélodieuse caresse du vent.

— Moi, répliqua une voix plus énergique, je n'ai pas ta résignation. Tu as une philosophie de bois blanc. Ce qu'on veut de moi, ce n'est pas un éphémère appareil, mais une charpente propre à défier les siècles, comme j'ai défié les tempêtes. Je défendrai ma vie en athlète, et plus d'une hache s'ébrêchera aux nœuds de mes fibres.

— Tu seras abattu tout de même, murmura une troisième voix. Ce qui nous manque, à nous, pour nous défendre, c'est ce que possède le moindre oiseau qui se pose sur une branche, la moindre souris qui grignote à nos pieds : la faculté de nous déplacer. Nos racines sont nos nourrices, elles sont aussi nos geôlières. C'est la loi. Je m'incline devant elle. Mais ce qui m'indigne, c'est l'ingratitude de l'homme. Nous, hêtres, nous lui donnons notre faîne d'où il peut extraire une huile si délicate. Jamais ce don royal n'a arrêté un moment cette hache qui pénètre jusqu'à notre cœur.

— M'épargne-t-il davantage, dit une autre voix toute menue, moi qui lui donne d'exquises noisettes ?

Ici, le chêne, de qui les branches semblaient se tordre, fit entendre un rire sarcastique.

— Ah ! si nous en sommes à compter nos services rendus à l'homme !

— Dites plutôt : nos bienfaits.

— Il me doit le chariot solide où il rentre ses récoltes dans sa grange.

— À moi, il doit sa grange.

— Il me doit la voiture élégante que traînent ses chevaux, orgueil de son écurie.

— À moi, il doit son écurie.

— Il me doit son bâton de voyage.

— Il me doit les chaises, les escabeaux, les boiseries de ses chambres.

— À moi, il doit ses chambres.

— Il me doit les vergues et les mâts de ses navires.

— Il me doit les sabots grâce auxquels il peut marcher à travers champs.

— À moi, il doit le manche de la bêche et de la charrue grâce auxquelles les champs lui donnent le pain.

— Il me doit les tonneaux de ses caves et les échelas de ses vignes.

— À moi, il doit le vin, dit une voix que le vent apportait des coteaux.

— Il me doit les tables sur lesquelles il mange et travaille.

— À moi, il doit les outils nécessaires à son œuvre et les instruments indispensables à sa nourriture.

— À nous tous, l'homme doit le feu qui adoucit ses aliments, facilite sa tâche, éloigne les ennemis, éclaire les veilles et remplace la chaleur du soleil.

Peu à peu, la forêt entière se mêlait à ce miraculeux entretien.

Du plus grand au plus petit, du plus vieux au plus jeune, tout arbre prenait la parole et, chose plus poignante encore, accompagnée, accentuée, propagée par le vent.

Dans les branches, le vent imitait tour à tour le hennissement des chevaux, le rythme de l'océan, le claquement des sabots, le mugissement des bœufs, le marteau du tonnelier, le crépitement de la flamme dans l'âtre.

Soudain, le vent s'apaisa. Un silence religieux se fit, pendant qu'une voix rêveuse proclamait :

— L'homme me doit ce refuge doux et sacré où il naît, où il dort, où il meurt : le lit.

Une sombre voix répondit :

— À moi, il doit l'enveloppe suprême où il repose pour l'éternité.

Alors, brusquement éveillé, le vent imita le bruit de la terre tombant sur un cercueil et la caverneuse mélodie du *De profundis*.

Que devenait le docteur Joachim Bringel ?

Tremblant de tous ses membres, cloué sur le sol comme ayant lui-même des racines, il se disait :

« En quel enchantement suis-je tombé ? Dieu bon ! quelle est cette nuit ? »

Mais, à peine formulée cette exclamation, sa mémoire, vigilante gardienne qui ne perd jamais ses droits en une tête bien faite, lui suggéra :

— Cette nuit est exactement celle du premier mai.

Alors, le docteur se rappela avoir lu, sur maint vieux livre, que, pendant la nuit du premier mai, nuit du solstice d'été, les forêts exercent sur les hommes une mystérieuse attirance ; que, vers minuit, leurs arbres parlent comme à l'époque légendaire où ils rendaient des oracles, et que parfois leurs roches s'entrouvrent, laissant voir aux passants éblouis les trésors qu'elles recèlent.

Toute explication précise, si hasardeuse qu'elle soit, a sa vertu rassurante. Le docteur Joachim Bringel se ressaisit magistralement. Dès lors, il écouta, avec une attention toute scientifique, les conversations ininterrompues de la forêt.

Il s'était appuyé contre un hêtre. Ses doigts rencontrèrent un velours si moelleux qu'il se crut dans un salon. Il se souvint que les hêtres portent leur mousse du côté opposé au soleil levant.

— C'est une boussole verte, lui dit l'arbre en confidence.

Cependant, de toutes parts, les arbres continuaient à se plaindre de l'homme.

— Que l'homme emprunte leur tanin aux châtaigniers !...

— Qu'il transforme les peupliers, les trembles, les sapins en papier !...

— Soit ! La forêt admet une sage exploitation.

— Ce qu'elle n'admet pas, c'est une absurde dévastation.

— Combien de taillis disparaissent sous la serpe du paysan, voire sous la dent du mouton.

— Pour les bois, le mouton est l'animal féroce par excellence.

— Hélas ! l'animal le plus redoutable, ce sera toujours l'homme. Les arbres sont menacés non seulement par le fer de ses haches, mais par les balles de ses fusils.

— Nous avons vu mourir ainsi quelques-uns des plus beaux d'entre nous.

— Toute cible est une infernale voisine. Après le tir et ses ricochets, le taillis apparaît fusillé.

Et le vent imitait le sifflement des balles.

— En somme, reprit l'aîné des chênes, les nouvelles de la terre sont mauvaises.

— Mauvaises ! Mauvaises ! hurla le vent.

— Tenez ! interrogeons le docteur Joachim Bringel qui nous fait visite en ce moment ; il sera obligé de condamner beaucoup de ses semblables.

— En vérité, les vicissitudes de l'humanité ne se comprennent que si l'on étudie l'histoire des forêts.

À ces mots, tous les arbres montrèrent que rien n'était perdu pour eux des nouvelles apportées par leur éternel interlocuteur, ie vent, en la suite des âges.

— Vous en souvient-il ? En Asie Mineure, en Algérie, en Tunisie, des cités opulentes, Palmyre et Lambessa, se sont anéanties à mesure que le sol s'est déboisé.

— Quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, le sud de la

province de Constantine, l'ouest du Lac Triton, étaient de fécondes contrées. À peine maîtres du pays, les Romains portèrent la hache sur nos ancêtres. Que brûlait Rome pour chauffer ses étuves ? La prospérité de l'Afrique.

— Si le Nouveau-Monde n'est pas moins barbare en maniant la hache, il est plus raffiné pour utiliser les arbres abattus. Un journal des États-Unis vient de publier, lors des fêtes de Pâques, des suppléments de quatre-vingt-dix pages, tirés à huit cent mille exemplaires. Il a fallu déboiser un espace de quarante hectares pour faire le papier nécessaire. Voilà le prix d'un tel déluge de mots !

En l'arbre qui semblait ainsi parler, chiffres en mains, le docteur reconnut un sapin dont il avait souvent admiré la barbe d'hidalgo, c'est-à-dire la longue mousse blanche, en s'asseyant volontiers près de lui, aux après-midi d'été, pour lire ses journaux et ses revues. Ce sapin avait lu par-dessus sa tête.

La conversation silvestre devenait de plus en plus savante.

— Les forêts abaissent la température moyenne du sol d'environ un degré et demi centigrade, sur la surface. À un mètre vingt-cinq de profondeur, l'abaissement de la température est encore environ d'un degré.

— Les hygiénistes, vous le savez, docteur Joachim Bringel ? proclament combien cette action réfrigérante devient bienfaisante, surtout dans les étés où la canicule est rigoureuse. Des contrées entières sont sauvées par nous des épidémies. Rien ne peut suppléer aux vertus des forêts.

— Pour remplacer la houille noire, il faut bien recourir à la houille verte, c'est-à-dire à la force motrice des cours d'eau.

— La houille blanche n'est pas moins atteinte par le déboisement. À mesure que les propriétaires de troupeaux, les cultivateurs et les industriels ont étendu la déforestation, les savants ont pu constater le recul des glaciers.

— Or, les glaciers constituent la réserve de cette eau de fusion qui prête un concours féerique à la civilisation. La science démontre aux industriels que, dans les lieux où est captée la houille blanche, il faut créer des forêts de protection. Les forêts sont des remparts sacrés.

C'étaient là d'austères et profondes paroles. Les vieux arbres au tronc moussu s'y complaisaient.

Mais les autres, les arbres si jeunes et si souples, les téméraires qui se couvrent de fleurs et de feuilles à l'heure où les chênes n'ont même pas encore dépouillé leur fourrure d'hiver, les petits nerpruns, les petits sureaux, les petits troènes, les petits prunelliers et les petites aubépines nerveuses, avaient bientôt été lassés de si arides méditations.

Au lieu de parler, ils chantaient.

Tout bas d'abord, puis à mi-voix, puis à tue-tête, ils entonnaient des refrains pleins de sève.

Le noisetier, qui avait en vain essayé de placer une réflexion parmi les sages, faisait allègrement sa partie parmi les fous.

— La nuit va finir, seule nuit de l'année où les arbres puissent dire ce qu'ils ont dans le cœur. Qu'elle ne finisse pas sans que nous ayons chanté la beauté de la terre et du ciel !

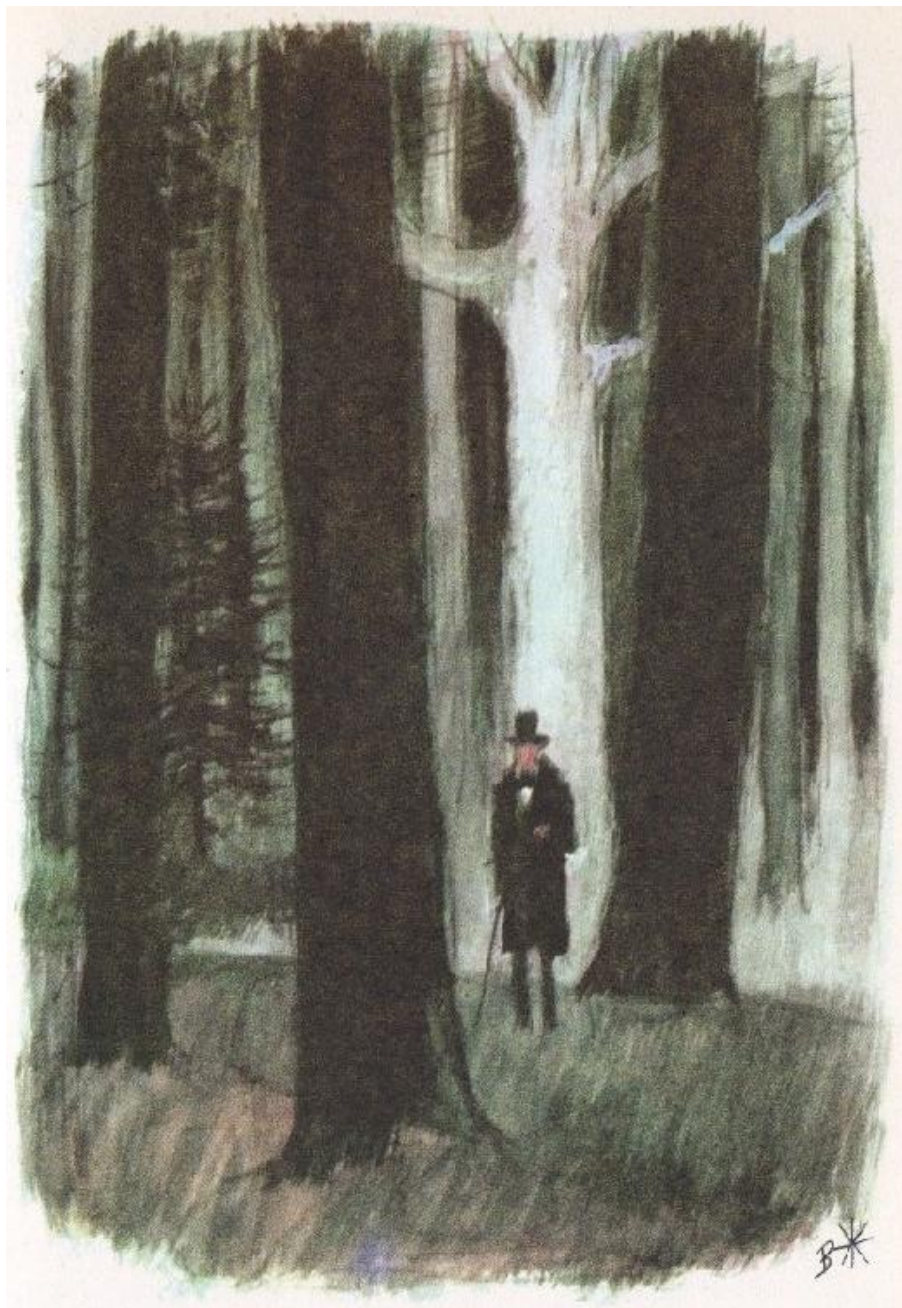
— Nous sommes heureux de tisser notre robe verte, heureux de la voir se muer en or et en pourpre, heureux aussi de la voir tomber à nos pieds, parce que, alors, nues et légères, nos branches baignent dans l'air pur.

— Personne mieux que nous ne s'imbibe de ciel. Personne mieux que nous ne savoure la terre.

— Notre immobilité, c'est la faveur suprême. Que la terre et le ciel soient bénis !

— Quel ravissant optimisme ! se disait le bon docteur Joachim Bringel. Ces petits chantent comme des anges. Toute ma vie, je me rappellerai leur effusion de félicité, en tâchant de m'y associer autant qu'il sera en moi.

Tout à coup, une rapide et vaste lueur emplit la forêt.



Elle ressemblait à ces éclairs qui, aux soirs brûlants de l'été, sans être provoqués par aucun nuage, ne sont suivis d'aucun coup de tonnerre.

Cette fulguration dans la forêt paraissait venir non d'en haut, comme ces éclairs de chaleur, mais d'en bas.

Frémissant d'émotion, le docteur attendait l'explication de ce prodige.

Un second éclair lui fit entrevoir brusquement les profondeurs du sol.

Parmi des masses énormes de grès rose et de grès jaune, apercevant d'immenses filons d'argent et d'or :

— Bon ! pensa-t-il, la nuit du solstice d'été tient jusqu'au bout sa promesse d'enchantement. Remarquons avec soin la place de cette mine incomparable. Nous y reviendrons demain. En attendant, rentrons chez nous. Nous avons bien gagné un peu de bon sommeil.

Rentrer chez soi, à qui les oreilles sont bruissantes de paroles surnaturelles et les yeux éblouis de richesses sans prix, n'est pas toujours si facile.

Longtemps, le docteur erra à l'aventure parmi les arbres redevenus silencieux et dont le faîte commençait à se détacher sur l'adorable ciel pâlisant d'aurore.

Il ne fut dans son lit qu'au soleil levant, mais cette fois, dormit comme une bûche, comme toute une forêt.

À son réveil, le docteur retourna vers la montagne, afin de retrouver la place où l'éclair d'en bas lui avait montré tant de trésors. Ses recherches furent inutiles.

Épuisé de fatigue, il s'assit sous le sapin à barbe d'hidalgo.

— Hé bien ! lui dit-il, vieux compagnon si vénérable qui, cette nuit, étais si éloquent, ne me diras-tu pas un mot maintenant ?

Le sapin se tint coi. Mais, bien qu'aucun souffle ne passât dans l'air, ses rameaux eurent un bruissement léger.

Et le docteur vit tomber sur sa main un brin de mousse blanche.

- Merci, fit-il, j'ai compris. De cette nuit de rêve, je ne dois recueillir qu'un trésor de sagesse. Mais, pour un savant, en est-il de plus précieux ?



La Preuve



'affaire du 27 octobre 1870, dans la vallée de la Brüche, avait été promptement menée.

Dès que le général prussien von Fulwalden, avec un capitaine d'état-major et quelques uhlands, fut engagé dans le chemin creux, bordé de noyers et de cerisiers, qui va de Valroy à la rivière, des coups de fusil retentirent.

Le capitaine tomba mort et tous les soldats furent atteints. Le général, enlevé de son cheval par huit ou dix mains vigoureuses, désarmé, bâillonné, disparut soudain dans la forêt voisine.

Lorsque les Allemands, attirés par la fusillade, arrivèrent, leur colère éclata avec une violence inouïe. Le général von Fulwalden était un de leurs chefs les plus respectés. Ce coup de main si hardi et si heureux dans un pays surveillé étroitement, prenait un insolent caractère de défi.

Ils fouillèrent à fond et par la même occasion pillèrent un peu le village de Ménival. Les maisons aux longs toits pâles couverts de tuiles rose pâle, aux superbes portes de granges, aux fenêtres basses ornées de fleurs automnales, retentirent toutes de plaintes et de menaces.

Recherches vaines ! Nulle trace des ravisseurs ni de leur proie ! Rien non plus dans les forêts, ni dans les villages du voisinage. Les troupes ennemies allaient se retirer, quand un de leurs détachements arriva avec un prisonnier aux mains liées.

C'était un homme d'une trentaine d'années, en blouse, et qui, blessé à la jambe, marchait avec peine. Fièrement relevé, son visage

aux yeux vifs, à la barbe brune, respirait le courage et même le calme.

Les Allemands, dans un sentiment de haine et d'effroi, annonçaient que, enfin, un franc-tireur était pris. *Franntirou*, grondaient-ils. Les habitants du pays répétaient entre eux, sans en savoir davantage : « Un franc-tireur ! Ce sont des francs-tireurs qui ont enlevé le général allemand. »

Le prisonnier fut conduit devant le commandant prussien, sorte de géant dont la moustache blanche taillée au ras de la lèvre contrastait avec la large face rouge.

Installé dans la maison la plus riche du village, aussi à l'aise en un fauteuil de la grande chambre alsacienne que s'il était devant son bureau de Berlin, le juge interrogea en français l'homme qu'encadraient ses soldats.

— Vous aviez une cartouche cachée sur vous.

— Cachée ? Oui et non. Elle était surtout cachée pour moi. Elle avait glissé à mon insu dans la pochette de ma chemise, où je mettais la montre que vos soldats m'ont confisquée.

— Vos mains sont noires de poudre.

— Il n'y a pas que la poudre qui noircisse les mains.

— Vous avez la jambe blessée par une balle.

— Il n'y a pas que les balles qui blessent les jambes.

— Vous faisiez partie de la bande de francs-tireurs qui a enlevé par surprise le général von Fulwalden ; vous allez être fusillé !

Le prisonnier, sans baisser les yeux, réfléchit un instant : puis, avec son accent un peu tramant et narquois, répondit :

— Il faut tout dire. C'est le moment, ou jamais. Je m'appelle Jean Chavelle, né à Rothau le 12 août 1840, menuisier de mon état. Je ne suis pas franc-tireur. Je fais partie de la garde mobile, c'est-à-dire de l'armée régulière.

— Vous moquez-vous de moi ? s'écria le commandant en assénant sur la table un coup de poing qui fit s'égrener un bouquet de bruyère placé dans un vase.

— Je sais bien, déclara tranquillement Jean Chavelle, que mon costume...

— Votre costume est d'un franc-tireur et non d'un mobile.

— Ni de l'un ni de l'autre. Avec votre permission, je vais vous expliquer la chose en détail. Bien que blessé à la jambe d'une balle, comme vous l'avez dit, j'avais grande envie de ne pas être prisonnier. J'ai donc tiré de mon sac une blouse et un pantalon emportés à tout hasard pour la campagne. Quant à mon costume de mobile et à mes armes, j'en ai fait un paquet pour le jeter dans la rivière, à l'endroit le plus profond.

— Si profond qu'on n'y retrouverait rien.

— L'eau n'est pas seulement très profonde, elle est très courante. Vous avez raison : on ne trouverait rien. Mais, sur l'honneur, sous la foi du serment, je suis un mobile et non un franc-tireur. Rien de plus à dire.

Sans répondre au prisonnier, le commandant donna un ordre aux soldats.

Jean Chavelle s'était appuyé contre la muraille, sa blessure le faisant cruellement souffrir. Il acceptait son sort avec une héroïque résignation.

Tout à coup, le maître de la maison, M. Jacques Vouthon, un beau vieillard aux cheveux de neige, entra dans la chambre accompagné de sa petite-fille Marthe qui vivait près de lui. Visiblement, Marthe, dont les grands yeux noirs rayonnaient d'intelligence et de volonté, le poussait à parler.

— Monsieur le commandant, dit-il, j'ai tout entendu. Je crois fermement que ce vaillant homme dit vrai.

— Qu'il prouve son dire !

— Laissez-lui le temps d'assembler des preuves.

— Monsieur, en temps de guerre, c'est le temps qui manque le plus. Il faut faire son devoir sans délai.

— Connaissez-vous quelque témoin de l'engagement auquel votre prisonnier ait pris part ?

— Il y en a un.

— Où est-il ?

— C'est un de nos soldats qui a été blessé. On le soigne près d'ici. Mais je suis bien sûr qu'il n'a pas pu distinguer le visage des agresseurs.

La jeune fille tressaillit et, s'avançant, frémissante, demanda :

— A-t-il pu distinguer leur uniforme ?

— Je le crois.

— Hé bien ! au nom du Ciel, monsieur le commandant, accordez-moi un quart d'heure. Je vous apporterai la preuve qu'il vous faut.

— Une preuve ? murmura l'officier allemand. Laquelle ?

— Impossible de vous le dire. Accordez-moi cinq minutes seulement.

— Cinq minutes, mais pas une de plus.

— Puis-je t'aider, Marthe ? disait M. Vouthon.

— Non, grand-père, répondit-elle tout bas. Restez ici. Vous veillerez à ce que la promesse soit tenue.

D'un élan, la jeune fille monta dans sa chambre du premier étage. Là, d'une main impatiente et cependant méthodique, en s'efforçant de demeurer calme et de réprimer les battements de son cœur, elle ouvrit une à une ses armoires. Pêle-mêle, sur le tapis, elle jetait les gants, les dentelles, les nécessaires à ouvrage, les souvenirs de voyage, les mille riens qui encombrant les tiroirs d'une jeune fille.

Ce que Marthe cherchait ! Elle n'eût osé le dire à personne, de peur d'amener un mélancolique sourire sur les lèvres incrédules.

L'objet de sa recherche se déroba à elle. Hélas ! il avait si peu de valeur. La servante l'avait peut-être balayé. Pourtant, Marthe se rappelait l'avoir encore entrevu quelques jours auparavant.

Elle entendit la voix du grand-père, au bas de l'escalier :

— Marthe, les cinq minutes vont être écoulées.

Immobile, debout au milieu de la chambre, parmi des étoffes, des rubans et des bijoux entassés à ses pieds, elle scrutait sa chambre d'un suprême et poignant regard.

— Dieu juste ! dit-elle tout à coup, si c'était là !

Au coin de la cheminée, gisait une petite corbeille de jonc qui, renversée précipitamment, laissa échapper une boîte d'allumettes.

— *Je l'ai*, cria-t-elle, *je l'ai !*

Cette boîte d'allumettes qu'un de ses cousins lui avait laissée sur sa demande, une des premières boîtes de ce genre fabriquées en France, représentait un mobile en tenue de campagne.

Marthe était en face de l'officier.

— Voici, lui dit-elle, ce qu'il vous faut.

Déjà, l'officier haussait les épaules, comme devant un enfantillage impertinent. Mais, en lui désignant la petite image d'un dessin très net et de couleurs très vives, Marthe ajouta ;

— Vous n'avez qu'à faire voir cette image au soldat qui escortait votre général. Il se prononcera. J'ai confiance.

La noble jeune fille, en disant : « J'ai confiance », regardait Jean Chavelle.

— Oh ! Mademoiselle, dit le brave Alsacien, si l'Allemand en question a d'aussi bons yeux que vous avez bon cœur, je suis sauvé.

Le problème se posait d'une façon si imprévue, si impérieuse et si fine que l'officier allemand n'y put résister.

— J'irai moi-même, dit-il.

Ses gros doigts courts avaient pris la frêle boîte d'allumettes d'un sou.

— Puis-je vous accompagner ? lui demanda Marthe Vouthon.

Il se retourna tout d'une pièce :

— Doutez-vous de moi ?

Alors, en fixant sur lui le feu sublime de ses yeux noirs dont pourtant elle ignorait la puissance, la fière jeune fille répondit :

— Non, je ne doute pas de vous, sachant que vous *devez* être homme d'honneur.

Le commandant, en se préparant à partir, dit à ses soldats :

— Vous répondez de cet homme sur votre vie. À la moindre tentative d'évasion, faites usage de vos armes.

M. Vouthon et Marthe connaissaient assez bien la langue allemande pour ne rien perdre de cette prudente admonestation. Le commandant parti, il se fit un poignant silence. Marthe, assise près de son grand-père, la tête penchée, priait.

Au bout d'un interminable quart d'heure, le commandant rentra sans mot dire. Tous les yeux se fixaient vers lui. Il se mit à écrire sur une grande feuille de papier. Les Allemands ne sont jamais pressés.

Marthe, malgré son grand-père qui la retenait, lui toucha le bras.

— Hé bien ! Monsieur, qu'a dit votre blessé ?

Lentement, l'officier répondit :

— Notre blessé affirme que tous les assaillants étaient vêtus comme le soldat qui est peint là-dessus. Reprenez votre boîte d'allumettes.

La maison s'emplit d'une joie dont les Allemands eux-mêmes subirent la grâce.

— Alors, dit Marthe à l'officier, votre prisonnier...

— C'est un prisonnier comme les autres. Il sera emmené en captivité.

— On peut donc lui délier les mains ?

— Si vous voulez.

Les liens étaient noués trop fortement pour les doigts délicats de la jeune fille. L'officier tira de sa poche un gros couteau à manche de corne, l'ouvrit et le lui tendit :

— Coupez, dit-il.

De ses mains libres, Jean Chavelle prit les mains de sa libératrice et les baisa. Il pensait : « Maintenant, je puis songer à m'évader. »

Quand Marthe, dans la maison que l'aile de la mort avait effleurée, se retrouva seule avec son grand-père, elle se jeta dans ses bras en pleurant. Larmes bienfaisantes qui enfin la rassérénèrent.

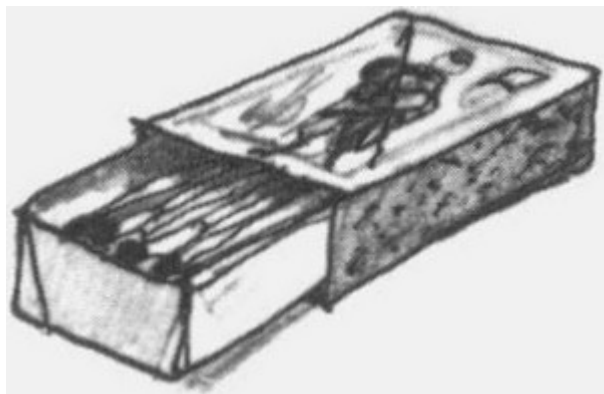
— Grand-père, disait-elle, c'est la Providence qui a dirigé tout cela, et qui a placé entre mes mains cette boîte d'allumettes.

— Pour faire la lumière, s'écria gaiement le vieillard : rien de plus sûr.

Et les beaux yeux de Marthe sourirent dans leurs larmes.

On a lu, dans un Bulletin des évacués de Lorraine publié à Paris pendant la guerre de 1914—1915 :

Nous apprenons que M. Jean Chavelle, âgé de 75 ans, dont la fermeté et la droiture étaient connues de tous, a été fusillé par les Allemands. Il voulait les empêcher de mettre le feu à la paille de l'église sur laquelle étaient étendus des blessés. Il est mort en déclarant : « Il était dit que je ne vous échapperais pas, mais vous n'échapperez pas à nos soldats. Vive la France ! »



La Fête de Noël du Lieutenant Schlosser



Un soir du 24 décembre, dans une des maisons les plus caractéristiques de Strasbourg, vieille et gracieuse demeure à pignon sculpté, à très haut toit percé de lucarnes, tout est préparé pour la fête de Noël.

Au milieu du salon familial se dresse un sapin que fleurissent à l'envi rubans, fruits, figurines, jouets et menus paquets bariolés. Au-dessus, attachée à un cordon rouge, rayonne une croix de la légion d'honneur.

Avec un zèle plus pieux que jamais, M^{me} Mathilde Schlosser met la dernière main à son chef-d'œuvre annuel.

Jolie encore et si charmante, — est-il rien de plus doux que ces mots : une jeune grand-mère ? — profil droit, grands yeux purs, cheveux noirs mêlés de fils d'argent et naturellement ondulés, la jeune aïeule apparaît comme une des plus exquises figures d'Alsace.

Sa tâche terminée, elle se recule, et, s'asseyant sur une chaise de bois près d'un antique rouet, contemple le sapin.

Dans la décoration éphémère de l'arbre, elle salue certains ornements qui sont de durée. Ils égaieront l'enfance de ses petits-fils, comme ils ont égayé son enfance, à elle, la grand-mère. Voilà, par exemple, les deux figurines de porcelaine qu'on a jadis achetées pour elle et pour son frère, le lieutenant Aymé Schlosser, mort au Tonkin à la fin de décembre 1887.

M^{me} Schlosser lève les yeux sur la muraille où s'étale une lettre du lieutenant. Encadrée, cette lettre fait pendant à un autographe de

— Mon bon frère, murmure-t-elle, tu seras le roi de la fête, cette nuit.

Bientôt, les petits-fils et petites-filles entrent par groupes. Une curiosité à la fois ardente et discrète donne à leurs yeux bleus ou bruns la même flamme ravissante. Parents et amis s'asseyent derrière les enfants. Dans un murmure de conversation, l'intime sympathie des âmes crée cette atmosphère pénétrante, cordiale, délicieuse, qui est une des grâces du cher pays.

— C'est l'oncle Aymé qui vous a invités ce soir, dit M^{me} Schlosser aux enfants. C'est lui qui vous reçoit. Il a tout prévu, tout réglé, pour votre Noël. L'oncle Aymé ! Vous savez comment il est mort...

Dans un tiroir de sa table, M^{me} Schlosser prend une lettre que tous ses enfants connaissent bien. Elle lui a été écrite par un commandant de la Légion étrangère, devenu aujourd'hui général de division.

« Depuis le commencement de la campagne, votre frère, le lieutenant Aymé Schlosser, avait accompli des prodiges d'endurance et de valeur. Le 26 décembre, comme la situation devenait grave et que l'on se sentait entouré d'ennemis, il se porta en reconnaissance avec quelques hommes. Au loin, dans les rizières, flottait un morceau d'étoffe rouge. Était-ce un de ces fanions que les réguliers chinois plantent sur leur front de bataille ? Était-ce simplement une de ces perches de bambou qui indiquent la tombe d'un indigène ? On ne savait. Devançant l'ordre de votre frère, deux soldats s'élancèrent à la découverte et tombèrent bientôt, grièvement blessés. Votre frère, ne voulant pas les laisser aux mains d'un ennemi sans pitié, marcha jusqu'à eux sous un feu terrible. Avec une force surhumaine, les soutenant de ses bras, le brave camarade les ramena en lieu sûr. Mais, en atteignant le but, il fut blessé, lui aussi, et mortellement. Son courage n'avait d'égal que sa bonté. C'est un véritable héros que nous pleurons. »

À la lecture de ces nobles lignes, les yeux des enfants brillèrent plus fort. Ils ne pleuraient pas : la mort est pour eux chose si éloignée, si étrangère ! Et puis, l'oncle Aymé, le bon géant de qui le portrait domine la salle, large front, moustache et barbiche noires, a l'air si vivant !

Aussi bien, tout cela, c'est déjà de l'histoire. La lettre du commandant leur semble aussi ancienne que l'autographe de Kléber, qui lui fait pendant là-haut dans son cadre. L'encre des deux lettres n'a-t-elle pas également jauni ? Les enfants possèdent une incroyable puissance d'anachronisme, sans doute parce qu'ils ont encore le sens de l'éternité.

Mais voici que M^{me} Schlosser prend en main la dernière lettre de l'oncle Aymé.

Elle la lit, en s'arrêtant çà et là pour expliquer certains passages.

« Ma sœur chérie, il est quatre heures du matin. Je viens de célébrer la fête de Noël, avec mes hommes, dans un village tonkinois entouré d'une ceinture de bambous, sur les bords du Loch-Nam.

« Mes hommes montrent, en toute occasion, une vaillance qui m'enchant. Qui dira jamais assez tout ce que cette Légion étrangère contient de dévouement caché ? Certes, il y a là quelques aventuriers qui viennent de partout et qui peut-être ont tout fait. Mais ils se fondent dans une masse admirable de braves et généreux compagnons.

« D'ailleurs, des uns comme des autres, j'ai réussi à me faire obéir en me faisant aimer. Tu te rappelles, grande sœur, le bon père Grucker qui fut mon professeur à Strasbourg. Il disait : « Le principe de la discipline, c'est l'affection. L'élève qui aime son maître l'écoute et le comprend. À celui qui ne vous aime pas, vous n'enseignerez jamais rien qui vaille. » Cela est exact aussi pour la discipline militaire.

« Si tu savais quelle délicatesse j'ai trouvée dans le cœur de mes hommes ! Voici un fait entre mille. Ici, l'eau n'est guère bonne à boire, surtout pour nous, Alsaciens, qui sommes des gourmets d'eau pure. Dans une expédition, j'avais remarqué une source de qualité meilleure, et je l'avais signalée en passant. Entourée de menthe sauvage, au pied des montagnes qui limitent la vaste plaine où nous sommes postés, cette source est au moins à deux heures de marche. Or, chaque matin, je trouvais près de mon lit une cruche pleine de l'eau de cette source, et, sur la cruche, une touffe de cette menthe sauvage. J'avais beau surveiller mes hommes, leur rappeler le danger, leur défendre de sortir du poste, les menacer de punitions s'ils retournaient vers la montagne. Rien n'y faisait. À la fin, j'ai été forcé de dire : « Réfléchissez ! S'il arrivait malheur, ce serait moi qui serais puni. » Alors, la cruche resta vide, mais il y avait de la tristesse autour de moi...

« Pour cette fête de Noël, mes hommes avaient décoré un sapin avec beaucoup d'ingéniosité. Hélas ! c'était tout de même un sapin tonkinois. Oh, notre sapin d'Alsace et nos petits bonshommes en porcelaine !

« Ici, les soldats ont fait le réveillon avec du café réduit en poudre, à coups de crosse de fusil, dans le couvercle de marmite que mon sergent tenait entre ses pieds.

« Puis est venue l'heure de la causerie, des contes.

« Quels contes de Noël choisir, pour de tels hommes ? En cette matière, mon répertoire est médiocre. À tout hasard, j'ai raconté le *Chat botté*. Ce chat a dû chausser des bottes de sept lieues pour venir jusqu'ici. Mais son succès fut sans pareil. Le *Petit Poucet* a suivi, et *Cendrillon*, et *Barbe-Bleue*, et le *Chaperon rouge*. Mes hommes ont voulu tout Perrault et toute la Mère l'Oie.

« À conter ainsi, je te l'avoue, moi-même je prenais un extrême plaisir. Tu vas rire aussi, ma grande ! Involontairement, j'imitais tour à tour l'intonation ingénue du Chaperon rouge et le rauque grondement du loup. Alors, j'entendis murmurer : « Tiens ! la voix du lieutenant rappelle les balles chinoises. » Remarque pleine de justesse. En effet, les balles chinoises, en passant près de nos oreilles, font entendre, les unes un tragique ronflement, les autres, un sifflement assez doux, suivant qu'elles viennent du fusil Remington au gros calibre, ou du fusil Winchester au calibre étroit. Ces deux conteurs-là auront la parole après moi !

« La jolie fête de Noël ! Presque aussi tiède qu'en été, le ciel était criblé d'étoiles. Une idée me vient, grande sœur. Quand tu seras grand-mère, dans trente ans par exemple, oui, dans trente ans jour pour jour (compte sur tes doigts !), le 24 décembre 1909 (j'ai peine à écrire cette date qui ne commence pas par 18...), tu réuniras tous tes petits-enfants et tu leur conteras les Contes de Fées pour leur fête de Noël. Serai-je près de toi ? Oui, assurément. Soit de corps et d'âme, soit d'âme seulement, je serai près de toi !

« Les enfants t'écouteront comme, cette nuit, m'ont écouté mes hommes, de toutes leurs oreilles et de tous leurs yeux. Ces contes sont si beaux, si pittoresques, si plaisants, si pleins de pitié ! Là se sent battre le cœur même du peuple. Et ils renferment tant de vérité profonde !

« Nous avons nos fées. C'est l'Espérance. C'est la Pitié filiale.

C'est la Tendresse fraternelle. C'est l'Amitié. La reine des fées, c'est la France. Armée de sa baguette magique, la France fait triompher les Droits de l'Homme. Elle élève dans ses écoles une foule de petits Chaperons rouges et de petits Poucets qui n'auront jamais peur de l'Ogre, malgré ses moustaches retroussées et ses féroces rodomontades...

« Mais il faut que je te quitte, grande sœur. Voilà le jour. »

Les enfants répétèrent d'une commune voix, presque à leur insu : « Voilà le jour. »



Le Vainqueur de Valmy



e général Dumouriez, averti de l'approche de l'armée du maréchal duc de Brunswick, décida d'abandonner sa position de Sainte-Menehould et de se replier vers l'Ouest.

C'était le 17 septembre 1792. L'ennemi n'avait pas caché son intention de s'avancer jusqu'à Paris. Il l'avait même proclamé en ajoutant qu'il comptait, de surcroît, y délivrer le roi Louis XVI enfermé à la Tour du Temple et le rétablir sur son trône. Mais, s'il avait escompté le ralliement des populations françaises autour de ce projet, il constatait à chaque étape qu'il s'était lourdement trompé. Certes, tous les citadins et tous les paysans des régions traversées n'étaient pas gagnés à la République. Il s'en fallait même de beaucoup. Mais le plus grand nombre n'éprouvait que le dépit de voir des envahisseurs, la rage de n'être pas en état de leur opposer une résistance efficace, et la tentation de rejoindre les troupes de la République, au moins pour leur apporter des renseignements. Et beaucoup y cédaient.

Le corps de Dumouriez n'était pas la seule force que la Convention avait envoyée au-devant des Prussiens, Hessois, Bavares et Autrichiens de Brunswick. Près de Ligny en Barrois, quarante mille hommes commandés par le lieutenant-général Kellermann constituaient un échelon dont l'état-major ennemi ignorait l'importance.

Kellermann, lui, était, au contraire, très bien et très souvent informé, surtout par les Alsaciens, ses compatriotes, dont les plus rusés s'étaient introduits au camp des alliés en se donnant pour tenants de la royauté et des émigrés. Ceux-ci avaient baptisé exagérément leur troupe du nom d'Armée du Centre bien qu'elle ne comptât que trois maigres régiments de ligne et quelques escadrons assez bien pourvus

en effectifs et en chevaux. Il est vrai qu'elle était commandée par deux maréchaux, de Broglie et de Castries, et que berlines et carrosses armoriés semblaient lui tenir lieu de batteries et de train des équipages.

Kellermann remontait au petit trot la file de ses caissons d'artillerie. Il adoptait dans toutes ses étapes l'allure d'un véritable chien de berger, sans cesse en observation et toujours prêt à intervenir pour éviter ou aplanir un incident de marche. Ses hommes le savaient pointilleux sur le règlement, mais ils avaient pour lui une admiration affectueuse, car il n'hésitait jamais à payer de sa personne. Ils n'auraient jamais cru qu'ayant été mestre de camp — (général de brigade) — sous l'ancien régime, leur chef fut si dépourvu de morgue ou de prétention.

Ce jour-là, Kellermann était plus préoccupé par l'arrivée d'un de ses messagers que par sa colonne elle-même. Il eut un grand soupir de soulagement lorsqu'en se retournant, il aperçut un cavalier qui, monté sur un cheval gris-pommelée, galopait à travers champs dans sa direction.

Il s'arrêta si brusquement que sa monture en esquissa un début de cabrade aussitôt réprimé :

— Alors, Dumouriez ? demanda-t-il au nouvel arrivant.

— Il fait route en ce moment vers Vienne le Château, citoyen général.

— Lui as-tu dit que je comptais établir mon camp ce soir à Valmy ?

— Naturellement, citoyen général. Il compte lui-même s'installer en surveillance devant les lisières ouest de la forêt de la Gruerie.

— Pour être aux premières loges, sans doute !

« Comme s'il ne fallait pas absolument unir nos deux forces pour tenir bon ! Brunswick aurait cent mille hommes, m'a-t-on dit ?

— Le prince de Hohenlohe en a trente mille dans son avant-garde ; les Autrichiens et les Hessois campés à Clermont en Argonne et à Varennes sont au moins aussi nombreux ; le gros de l'armée est composé de cinquante mille Prussiens et Bavares...

— Diable ! s'exclama Kellermann. Ça fait plus que je ne l'aurais cru, car il faut compter encore l'armée des Princes.

— Bien sûr, citoyen général. Dix mille combattants environ, mais qui marchent au feu comme ils se rendraient à quelque aimable partie de chasse. Du reste, ils se sont évertués à dire au maréchal duc et même au roi Frédéric-Guillaume de Prusse qu'ils n'allaient rencontrer que des bandes de « perruquiers et de savetiers ».

— Voilà qui n'est pas flatteur pour nous ! constata Kellermann sans humeur. Mais après tout, il vaut mieux qu'ils nous sous-estiment. La surprise est un élément de combat dont l'effet n'est pas négligeable.

L'informateur sourit. C'était un grand jeune homme fortement charpenté aux yeux clairs et francs et aux cheveux drus et blonds. Un véritable type d'Alsacien calme, réfléchi, mais susceptible de toutes les audaces en temps opportun. Il s'appelait Joseph Schlosser et il était, comme Kellermann, né à Strasbourg. Le général l'interrogea encore sur l'artillerie adverse et l'importance de ces convois. Schlosser répondit à tout avec une précision toute militaire.

— C'est bien, mon cher Joseph, complimenta Kellermann. Maintenant, dis-moi un peu quelle a été la réaction de Dumouriez quand tu l'as informé de ma prochaine jonction avec ses troupes.

— Il a paru tout d'abord soulagé d'une inquiétude.

— Je pense bien ! Je vais doubler ses effectifs et je lui amène du canon dont il manquait par trop. Mais tu as dit « tout d'abord ». Il y a un « ensuite » ?

— Dois-je vous le répéter, citoyen général ?

— Parbleu ! D'autant que je le pressens assez savoureux. Va toujours.

— Eh bien ! Lorsque je me suis retiré, avant que j'aie pu traverser l'antichambre, le général Dumouriez a dit tout haut : « Ce diable d'Alsacien va arriver à point nommé, mais on dira partout qu'il m'a fait gagner la bataille. »

— Je retiens surtout l'optimisme du propos, dit Kellermann en souriant. Peu importe le vainqueur pourvu que l'ennemi soit repoussé. J'espère, pour ma part, qu'il le sera jusqu'au-delà du Rhin et que notre chère Alsace sera débarrassée de sa présence.

Grâce au concours de gentilshommes de la région que leur royalisme exaspéré avait poussés à offrir leurs services aux envahisseurs et aux Princes (le comte de Provence - futur Louis XVIII - et le comte d'Artois - futur Charles X), le maréchal duc de Brunswick avait pu esquisser une manœuvre dangereuse pour la position de Dumouriez. L'avant-garde du prince de Hohenlohe, empruntant des sentiers peu connus, avait réussi à surprendre une des grand-gardes républicaines à la Croix-Vaubois, tandis que les Austro-Hessois, sous la conduite de Clerfayt, avaient cherché à déloger des Islettes la brigade du général Dillon. Mais ce dernier point d'appui avait tenu bon, en dépit de son infériorité numérique, si bien que la seule avance de Hohenlohe n'avait pu suffisamment compromettre la situation de Dumouriez, prévenu d'ailleurs par les fuyards de la Croix-Vaubois de la menace ennemie.

Hohenlohe, pas plus que Brunswick, le roi Frédéric-Guillaume ou les Princes, ne pensaient à Kellermann. Du moins à sa proximité et à son intervention prochaine.

Le temps était brumeux, coupé de petites pluies fines terriblement pénétrantes, que les gouttes tombant de toutes les feuilles et de toutes les branches de la forêt d'Argonne doubtaient en désagrément. La belle armée de Brunswick y perdait la bonne mine que lui avaient valu au départ l'éclat et la couleur des uniformes. Les draps verts, jaunes, blancs ou rouges avaient pris en s'imprégnant d'eau des tons piteux et les cuirs des buffleteries s'étaient racornis. Quant aux culottes et aux guêtres blanches, mieux valait n'en pas parler, car la boue leur avait fait un sort. Dans ces conditions, le moral des soldats alliés n'était pas très haut. Seule, la perspective d'une victoire facile les soutenait assez pour qu'ils se résignassent à accepter les fatigues de leurs étapes et leurs haltes dans des cantonnements de peu de profit pour les pillards. Ils ne les en pillaient pas moins et leurs officiers n'avaient pas la moindre envie de les rappeler à l'ordre.

Dumouriez avait décroché vers l'ouest, hors de la forêt argonnaise, le 19 septembre, et Kellermann fit sa jonction avec lui le même jour aux environs de Valmy.

Le contact des deux généraux fut assez cordial. Dumouriez ne se prévalut pas du titre de commandant en chef que lui avait décerné la Convention et Kellermann n'appuya pas ses avis de son ancienneté

dans le métier des armes et dans les grands commandements.

Après avoir échangé les renseignements sur l'ennemi, qu'ils avaient obtenus, chacun de leur côté, Kellermann dit à son collègue :

— Savez-vous comment ils nous appellent en face ? « Une bande de perruquiers et de savetiers. »

— Nous couperons les perruques de ces Messieurs et nous leur montrerons que nos fantassins sont assez bien chaussés pour les poursuivre, baïonnette dans les reins, repartit Dumouriez. Cela justifiera les sobriquets qu'ils nous donnent.

— Bien chaussés ? objecta Kellermann. J'ai dans ma piétaille plus de sabots que de souliers et je ne parle pas des va-nu-pieds. Seriez-vous mieux pourvu ?

— Hélas, non ! avoua Dumouriez. Mes hommes ne sont présentables que jusqu'à la ceinture, parce que leur équipement cache les trous ou les pièces disparates.

— Bah ! Vues de loin et rangées en bon ordre, les troupes font toujours bon effet, se consola Kellermann. Et d'ailleurs le bon ordre a un autre résultat plus appréciable : il permet la manœuvre précise et je crois que nous aurons à l'employer. Nous ne sommes que près de quatre-vingt mille contre cent vingt mille.

— Évidemment, convint Dumouriez, en prenant des dispositions judicieuses, la partie sera égale.

— Ouais, ironisa Kellermann. Et l'appoint de mes canons fera pencher la balance en notre faveur.

— Ah ! c'est vrai, vos canons, souligna Dumouriez avec une pointe d'amertume.

— Dès ce moment, ils sont aussi les vôtres, rectifia doucement Kellermann. Le « diable d'Alsacien » que je suis ne revendique pas les lauriers d'une victoire qui reste encore à gagner. Il se contente de l'espérer pour le salut de la Patrie et de la République.

— Bien sûr, admit Dumouriez. Si nous mettions sur pied notre plan de bataille ?

Après une pénible marche de nuit, toujours sous les ondées, l'armée de Brunswick déboucha de la forêt d'Argonne à l'aube du 20

Septembre. La morne Champagne pouilleuse noyée de brume n'était guère une compensation au pays boisé. Le maréchal duc se résolut à ordonner une halte. Il ne savait rien de l'armée républicaine sinon qu'elle devait se trouver quelque part entre Paris et ses troupes. Il la supposait en retraite ou, peut-être, en débandade. Aussi autorisa-t-il l'établissement d'un bivouac temporaire qui permît à ses hommes de souffler un peu. Les plus délurés de ses soldats partirent à la recherche de combustible ou de ravitaillement. Ils ne tardèrent pas à ramener non seulement du bois, mais encore des véhicules, des futailles et des meubles pris aux fermes les plus voisines. Bientôt de grands feux de camp s'élevèrent, trouant le brouillard matinal de lueurs orangées.

Les batteries postées par Kellermann sur les hauteurs du Mont Yvron ne manquèrent pas de les prendre comme points de repère et de pointer leurs pièces dans leur direction.

Mais le général alsacien leur avait passé la consigne stricte de ne commencer le feu qu'à son commandement. Ses troupes et celles de Dumouriez s'étaient disposées en ordre de bataille sur les deux flancs du plateau de Valmy, cavalerie en avant prête à lancer la première charge.

Des patrouilles de fantassins avaient été envoyées en flèche avec ordre de s'en tenir à la stricte observation, en évitant le contact et même l'éveil, ce que l'opacité de la brume rendait aisé. Elles devaient se replier en toute hâte dès que les alliés auraient levé le camp et avertir le général de la reprise du mouvement.

Dumouriez aurait préféré foncer sur le bivouac, mais Kellermann avait si bien su lui faire ressortir les inconvénients d'un assaut livré à peu près à l'aveuglette, que le commandant en chef avait accepté de ronger son frein.

Un à un, les feux du bivouac allié s'éteignirent faute de combustible. Les serre-files avaient empêché leurs hommes de retourner dans les fermes où ils s'étaient ravitaillés en bois. Les chefs de corps avaient fait prévenir les bataillons de se tenir prêts à se remettre en marche. Les éclaireurs étaient repartis, précédés par les patrouilles françaises, remplissant leur mission d'observation. Les colonnes se formèrent et s'étirèrent, toujours enveloppées d'un brouillard que la fin de l'aurore faisait paraître moins dense.

Tout d'un coup, le canon tonna sourdement.

— Ils ont donc des artilleurs ? s'étonna le roi Frédéric-Guillaume qui s'était porté avec les gentilshommes de sa maison à la hauteur de l'état-major du maréchal duc.

— Bah ! Quelques pièces de huit, Sire, répondit Brunswick avec désinvolture. Elles ne méritent même pas une riposte de notre part. Je vais envoyer la cavalerie du duc de Weimar pour les faire taire.

L'instant d'après, uhlans et cheval-légers dépassaient au trot le cortège princier et se déployaient en fourrageurs face aux lueurs subites des canons qui ressemblaient à quelques brefs éclairs d'un orage de fin d'été. Mais tandis qu'ils se lançaient dans un petit galop prudent à travers les champs enveloppés de bruine, la canonnade redoubla d'intensité.

— Quelques pièces ? remarqua le roi. Il faut alors qu'elles tirent à une cadence diantrement rapide.

— Ce doit être une diversion pour protéger la retraite que ces manants font à la faveur du brouillard, expliqua Brunswick. Je vais donner immédiatement à l'avant-garde l'ordre de prendre sa formation d'attaque, d'autant plus que voici le major Massenbach qui vient sans doute m'annoncer que le gros de l'armée est sur le point de nous rejoindre.

Le major confirma, en effet, la prévision du maréchal duc.

La fin de la matinée s'écoula en évolutions préparatoires des régiments, selon la tactique de l'époque. La masse des Prussiens et des Austro-Hongrois se concentra en colonnes profondes flanquées d'artillerie prêtes à ouvrir le feu. Les dragons bavarois se postèrent à l'aile droite et les cuirassiers de Frédéric-Guillaume à l'aile gauche.

De l'éminence du plateau de Valmy, des échos de chants se firent entendre entre les salves. Les soldats républicains poussaient à pleine voix le « Ça ira ».

— Du diable s'ils chantent en se retirant ! s'écria le roi.

— Eh bien, Sire, tant mieux ! dit Brunswick. S'ils acceptent le combat, nous les battons et la route de Paris sera libre.

Ils poussèrent en avant, afin de se rendre mieux compte de l'action. Quelques estafettes de la cavalerie de reconnaissance vinrent leur rendre compte de la présence des Français sur le plateau. La pluie avait cessé et le brouillard commençait à se dissoudre lentement. Vers

midi, un coup de vent subit balaya les dernières traînées grises qui empêchaient la vue et tout l'état-major allié eut la surprise de découvrir l'armée adverse disposée sur les pentes que couronnait le moulin de Valmy. L'état-major de Dumouriez suivi d'un escadron de housards coiffés de mirlitons à pompons tricolores se tenait au pied du bâtiment dont les grandes ailes tournaient lentement. Les troupes républicaines formaient en avant de lui un immense croissant où l'on distinguait les carrés des bataillons pailletés du scintillement des baïonnettes. Kellermann et son état-major se tenaient à l'extrême avancée, devant ses régiments de chasseurs à cheval prêts à la charge.

On s'aperçut des deux côtés à peu près en même temps. Mais tandis que la stupeur paralysait les Alliés, l'enthousiasme se déchaîna dans le camp français. Kellermann mit son bicorné au bout de son épée qu'il éleva au-dessus de sa tête en l'agitant. Tous ses officiers, puis tous ses hommes l'imitèrent. Des musiques retentirent, jouant l'hymne de l'Armée du Rhin, devenu le « chant des Marseillais » que les soldats accompagnèrent de leurs voix. Certes, l'armée française acceptait la bataille. Elle la désirait même avec ardeur.

Les cheveu-légers et les uhlans de la cavalerie alliée s'étaient repliés pour aller se placer aux ailes du dispositif de Brunswick. Il y avait encore, outre les adversaires, un espace trop grand pour que le combat pût être entamé.

Au signe de Kellermann, toute l'armée de « perruquiers et de savetiers » s'ébranla en avant. En bon ordre et au pas pour conserver au maximum ses formations intactes.

Le roi Frédéric-Guillaume, de plus en plus stupéfait, constata que ce bloc menaçant avait fière allure. Il pensa au peu d'enthousiasme de ses propres troupes, à leur fatigue, à ses batteries qui n'avaient pas encore pris position, à la défaite possible dont les répercussions auraient été incalculables. Une armée royale battue par des manants républicains ! Il préféra se dérober, jugeant qu'une retraite sans combat serait de moindre conséquence.

Brunswick ne fit qu'une opposition de principe à l'ordre de repli de son Souverain.

Les Princes et les émigrés français demandèrent vainement la permission de charger Kellermann et ses cavaliers. Elle leur fut refusée et le mouvement de recul se précipita, accru par la calme menace du général alsacien qui progressait avec toute sa masse décidée. Par ailleurs, les canons français devenaient précis dans l'air dégagé de

brume. La retraite devint fuite et les boulets qui tombèrent dans les rangs la transformèrent en débandade...

— Eh bien, citoyen général, dit Dumouriez à Kellermann, lorsque les derniers alliés eurent abandonné le champ de bataille, vous l'avez eue, *votre* victoire !

— Ce n'est pas *ma* victoire, mais la nôtre, repartit l'Alsacien. Celle de nos « perruquiers » et de nos « savetiers » sans lesquels toutes nos dispositions et notre tactique n'auraient servi de rien ; celle de nos artilleurs qui commençaient à jouer aux quilles avec les troupiers des coalisés ; celle de la menace de nos cavaliers et de nos fantassins...

— Victoire singulière où l'on ne s'est pas réellement battus !

— Défaite de l'ennemi, citoyen général en chef, et c'est là l'essentiel. Moi, je pense : victoire de la Nation.

— Refuser le combat ! dit encore Dumouriez. J'aurais cru ces Prussiens plus braves !

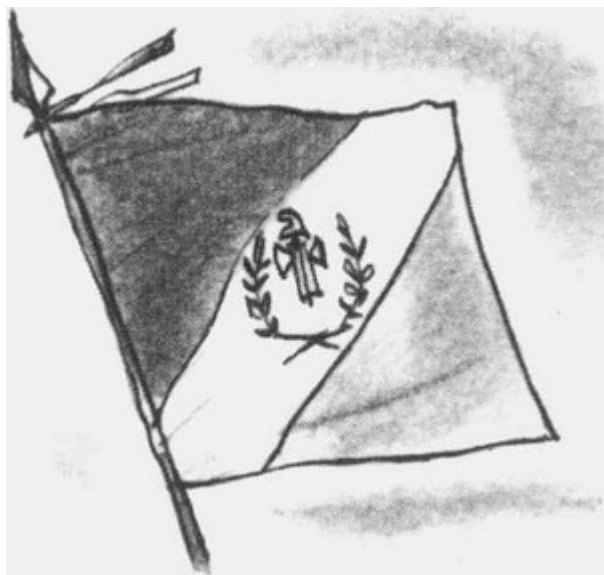
— Ce n'est pas la bravoure qui leur a fait défaut, rétorqua Kellermann. Ils ont battu en retraite, sur les ordres de leurs chefs qui ont jugé la partie perdue d'avance.

— Vous auriez pu les charger...

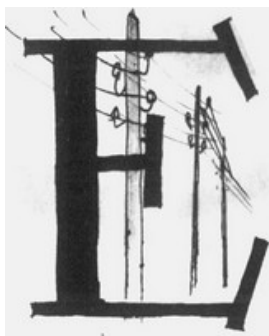
— Et perdre ma cavalerie dans les bois, loin du soutien de nos canons et de nos fantassins. Trouvez-vous donc que nous soyons trop d'hommes pour en sacrifier en vue d'un panache inutile ? Les charges ne sont que des moyens extrêmes et trop coûteux. L'ennemi a abandonné le terrain. Poursuivons-le avec méthode. Il ne nous en craindra que davantage. Qu'il retourne chez lui, c'est, pour ma part, tout ce que je lui demande !

Et tandis que les soldats français continuaient en chantant leur occupation du champ de bataille, Kellermann donna à ses chasseurs les ordres de harcèlement commandés par la situation.

Paris était sauvé et les Alliés allaient progressivement abandonner tout notre territoire...



L'héroïsme d'une Postière



n 1870, Mademoiselle Weick dirigeait le bureau télégraphique de Sélestat (on disait alors : Schlestadt). Nos premiers revers à Wissembourg et à Forbach eurent pour conséquence l'exode de tous les habitants de la ville. Seule, Mademoiselle Weick demeura à son poste, estimant que ses fonctions lui faisaient un devoir de ne pas l'abandonner.

Et, de fait, le commandement français avait besoin d'elle pour la transmission de ses ordres à l'armée.

Ni la panique dont elle fut le témoin, ni l'approche de l'ennemi que la connaissance des télégrammes lui eût révélée si la canonnade ne l'avait déjà fixée, ne lui ôtèrent son courage.

Inlassable, elle transmet, de jour comme de nuit, tous les ordres qui lui parvinrent.

Cependant, lorsque Strasbourg fut investi, Sélestat fut occupé par nos troupes et mis en état de défense. Mis en état de défense, c'est-à-dire saccagé, abîmé pour être transformé en forteresse improvisée. Les rues furent décapées pour la construction de barricades ; les maisons qui gênaient le tir furent démolies à coups d'explosifs. Bientôt le tir des canons allemands vint ajouter à la précarité de la situation de Mademoiselle Weick dont le bureau, adossé aux remparts, était en pleine zone des coups.

Imperturbable, la directrice continua de faire fonctionner le télégraphe. Les dépêches partirent sans le moindre retard.

Au bout de quatorze jours de bombardement, la place dut capituler. De toutes ses maisons, il ne restait debout que le bureau de

poste, épargné par miracle. Seules toutes ses vitres avaient volé en éclats.

Dès qu'ils furent entrés dans la ville, les Allemands s'avisèrent de la présence de Mademoiselle Weick et ils surent quelles étaient ses fonctions. Aussitôt, le major de la garnison la fit convoquer et il lui demanda de lui remettre sa caisse et de continuer à transmettre les dépêches.

— Il y a longtemps que les télégrammes privés ne circulent plus, répondit la jeune fille. Aussi, n'ai-je rien en caisse. Quant à vous servir, il ne peut en être question. Mon devoir qui m'a fait rester ici m'interdit de travailler pour vous.

— Voyons, Mademoiselle, insista l'officier, vous seriez bien rétribuée et, si vous n'acceptez pas de rester à votre poste, vous pensez bien que nous ne manquerons pas de trouver un manipulateur de vos appareils.

— À votre aise, répondit Mademoiselle Weick. Il faudra que mon remplaçant ait des talents de réparateur, car j'ai mis mes appareils hors d'état de fonctionner. Je suis, Monsieur, fille, petite-fille et sœur de soldats français. C'est vous dire que j'entends rester une Française irréprochable.

Elle avait fait sa déclaration posément, fermement. L'Allemand en fut remué et ne put s'empêcher de lui manifester son estime en la saluant avec respect.

Une heure plus tard, Mademoiselle Weick apprenait avec étonnement qu'elle était autorisée à quitter la ville.

Elle prit aussitôt ses dispositions pour parachever une mission qu'elle estimait incomplètement remplie. Elle parvint, au prix de mille ruses et de mille difficultés, à emporter avec elle quatre caisses de matériel neuf qu'elle put remettre à l'administration française à Lyon et elle se fit un point d'honneur de verser en même temps le montant des recettes qu'elle avait effectuées au cours de sa gestion, de la déclaration de guerre à l'exode.

Mademoiselle Weick fut décorée de la médaille militaire.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BERGER-
LEVRAULT À NANCY EN AVRIL 1977

N° d'Éditeur : H 21991 (D.c.VII) - Imprimé en France - 779408-4-1977
Dépôt légal : 2^e trimestre 1977

Les contes, les légendes sont légion en Alsace et il en existe pour chacun de multiples versions. Dans ce recueil, Émile Hinzelin a présenté les récits qui lui ont paru les plus intéressants et les plus significatifs, sans prétendre pour autant qu'ils soient seuls dignes d'être mentionnés. Si vous êtes Alsacien, il faut avoir lu ce recueil ; si vous ne l'êtes pas, vous voudrez connaître le folklore de cette Marche rhénane où viennent se mêler les civilisations latine et germanique.



[\[1\]](#)Dietrich le loup